





ŒUVRES PHILOSOPHIQUES DE PAUW.

TOME VII.

RECHERCHES PHILOSOPHIQUES SUR LES GRECS.

TOME II.

A PARIS,

Chez JEAN-FRANÇOIS BASTIEN.

L'an III de la République française, une et indivisible.

TABLE DES MATIÈRES

Contenues dans ce volume.

PARTIE III.

PARTIE IV.

RECHERCHES PHILOSOPHIQUES SUR LES GRECS.

SECTION SIXIÈME.

DE L'ÉTAT DE LA CIVILISATION CHEZ LES ATHÉNIENS.

§. I.

De la formation des Tribunaux.

COMME il y a des peuples qui ont un penchant inné pour le trouble et l'anarchie, tels que les Polonois et les Sclavons en général; ainsi les Athéniens avoient un penchant inné pour l'ordre et la législation.

La ville d'Athènes étoit le foyer de la lumière politique qui éclairoit le reste du monde : on y venoit chercher des lois pour

créer un état nouveau, comme on va chercher des bois en Suède pour construire des navires.

Les philosophes y élevoient tellement leurs disciples, qu'ils pouvoient devenir législateurs au sortir de l'école ; et ceux qui ne sont parmi nous, dit Isocrate, que de foibles apprentis, passent par-tout ailleurs pour de grands maîtres.

Jamais on ne vit, et jamais on ne verra chez aucune nation tant de tribunaux, tant de juges, tant de magistrats, et encore tant d'adorateurs. Démosthène assure qu'il y en avoit eu avant lui dix mille, et l'on en compta probablement encore plus de dix mille après lui.

Faire des lois, plaider des causes, juger des procès, et remplir une magistrature, étoient quatre choses qui formoient, pour ainsi dire, l'instinct des Athéniens.

Chez eux tous les tribunaux qui pouvoient condamner un citoyen à la mort, ou à l'exil, ou à l'infamie, étoient remplis par un grand nombre d'hommes ; et lorsqu'il fut question de juger Démosthène, qu'on accusoit de s'être laissé corrompre par l'argent de Harpalus, on assembla contre lui une cour composée de quinze cent juges, pour décider une

question de fait, et pour prononcer sur la nature de la peine. (Plaidoyer de Dinarque *contre Démosthène*, p. 72.)

Il y a ce vice dans la plûpart des tribunaux criminels de l'Europe, qu'ils sont composés d'un trop petit nombre de juges, tellement que la vie, l'honneur, et la fortune y dépendent d'un trop petit nombre d'opinions; et c'est encore bien pis, lorsque ces opinions ne sont pas même éclairées : la seule raison qu'on ait pu rendre d'une institution semblable, c'est qu'il en coûteroit trop, dit-on, pour payer une multitude de juges dans des matières criminelles, qui ne sont pas par elles-mêmes fort lucratives. Ainsi c'est l'avarice la plus sordide et la plus honteuse qui a perpétué jusqu'à présent cet usage digne des Cannibales.

Selon la plus exacte théorie et les combinaisons les plus approfondies, il faut qu'un tribunal criminel soit au moins formé de cent et soixante membres, divisés en deux classes, pour que les accusés puissent appeler d'une classe à l'autre, et récuser au moins dans chacune dix juges qui pourroient leur paroître extrêmement suspects.

La maxime qui dit qu'au criminel il n'y

a pas d'appel, est la maxime la plus absurde qui ait jamais pu tomber dans l'esprit des hommes. Celui qui a perdu en première instance sa cause pour un droit de gouttière, en appelle à une cour supérieure; et celui qui a été condamné injustement à être brûlé vif par neuf échevins, ne peut appeler. Or si l'imbécillité venoit elle-même dicter des lois, elle ne diroit rien pis que cela, ni rien de plus horrible que cela : car il en résulte qu'un droit de gouttière est un objet plus important que la vie et l'honneur d'un homme dévoué aux plus cruels tourmens.

Comme à Athènes le nombre des Aréopagites ne pouvoit être fixé, il arrivoit quelquefois que ce nombre-là étoit impair; mais alors il falloit nécessairement suspendre une voix ou un suffrage, afin de rendre le tribunal pair. Cette institution étoit propre aux Athéniens, et le sens commun auroit dû aussi l'enseigner aux autres nations, dont la plûpart, guidées par les principes les plus ténébreux, se sont opiniâtrées à rendre les tribunaux criminels impairs; de sorte qu'il n'y existe aucun milieu entre les extrêmes; tandis qu'à Athènes les accusés étoient absous, dès que les suffrages se trouvoient

exactement partagés ; comme cela arriva, dit-on, à Oreste ; et jamais depuis ce temps l'Aréopage ne jugea qu'en nombre pair (*).

Les Athéniens avoient aboli chez eux toutes ces petites judicatures de campagne, qu'on a malheureusement vu renaître en Europe par les effets de la féodalité, et des codes barbares, qu'il suffit de lire depuis la loi Salique jusqu'à la loi des Saxons, pour se convaincre que ceux qui compilèrent ces monumens de l'extravagance humaine, n'avoient pas une seule idée tant soit peu supportable touchant la jurisprudence criminelle.

On croit communément que ce fut Thésée, qui par un acte d'autorité supprima toutes les petites judicatures dans toutes les peuplades de l'Attique ; mais cette opinion, quoiqu'adoptée par Thucydide, n'est pas même vraisemblable : car dès que Thésée eut été chassé d'Athènes pour ne plus y revenir, les peuplades auroient repris leurs anciens droits ; et cependant elles ne le firent pas, et n'y pensèrent jamais.

(*) Euripide, *Iphigénie en Tauride*, v. 965, et dans l'*Electre*, v. 1265.

Lorque les suffrages des Aréopagites étoient partagés, le sentiment le moins rigoureux prévaloit, et les opinions intermédiaires n'y étoient pas admises.

Toute l'histoire des Athéniens démontre que cette utile réforme ne fut point l'effet de la violence, mais la suite d'un consentement unanime. Il est même fort probable que les moindres hameaux furent très-charmés d'être délivrés de ces judicatures, qui leur étoient à charge, comme elles le sont aujourd'hui à une infinité de communautés qui gémissent sous le poids de leurs prétendus priviléges.

Maxime générale : dans un pays bien policé, tous les tribunaux criminels des seigneurs et des villages doivent être anéantis ; parce qu'on ne les compose jamais comme ils devroient l'être, et jamais on n'y a des hommes aussi éclairés qu'ils devroient l'être. Vouloir défendre ces institutions gothiques et féodales, c'est vouloir défendre l'anarchie, et conspirer contre la félicité publique.

Toutes les cours de justice, quelque nom qu'on pût leur donner, avoient été concentrées dans les murs d'Athènes : cependant, pour ne pas trop interrompre les habitans des campagnes dans le cours ordinaire de leurs travaux, en les forçant à chaque instant de venir plaider dans la capitale pour les moindres objets, on avoit formé un tribunal, dont le modèle ne subsiste plus chez

aucune nation de l'Europe : il étoit purement ambulant, et pàrcouroit sans cesse les hameaux et les bourgades de l'Attique, pour y terminer les moindres contestations, dont la valeur ne s'élevoit pas au-dessus de dix drachmes. (Pollux, *Onomast.* Liv. VIII, chap. 9).

A cette institution, digne des plus grands éloges, les Athéniens en avoient joint une autre, qui démontre la supériorité de leurs lumières en fait de jurisprudence : chez eux, aucun tribunal, quel qu'il pût être, n'osoit prononcer dans des causes qui n'avoient pas été avant tout portées devant les arbitres (1).

Lorsqu'on ne pouvoit rapprocher les idées, ni réunir les opinions, ni combiner les intérêts par la voie de l'arbitrage, on se présentoit aux juges, dont le nombre se montoit, de calcul fait, à six mille (2).

Ils n'étoient pas tous à la vérité occupés sans cesse à juger; mais on pouvoit choisir parmi eux, au moyen du sort, le nombre d'hommes nécessaires pour former la cour des Héliastes, qu'on augmentoit ou diminuoit selon la grandeur des contestations. Dans les cas ordi-

(1) *Recueil des lois attiques.* L. IV. Au chapitre des *Arbitres.*

(2) Aristophane, dans la *comédie des Guêpes*, v. 660.

naires, et dans ce qu'on nommoit le courant des affaires, les Héliastes étoient au nombre de cinq cent, et constituoient par conséquent un tribunal pair pour les causes civiles, comme les Aréopagites en formoient un autre pour les causes criminelles.

Dans les discussions d'un plus grand intérêt, on doubloit le nombre des Héliastes, ou on le triploit de manière que le total des voix étoit porté à quinze cent suffrages, comme on vient d'en voir un exemple relatif au jugement de Démosthène. Il y avoit encore des amplifications plus considérables ; mais on n'en faisoit usage que dans les cas de haute trahison ou de lèse-majesté ; et la majesté des Athéniens étoit leur liberté (*).

Rien ne sauroit être plus contraire à l'humanité, et aux premières notions de la raison, que de placer le droit de vie et de mort entre les mains d'un petit nombre d'hommes obscurs, qui ont souvent acheté leurs emplois à prix d'argent, sans connoître aucun élément de la jurisprudence, tellement que trois suffrages suffisent fort souvent pour faire périr un citoyen, et plonger tous ses

(*) Blanchart, *Dissertation sur les Héliastes*, dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions, *tom. IV*.

descendans dans les dernières horreurs de l'indigence et de l'infamie. Des jugemens prononcés de la sorte sont nuls par leur nature ; mais malheureusement ils ne sont pas nuls par leurs effets ; puisqu'on a l'atrocité de les exécuter, comme s'ils eussent été rendus par la bouche de la vérité, ou la voix de l'éternel. Cependant combien n'est-il pas facile que trois hommes aient été aveuglés par une fausse exposition des faits ? Et combien n'est il pas encore facile que trois hommes aient été corrompus ?

Dans tous ces cas, la sûreté des accusés augmente à mesure qu'on multiplie le nombre des juges, pourvu qu'ils n'aient pas acheté leurs emplois, et pourvu qu'on leur ait fait essuyer des examens convenables à leur état. On ne fait pas un homme médecin pour son argent, ni pilote pour son argent, et le comble de l'extravagance est de le faire juge criminel pour son argent.

Lorsque le peuple d'Athènes vouloit juger lui-même, en corps de nation, les Généraux qui s'étoient mal acquittés de leur devoir à l'armée, ou des Amiraux qui avoient mal gouverné la flotte, il falloit qu'il y eût six mille citoyens assemblés sur la place, pour pouvoir prononcer une sentence légitime. Ce

nombre étoit également requis pour procéder à l'ostracisme, qui sera toujours d'une nécessité absolue dans les véritables démocraties, et faute d'une institution semblable, la république Romaine ne put jamais se soutenir : lorsque Sylla et César se furent faits dictateurs, il n'étoit plus possible de les punir; mais à Athènes ils auroient été chassés de l'état huit jours avant leur dictature.

Un Athénien qui s'étoit fait craindre ou qui s'étoit fait haïr de six mille citoyens, méritoit assurément d'être éloigné pour dix ans de tous les yeux qu'il avoit blessés, et de tous les cœurs qu'il avoit alarmés : il ne s'agissoit pas là d'orages ni de convulsions politiques, mais d'une méthode très-simple pour les prévenir, et qui ne renfermoit aucune ombre d'injustice; car jamais on ne confisquoit la fortune des citoyens qui étoient expulsés par l'ostracisme; et ceux qui parlent de cette prétendue confiscation sont des écrivains si ignorans, qu'ils ne méritent pas qu'on les réfute (*).

(*) L'exil entraînoit souvent la confiscation; mais l'ostracisme ne l'entraînoit jamais. *Voyez* Suidas, au mot O'ΣΤΡΑΚΙΣΜΟΣ; et Meursius, *Lect. Atticar.* L. V. c. 18.

§. II.

De Solon.

Jamais un homme n'influa davantage sur la civilisation de tout un peuple, que Solon n'influa sur la civilisation des Athéniens.

La nature ne l'avoit pas doué d'un génie absolument sublime, mais elle lui accorda tant de bon sens, un esprit si juste, et un cœur si droit, qu'il y avoit pour ainsi dire quelque chose de divin dans son caractère.

Les habitans de l'île de Salamine, où il reçut le jour, étoient, comme tous les insulaires de l'Archipel en général, des hommes extrêmement laborieux, mais aussi extrêmement sensibles aux charmes de l'amour et aux charmes de la poësie. Solon débuta par être à la fois amant et poète : ses vers respiroient même tant de volupté, qu'Apulée (dans son *Apologie*) s'est contenté d'en citer un seul, pour excuser tous ceux qu'on l'accusoit d'avoir écrits avec trop peu de retenue.

Dans un âge plus avancé Solon se livra, comme les autres Salaminiens, à la navigation et au commerce maritime, où il n'acquit que des richesses très-médiocres : il passa ensuite dans le département politique, occupa quel-

ques magistratures, et fréquenta le barreau d'Athènes en qualité d'orateur; mais comme la poësie étoit sa passion dominante, il publia vers ce temps-là des Elégies morales, qui lui méritèrent une haute réputation de sagesse.

Dès qu'il eut été créé législateur, il conçut l'idée de composer ses lois en vers; mais la difficulté d'y insérer des termes consacrés dans la jurisprudence, le fit recourir à la prose, où il avoit moins de force que dans la poësie morale. (Meursius, *histoire de Solon.*) Cependant il parla un langage sans comparaison plus intelligible que celui de Dracon, qui écrivoit d'une manière si obscure, que l'un de ses décrets qui est parvenu jusqu'à nous du naufrage général de sa législation, doit être lu trois fois, avant qu'on puisse en saisir l'esprit. Enfin, Dracon ressembloit à ces médecins ignorans qui commencent par employer un jargon incompréhensible, et finissent par égorger leurs malades à force de les saigner : mais les Athéniens se révoltèrent contre cette effusion de sang, et contre toute cette atrocité politique qui confondoit les crimes avec les fautes, les fautes avec les erreurs, et faisoit regretter la vie sauvage au milieu de la vie civile.

Solon eut grand soin d'éviter tous ces

prologues que Platon regardoit comme nécessaires à la tête des lois : il s'énonça en très-peu de mots, et sa méthode étoit bien préférable à celle de ces préliminaires, dont on ne sent pas la nécessité lorsque la loi parle pour elle-même ; mais dans un état de choses purement idéales, tel que celui où Platon se trouvoit, le prologue devoit parler pour la loi.

Les anciens législateurs de la Grèce n'avoient eu aucune notion, ni même aucune idée de l'agriculture, du commerce, et des fabriques, soit qu'ils vécussent en des temps où il n'existoit pas encore de principes à cet égard, soit qu'ils manquassent de pénétration pour les approfondir ; mais chez un peuple industrieux, marchand, et cultivateur, tel que les Athéniens, Solon porta ses regards sur toutes les branches de l'économie, parla à tous les états, à toutes les professions, aux banquiers, aux négocians, aux artistes, aux cultivateurs, et même aux bergers de la Diacrie, et aux propriétaires des abeilles du mont Hymette : son esprit embrassoit tous les détails, et il n'oublia rien de ce qui pouvoit augmenter la félicité publique, et la masse des richesses nationales. Comme il avoit senti, presqu'au sortir de l'enfance,

les foiblesses humaines, il eut pour elles toute l'indulgence qu'elles méritent, et accorda aux passions de l'homme social tout ce qu'on peut leur accorder, sans nuire au bien de la société : il toléra à Athènes les femmes publiques, afin de corriger un grand mal par un autre qui étoit beaucoup moindre : il adoucit les peines, augmenta les récompenses ; et ce qui est le sublime de la législation, il fit aimer les lois autant que Dracon les avoit fait haïr.

Si Solon fut moins grand dans la partie politique que dans la partie civile, c'est que la situation de l'Attique, déchirée par trois factions, ne lui permettoit pas d'agir avec assez de liberté pour refondre le corps de l'état. Les riches, qu'on nommoit les *eupores*, et les nobles, qu'on nommoit les *eupatrides*, mirent mille obstacles à sa marche ; et ces ennemis nés de l'égalité républicaine le forcèrent, contre le vœu de son cœur, à trop restreindre l'autorité légitime du peuple ; mais dans des temps plus tranquilles et plus heureux, on corrigea ces défauts d'une démocratie formée au milieu du trouble d'une guerre civile, qui résultoit du choc continuel de ces factions, qu'on appeloit les Parales, les Diacriens, et les Pédiens, trop acharnés

encore pour qu'on pût les désarmer ; mais dans la suite Clisthène les anéantit, en créant dix tribus nouvelles, qui ne suivoient aucun ordre local comme les anciennes. Cette création changea absolument tout le plan de la république de Solon ; mais elle ne porta aucune atteinte à la partie de ses lois civiles, qui, étant fondées sur la plus stricte équité, devoient vivre à jamais : aussi triomphèrent-elles de toutes les révolutions et de tous les orages populaires : le tyran Pisistrate lui-même les fit observer, et n'exigea des habitans de l'Attique que la dixième partie du revenu annuel de leurs terres : pourvu qu'ils lui payassent cette espèce de dixme royale, il les laissoit vivre paisiblement selon les lois de Solon, qui furent toujours la base du droit attique, la source du droit romain, et la source du nôtre.

§. III.

Du génie des Orateurs d'Athènes.

Plus les Athéniens étoient libres, plus ils pouvoient être blessés dans leur liberté même de mille manières différentes ; de sorte qu'il s'élevoit parmi eux une infinité de procès

que des peuples soumis à des Princes ou à des Rois ne sauroient jamais avoir : mais il en coûtoit si peu pour plaider, et les émolumens des juges y étoient si incroyablement modiques, qu'on n'y attachoit pas au terme de procès les mêmes idées qu'on y attache de nos jours : ce n'étoit souvent qu'une contestation qu'on terminoit en un instant ; et souvent encore les plaideurs n'employoient le ministère d'aucun orateur : ils venoient eux-mêmes discuter leurs affaires devant les tribunaux, ou devant les magistrats.

Les Athéniens, dit Cicéron, (*de oratore*, *III*) ont reçu de la nature le don de la parole en un tel degré, que le plus ignorant d'entre eux parle d'une manière sans comparaison plus naïve que les Grecs les plus instruits de l'Asie.

De tels hommes auroient pu plaider toutes sortes de causes, s'ils eussent été aussi versés dans le droit civil, qu'ils étoient versés dans l'art oratoire ; mais quand il s'agissoit de la discussion des lois, ou de leur interprétation, il falloit bien malgré soi implorer le secours des orateurs, qui s'étoient partagés entre eux les matières, parce qu'ils ne pouvoient suffire à la grande diversité des actions judiciaires.

Antiphon

Antiphon n'a plaidé que des causes criminelles du ressort de l'Aréopage : Isée s'étoit uniquement renfermé dans la discussion ingrate des affaires testamentaires, et personne à Athènes n'entendoit mieux que Demosthène la partie contentieuse du commerce ; ce qui n'est pas surprenant, quand on sait qu'il habitoit presque toujours au port du Pirée, comme Eschine et Dinarque le lui ont reproché : là il contracta des liaisons très-intimes avec les banquiers, les patrons de navires, et les négocians, qui lui fournirent de grandes lumières sur les usures maritimes, les contrats nautiques, et toutes ces étonnantes subtilités que les Grecs déployoient dans les opérations de leur commerce.

Andocide et Eschine n'ont traité aucune cause purement civile : ou ils composoient des apologies pour se défendre eux-mêmes, ou ils accusoient à leur tour de prétendus criminels d'état ; car par un effet nécessaire de la liberté politique, tout citoyen pouvoit accuser tout autre citoyen ; mais lorsque quatre cent et un juges déclaroient l'accusation calomnieuse, celui qui avoit osé la hasarder, étoit condamné à une amende considérable. Au reste, Andocide avoit sans comparaison

plus de génie que de probité : ses ressources et ses artifices étoient infinis : il connoissoit jusque dans le moindre détail le systême des lois et tout le dédale du droit attique ; mais il étoit en même temps un orateur diffus, aride, et jamais on ne le vit cueillir des fleurs sur son passage ; tandis qu'Eschine excelloit à la fois dans la jurisprudence, dans l'art oratoire, et sur-tout dans l'art de l'ironie : aussi Cicéron a-t-il infiniment plus profité en étudiant ses ouvrages, qu'en lisant ceux de Démosthène.

Le plus terrible et le plus redoutable de tous les orateurs d'Athènes, étoit Lycurgue, fils de Lycophron : il faisoit une guerre ouverte aux coupables, et trouvoit toujours un homme qu'il accusoit avec tant de véhémence, qu'il étoit difficile d'échapper ; et cette difficulté auroit encore augmenté de beaucoup, si Lycurgue n'eût adopté la vicieuse méthode de mêler la poësie avec l'éloquence ; il citoit aux juges de si longs passages d'Homère, de Tyrtée, d'Euripide, ou de quelqu'autre versificateur fameux, que durant ce temps les esprits venoient à se calmer, et on perdoit le fil de son discours, qu'il devoit ensuite renouer par de continuelles répétitions ;

et jamais homme parlant en public ne se répéta tant que lui. (*Accusation de Lycurgue contre Léochare*).

Quant à Lysias, il créa un genre nouveau, qui tenoit le milieu entre l'éloquence sublime, et la manière aride d'Antiphon, d'Isée, et d'Andocide : né et élevé au Pirée, qu'on regardoit comme le sanctuaire de l'urbanité attique, Lysias y apprit à parler une langue si douce et si pure, qu'on a depuis proposé son style comme un modèle (*). Il avoit d'ailleurs beaucoup de subtilité, traitoit facilement toutes sortes de sujets : et on peut bien dire de lui, que les vents ne l'auroient pas abandonné, s'il avoit voulu naviguer en pleine mer ; mais sa timidité l'enchaîna au rivage.

Tous ces orateurs surchargeoient continuellement leurs plaidoyers d'une longue suite de personnalités très-offensantes, qui faisoient, disoit-on, une partie essentielle de la liberté populaire ; mais c'étoit plutôt là un ancien préjugé du barreau d'Athènes, qu'une vérité politique bien exactement démontrée.

Les juges qui avoient entendu, et qui en-

(*) Denys d'Halicarnasse, *vie de Lysias* ; et Taylor, dans les *Prolégomènes sur cet orateur*.

tendoient tous les jours ce torrent d'invectives, tâchèrent en vain d'opposer une barrière à de si indécentes excursions, en soumettant les orateurs à la loi des clepsydres, c'est-à-dire, qu'ils devoient tous pérorer et terminer leurs harangues en un temps fixé par des horloges d'eau.

Il n'est absolument pas vrai, comme on le croit, que cet usage ait coupé les ailes de l'éloquence, et éteint tous ses foudres : car Eschine et Démosthène ne parlèrent jamais, sans être assujettis à cette règle-là ; mais ils avoient l'art de ménager tellement les instans, qu'il leur en restoit encore pour se répandre en injures, avant que la dernière goutte d'eau fût écoulée.

Au reste, ces grands mouvemens oratoires n'avoient lieu que dans les causes personnelles, où il s'agissoit de terrasser son adversaire, ou d'en être terrassé à son tour; car on ne plaidoit pas avec tant de feu et de véhémence, lorsqu'il s'agissoit d'un héritage contesté, ou d'un contrat nautique, ou de l'infidélité d'un tuteur. Démosthène ne daignoit pas même répandre sur de telles causes quelques ornemens de rhétorique ; et on disoit de lui qu'il ne fut éloquent que

trois fois en sa vie (*). Mais c'est qu'il avoit l'esprit d'approprier son style à la nature des contestations. Un jour il plaida pour un droit de gouttière en faveur d'un cultivateur de l'Attique qui vivoit dans une mésintelligence avec son plus proche voisin. Toute la valeur de cette cause ne s'élevoit pas à quarante livres tournois ; et rien au monde n'eût été plus absurde ni plus ridicule que d'y employer les ressorts de la plus sublime éloquence.

Les Grecs, et les Athéniens sur-tout, croyoient que le grand secret de l'art de parler et de l'art d'écrire consistoit à trouver un langage convenable à la matière, ou le vrai rapport qui doit subsister, d'abord entre les mots et les choses, et ensuite entre les phrases et les idées ; sans quoi on alloit faire naufrage contre trois écueils différens : on devenoit ou déclamateur, ou panégyriste, ou poète en prose : et ce malheur-là arrivoit sou-

(*) Le philosophe Panétius prétendoit qu'il n'y a de l'éloquence que dans trois harangues de Démosthène, dans celle *pour la couronne*, celle *contre Aristocrate*, et celle *contre Leptine*, que Denys d'Halicarnasse regardoit comme son chef-d'œuvre ; mais l'opinion la plus générale a accordé cette prérogative à la harangue *pour la couronne*.

vent à Platon, qui alloit s'égarer dans une longue suite de périodes dithyrambiques; et jamais il ne sut distinguer les parties d'un édifice où il faut placer des décorations d'avec celles où il n'en faut pas mettre.

Il y a des sujets, dit Cicéron, qu'on ne doit jamais embellir par les ornemens du style: et ceux qui osent l'entreprendre, ajoute-t-il, ont aussi peu de jugement que les enfans mêmes. (*Istiusmodi autem res dicere ornatè velle, puerile est*). Or il existe aujourd'hui un peuple entier d'écrivains qui sont enfans à cet égard; et voilà pourquoi on entend dire tous les jours, que le bon goût est en un grand danger, à-peu-près comme au temps de Sénèque et de Lucain.

§. I V.

De la source des discordes et des procès parmi les Grecs.

Il s'élevoit peu de contestations parmi les habitans de l'Attique au sujet des limites de leurs terres; car ils y veilloient avec une exactitude sans exemple chez les autres nations; et Théophraste parle, dans ses *caractères*, d'un possesseur qui alloit tous les jours reconnoître les bornes de son champ.

Dans cette partie de la Grèce on avoit des lois absolument différentes des nôtres par rapport aux fonds hypothéqués. Dès que les cultivateurs levoient de l'argent sur leurs terres, aussi-tôt les créanciers y faisoient placer des signaux où étoit gravée en grands caractères la somme pour laquelle ces fonds se trouvoient engagés (*).

L'espèce d'infamie attachée à tant de marques visibles et manifestes d'une terre obérée pouvoit réprimer la profusion des possesseurs : ils devenoient économes par ambition ; car il leur étoit impossible de se ruiner en secret, comme on a l'art de se ruiner aujourd'hui. D'ailleurs cette méthode adoptée par les Athéniens avoit encore l'avantage de prévenir de certaines fraudes qu'on ne peut que difficilement empêcher, même parmi les peuples les plus civilisés de l'Europe.

Quelque prodigieux que pût être le nombre des juges qui remplissoient les tribunaux d'Athènes, Xénophon (*au traité de la république d'Athènes.*) assure qu'il ne leur étoit pas

(*) Ces signaux se nommoient en grec du terme générique de O'POI : on n'en mettoit pas seulement sur les terres, mais même aux portes des maisons hypothéquées ou obérées. Il en est souvent parlé dans les plaidoyers d'Isée, et dans Démosthène contre Phénippe.

possible de terminer toutes les affaires dans le cours de douze mois ; parce que chez eux le calendrier contenoit trop de jours de fête, pendant lesquels on fermoit les cours de justice. D'un autre côté, toutes les villes et toutes les îles tributaires devoient venir plaider en dernier ressort devant quelque tribunal d'Athènes : or précisément ces îles-là, telles que Samos, Imbros, Lemnos, Délos, Paros, et d'autres, n'étoient habitées que par des peuples appliqués à la navigation et au commerce, qu'on doit envisager comme deux sources intarissables de contestations parmi les Grecs.

Il existoit sur la côte d'Asie une ville nommée Phasélis, dont les négocians étoient sans exception les hommes les plus turbulens et les plus injustes de la terre : dès qu'ils abordoient au Pirée, ils y intentoient une action, soit à des banquiers, soit à des patrons de navires. Enfin, de tous les peuples barbares et civilisés qui fréquentent le port d'Athènes, il n'y en a pas un seul, dit Démosthène (*contre Lacrite*, p. 923), qui donne tant d'occupation aux tribunaux que les Phasélites.

Cependant on ne connoissoit alors qu'imparfaitement la perversité de leur génie ; mais depuis ils développèrent toutes les noirceurs

de leur ame, en faisant ouvertement la piraterie sur la Méditerranée: ils étoient les amiraux et les chefs d'escadre de cette fameuse flotte des corsaires vaincus par Pompée, et soutenus sous main par Mithridate, le premier des rois qui ait fourni des munitions de guerre à des voleurs de mer; et c'est en suivant une politique si infame et si insidieuse, qu'on est parvenu à rendre toutes les puissances maritimes de l'Europe, vassales et tributaires du Dey d'Alger, qui est maintenant comme Agamemnon, c'est-à-dire, le roi des rois: tout le monde lui porte des présens, et il ne fait sa cour à personne, et sur-tout pas aux chevaliers de Malte, spectateurs très-inutiles de tant d'humiliations.

Ce sont proprement les Anglais qui ont le plus encouragé les courses des Barbaresques, afin d'empêcher les Espagnols, les Vénitiens, les Hollandais, et les Français de s'enrichir sur la Méditerranée, comme Mithridate vouloit empêcher les Romains de s'y enrichir.

Les Asiatiques qui habitoient les côtes de la Cilicie et de la Lycie aux environs de Phasélis, étoient des hommes aussi horriblement pervertis que les Phasélites mêmes: or on peut s'imaginer les troubles qu'ils excitoient dans tous les ports où ils venoient aborder.

Et il n'est point surprenant après cela que les tribunaux d'Athènes qui devoient corriger tant de fraudes, et redresser tant de violences, n'aient pu déterminer toutes les affaires dans l'espace fixé par la loi pour les contestations de commerce, qui ne devoient durer tout au plus qu'un mois lunaire. (Démosthène, *touchant l'île de Haloponnèse*. pag. 79.)

Une troisième source de procédures et d'actions judiciaires, étoit parmi les Athéniens l'exploitation des mines d'argent : les entrepreneurs de ces travaux se faisoient la guerre sous terre, se pilloient les uns les autres, et venoient ensuite se plaindre devant les juges, en employant des termes de leur art qu'aucun juge ne pouvoit comprendre ; car il falloit pour cela avoir des notions particulières de la minéralogie, et une grande suffisance pour en développer les procédés frauduleux ; de façon que les Athéniens se virent encore contraints de créer un tribunal nouveau, qu'on nommoit la *cour métallique* (*). Il étoit composé d'hommes experts,

(*) Libanius, ou celui qui a composé les sommaires de Démosthène, appelle ce tribunal d'Athènes ΜΕΤΑΛΛΙΚΟΝ ΔΙΚΑΣΤΗΡΙΟΝ. Les lois qui y étoient relatives se nommoient ΜΕΤΑΛΛΙΚΟΙ ΝΟΜΟΙ.

versés dans les détails de l'exploitation et de l'affinage, qui dressèrent un code selon lequel on décidoit tous les cas qui y étoient relatifs.

Les deux plus grands forfaits dont les entrepreneurs des mines se rendissent coupables, consistoient à enlever frauduleusement ces colonnes de bois qui soutenoient les galeries souterraines, et qu'on nommoit en grec *mésocrines*, et ensuite à percer les rameaux circonjacens, pour y piller le minérai, en étouffant les travailleurs de leurs voisins, au moyen de la fumée ou d'un camouflet chargé de soufre; tellement qu'on peut dire qu'il n'y a pas de crime, et qu'il n'y a pas de noirceur qui soit restée inconnue aux anciens Grecs; et la cour métallique renvoyoit de tels monstres aux tribunaux supérieurs, pour y être punis de mort.

A ces contestations vraiment tragiques et vraiment atroces, succédoient souvent des démêlés d'une nature beaucoup moins grave, c'est-à-dire, des procès d'injures, et quoique l'on condamnât tous les jours quelques coupables, il ne fut jamais possible de guérir les Athéniens de la fureur qu'ils avoient de s'imposer les uns aux autres des noms satyriques; quelques citoyens en portoient

même plusieurs à la fois : Périclès étoit le *cynocéphale*, Chéréphon *la chauve-souris*, Lycurgue *la cigogne*, et ainsi de suite jusqu'à Démosthène, qu'on appela durant sa jeunesse *Batalos*; et dans un âge plus avancé, on ne le nomma plus que *Thérion*, ou la bête par excellence. Les dames les plus illustres, et bien moins les courtisanes, ne pouvoient jamais échapper à ces épithètes : la mère de l'orateur Eschine, qui portoit dans la réalité le beau nom de Leucothée, n'étoit connue parmi le peuple que sous celui d'*Empusa*, ou la magicienne. Il n'est point surprenant que parmi de tels hommes il se soit élevé des procès d'injures; mais quand un nom satyrique paroissoit heureusement imaginé, les juges d'Athènes n'étoient pas en état d'en empêcher le succès, ni d'en arrêter le cours. Tout ce qu'on pouvoit faire en de telles circonstances, c'étoit d'en appeler au tribunal des facéties établi à Diomeïa, et d'y dénoncer son adversaire comme un mauvais plaisant.

§. V.

Des causes de la grandeur et de la décadence de l'Aréopage.

Pour entrer maintenant dans quelques discussions relatives à la constitution de l'Aréo-

page, il faut observer qu'il ne fut dans son origine qu'un simple tribunal criminel, destiné à juger particulièrement les empoisonneurs, les meurtriers et les incendiaires, sans avoir aucune influence quelconque dans le gouvernement civil de la république.

Là-dessus Solon, guidé par des motifs, difficiles à approfondir aujourd'hui, éleva l'Aréopage beaucoup au-dessus de sa sphère ordinaire, et en fit un Sénat dirigeant, *qui devoit être l'inspecteur général de l'état, et le conservateur des lois* (*).

Telles furent les expressions dont ce Législateur se servit, et il suffit d'y réfléchir, pour concevoir que ces expressions-là étoient très-vagues, et qu'elles pouvoient donner lieu à des prétentions illimitées de la part des Aréopagites : aussi s'attribuèrent-ils une censure perpétuelle sur les mœurs, une inspection sur les bâtimens et les forêts, une inspection sur les finances, et s'arrogèrent enfin une infinité d'affaires qui n'auroient jamais dû être du ressort d'une cour criminelle.

Lorsque Périclès conçut l'idée d'élever de

(*) Voici les termes de la loi de Solon, relative à l'Aréopage. ΤΗΝ Ε'Ν Α'ΡΕΙΩ ΒΟΥΛΗΝ ΕΙ'ΝΑΙ Ε'ΠΙΣΚΟΠΟΝ ΠΑΝΤΩΝ, ΚΑΙ ΦΥΛΑΚΑ ΤΩΝ ΝΟΜΩΝ. Plutarque, *vie de Solon*.

grands édifices, afin de procurer une subsistance honnête aux artistes, et à ceux qui vouloient se former dans les arts, il prévit bien qu'il ne pourroit faire entrer à Athènes ni une colonne, ni un chapiteau de marbre, sans éprouver d'éternelles contradictions de la part de ce tribunal, qui avoit le département de l'architecture, et auquel on connoissoit généralement des maximes plus favorables au gouvernement aristocratique qu'au gouvernement populaire : de sorte que Périclès conseillà alors à la nation de diminuer l'autorité et l'influence outrée de l'Aréopage, qui essuya en conséquence une réforme, dont quelques politiques ont parlé comme d'une opération inconstitutionnelle et très-pernicieuse à l'état : mais ces politiques ne savoient pas que les Aréopagites s'étoient rendus coupables d'une négligence hautement criminelle.

Au lieu de s'acquitter d'un devoir respectable, en conservant dans toute son intégrité le dépôt sacré des lois de Solon, ils les laissèrent corrompre sous leurs yeux, de manière qu'on pouvoit les soupçonner d'être complices de la corruption : ces lois-là furent d'abord gravées sur des tables de bois, qui menaçoient de tomber en ruines de vétusté;

de sorte qu'on ordonna à un secrétaire de la république, nommé Nicomaque, de les transcrire fidellement dans des registres; mais ce scribe, au lieu de se borner au métier de copiste, s'érigea en législateur, altéra les anciennes lois, et en fit même de nouvelles, où il inséra tant de jours de fête, et tant de sacrifices, qu'il en résulta une dépense annuelle de six talens attiques, ou de vingt-sept mille livres, au-delà de la somme stipulée par Solon même, pour les frais ordinaires de la religion et du culte public (*). Il en résulta encore une perte de temps irréparable pour les citoyens, et une interruption générale dans le cours de la justice.

Comme Nicomaque étoit un personnage de peu d'importance dans la république, et même le fils d'un esclave, il n'auroit jamais osé se charger d'une falsification si hardie et si publique, s'il n'eût été soutenu sous main par des prêtres, qui devoient retirer le plus grand fruit de toutes ces fêtes nouvelles, et de tous ces sacrifices extraordinaires, qui étoient une taxe mise sur la crédulité du peuple.

C'est cette négligence de l'Aréopage qui

(*) Lysias, dans le plaidoyer contre le *scribe Nicomaque, falsificateur des lois de Solon*, p. 850.

est cause que nous n'avons plus aujourd'hui qu'un texte corrompu des lois de Solon, où il n'a pas été possible d'insérer des choses nouvelles, sans y insérer aussi des mots nouveaux, tels que celui de *gymnasiarque*, qui, selon Gallien, ne fut adopté dans la langue grecque qu'en des temps fort postérieurs à Solon (*).

Malgré la tendance continuelle de l'Aréopage à développer de plus en plus son autorité au centre de la république, il ne put jamais parvenir à s'attribuer les matières de religion, ni les contestations théologiques. Et ceux qui ont soutenu cela, n'avoient aucune idée, ni aucune notion de ces choses qu'ils prétendoient si bien savoir, comme on pourra s'en convaincre en lisant l'article relatif aux accusations d'impiété, et à la mort de Socrate.

En général, tous les écrivains qui ont parlé de l'Aréopage, étoient mal instruits : ils prétendent, par exemple, qu'on n'y jugeoit que durant la nuit : ce qui n'est certainement pas vrai ; car à Athènes, comme à Rome, il ne pouvoit y avoir aucune espèce de jugement après le coucher du soleil.

(*) Au Traité intitulé : ΠΟΤΕΡΟΝ ΙΑΤΡΙΚΗΣ Η' ΓΥΜΝΑΣΤΙΚΗΣ Ε'ΣΤΙ ΤΟ ΥΓΙΕΙΝΟΝ·

Il est faux encore qu'on eût défendu aux orateurs qui plaidoient en présence des Aréopagites, d'employer les exordes, les péroraisons, et tous les grands ressorts d'une éloquence propre à émouvoir la terreur ou la pitié ; puisqu'Antiphon, qui a plaidé devant ce tribunal, touchant le meurtre d'Hérode, y fait usage non-seulement de l'exorde, mais encore de la péroraison la plus longue qu'on connoisse; et après avoir épuisé tous les secrets de son art, il dit aux Aréopagites : je vous supplie de ne pas vous laisser induire en erreur par la magie d'une rhétorique captieuse et illusoire, comme cela est souvent arrivé, lorsqu'on a vu de grands criminels échapper à la sévérité de vos lois par les prestiges de la parole.

La seule chose qu'on eût prescrite aux orateurs qui fréquentoient cette cour-là, c'est qu'il leur étoit défendu de confondre ou de mêler ensemble deux crimes différens. Quand ils accusoient qaelqu'un d'homicide, ils n'osoient en même temps l'accuser ni de vol, ni de sacrilége. Cette institution étoit fort naturelle; car l'Aréopage ne pouvoit juger ni les sacriléges, ni les voleurs, et ces crimes-là n'étoient pas de sa compétence.

Tout ce que l'on dit de la manière obscure

et ténébreuse dont procédoient les membres de ce tribunal, n'a sa source que dans l'impossibilité où l'on étoit de distinguer les juges qui opinoient à mort, d'avec ceux qui n'y opinoient pas; car ils donnoient leurs suffrages en secret. Cela avoit été établi ainsi pour la sûreté personnelle, et non pas pour la sûreté des accusés, puisqu'il eût infiniment mieux valu rendre les suffrages publics dans des jugemens criminels, dont il faut écarter les voiles du mystère autant qu'il est possible. Cependant l'empereur Julien étoit si épris des usages qu'il avoit trouvés adoptés à Athènes, lorsqu'il y fit ses études, que même dans sa satyre contre les Césars, il dit que les Dieux jugèrent Constantin par des suffrages secrets, comme si un meurtrier aussi infame et aussi connu que Constantin n'eût pas dû être jugé par des voix publiques.

Les Aréopagites étoient contraints dans tous les cas d'entendre ce qu'on appeloit une tétralogie, c'est-à-dire quatre plaidoyers, dont l'accusateur en faisoit deux, et l'accusé deux autres à son tour. Il suffit de lire les tétralogies d'Antiphon, pour se convaincre que toutes les subtilités dont l'esprit humain est capable, y étoient mises en usage; et

il n'y a point de logiciens, ni de sophistes au monde, qui puissent imaginer des argumens qu'on n'imaginât pas dans ces plaidoyers (*).

On vient de dire dans l'instant que le nombre des juges qui composoient l'Aréopage, ne pouvoit être fixé ; et la raison en est que cette cour recevoit tous les ans neuf membres nouveaux : car ceux qui avoient été Archontes devenoient nécessairement Aréopagites après l'année de leur magistrature ; mais ordinairement leur nombre s'élevoit depuis trois cent jusqu'à quatre cent. (Hauptmann, *de Foro Attico.*)

Selon la loi de Solon, il falloit appartenir ou à la noblesse ou à l'ordre équestre pour avoir accès dans ce tribunal ; mais lorsqu'on abolit cette loi pour établir la véritable démocratie, les Plébéïens furent admis au nombre des Aréopagites, dès qu'ils avoient été Archontes.

Après ces détails, ils est très-aisé de s'appercevoir que les députés qu'on envoya de Rome à Athènes, afin d'y étudier la politique

(*) Voyez sur-tout la tétralogie relative à la mort d'un jeune homme qui avoit été tué involontairement dans un gymnase d'Athènes.

et la législation, affectèrent de prendre l'Aréopage pour le modèle sur lequel devoit être formé le sénat des Romains; et ce fut là un coup d'état de la part de la faction des Patriciens, dont le peuple fut long-temps victime; il auroit infiniment moins souffert, si au lieu de copier les institutions de l'Aréopage, on eût copié le véritable sénat d'Athènes, dont tous les membres étoient annuels, tandis que les Aréopagites étoient à vie, et exerçoient les fonctions de juges criminels, comme les sénateurs le firent aussi pendant long-temps à Rome.

§. VI.

Des accusations d'impiété chez les Athéniens.

Il n'y a point de tribunal à Athènes, dit Démosthène (*contre Lacrite*), où l'on puisse accuser un citoyen d'impiété, sinon la cour du Roi des sacrifices, qui étoit l'un des neuf Archontes annuels, et le souverain pontife de la république.

Quand on lui dénonçoit des coupables ou ceux qu'on nommoit ainsi, il étoit obligé de former un tribunal particulier, composé

d'un très-grand nombre de juges, choisis par la voie du sort parmi les six mille hommes qui avoient le droit de juger (*).

Ce fut cette cour-là qui condamna Socrate, comme Platon le dit d'une manière si claire, qu'on doit être étonné des erreurs répandues dans tant de livres, où l'on fait juger ce philosophe par l'Aréopage, ce qui est très-faux, ou par le tribunal des Héliastes, ce qui est encore très-faux.

Je parlerai dans l'instant fort au long des mystères de Cérès: or ce furent ces mystères-là qui donnèrent lieu aux premières accusations d'impiété; et depuis on les étendit à toutes sortes d'objets vagues, à des choses qu'on ne pouvoit comprendre, et à des mots qu'on ne pouvoit expliquer.

Il est très-probable que celui qui accusa d'impiété la courtisane Phryné, en avoit reçu un refus durant la nuit, dont il se vengea pendant le jour.

Les femmes de cette classe étoient réduites à une triste alternative: lorsqu'elles mettoient leurs faveurs à un trop haut prix, ou lorsqu'elles les refusoient absolument, des libertins alloient les accuser d'impiété devant

(*) Lysias, dans l'*accusation d'impiété contre Andocide*, p. 29.

le Roi des sacrifices; et comme dans ce tribunal on pouvoit opérer de grandes choses par de mauvais argumens, les courtisanes se repentoient bientôt d'avoir été ou si cruelles, ou d'avoir été si avares.

Ce fut l'orateur Hypéride qui se chargea de défendre Phryné; mais par la dernière des fatalités son plaidoyer s'est perdu; tandis qu'on en a conservé une foule d'autres qui ne sont d'aucun intérêt, et celui-là eût été d'un intérêt infini : car c'étoit sans doute un grand spectacle de voir la plus belle femme de la Grèce, et qui avoit servi de modèle à la Vénus de Gnide, traînée aux pieds d'un prêtre, environnée de rivales jalouses de sa gloire, de jeunes débauchés, d'avocats, de calomniateurs, et Hypéride soulevant enfin le voile de sa cliente pour désarmer les cœurs les plus atroces. De toutes ces circonstances, un artiste bien habile pourroit former un tableau encore plus intéressant que les noces d'Alexandre et de Roxane d'Aëtion.

Lorsqu'on mutila à Athènes les Hermès, ou les statues de Mercure : Voilà, s'écrièrent les Athéniens, la plus grande impiété dont on ait jamais ouï parler parmi les hommes: on croyoit même y voir une conspiration

qui devoit entraîner la ruine de la république et le bouleversement de tous les états de la Grèce. Dans une consternation si générale, l'orateur Andocide (*touchant les mystères et la mutilation des Hermès*), qui avoit été complice de cet exploit à jamais mémorable, se porta lui-même pour dénonciateur, et soutint constamment que cette affaire, si grave en apparence, se réduisoit dans la réalité à une folie de quelques buveurs d'Athènes, auxquels un certain Euphilète avoit inspiré de si extravagans projets, après avoir vidé plusieurs urnes de vin de Chio et de Lesbos. Cette dénonciation calma les esprits les plus alarmés, et ramena la joie et la gaieté dans toute l'Attique.

Thucydide semble élever quelques soupçons sur la sincérité du rapport d'Andocide à cet égard; mais pour moi je n'en ai jamais douté; car il y avoit réellement parmi les vins sulfureux de la Grèce quelques espèces si malfaisantes, que ceux qui en avoient bu avec excès devenoient furieux à l'aspect d'une statue, comme de certains animaux deviennent furieux à l'aspect de la couleur rouge; de sorte que toutes ces choses ne méritoient pas à beaucoup près d'être

punies par le fer et par le feu, comme ont osé le faire certains barbares et certains fanatiques.

Dans l'île de Naxos, qui étoit singulièrement consacrée à Bacchus, et toute couverte de vignobles, quelques Grecs ivres brisèrent, durant leurs débauches nocturnes, de vieilles statues très-mal faites : là-dessus le juge de l'île les condamna à en remettre de belles en leur place.

Cet homme de Naxos entendoit assez bien la police, mais il eût mieux valu encore renfermer dans des temples, et dans des lieux inaccessibles, tous les objets relatifs au culte, quel qu'il pût être. Quand il y a dans la religion de grands abus, il en résulte ce qu'on appelle des profanations ; mais il seroit aussi aisé d'effacer cet article-là du code criminel, qu'il seroit facile d'en ôter le chapitre des sacriléges, si l'on ne vouloit offrir à Dieu que la vertu, et ne plus tenter de le corrompre, en mettant de l'or et de l'argent dans les temples.

Andocide ne vivoit pas un jour à Athènes sans intenter des procès à ses ennemis, ou sans que ses ennemis ne lui en intentassent à leur tour ; il avouoit lui-même que la nature l'engendra en sa colère pour le livrer

aux caprices de la fortune et aux serpens de la discorde. A peine avoit-il échappé à l'orage excité par la mutilation des Hermès, qu'on l'accusa une seconde fois d'impiété; et on ne devineroit pas aujourd'hui le motif de cette accusation, s'il ne l'eût expliqué lui-même dans les termes suivans. Quelques financiers d'Athènes, dit-il, vouloient prendre en ferme le droit d'entrée sur les marchandises étrangères pour trente talens: et moi, ajoute-t-il, j'en ai donné à la république trente-six talens; de façon que ces publicains, pour se défaire d'un rival qui les empêche de s'enrichir aux dépens de l'état, ont jugé à propos de m'accuser d'impiété devant le Roi des sacrifices. (Andocide, *touchant les mystères*, *p*. 65.)

En effet, dans toutes ees procédures, la religion ne servoit que de prétexte à des haines personnelles, à des intérêts opposés, et à des factions ennemies, telles que celle des nobles et des plébéïens.

Ce qu'il y a maintenant de surprenant, c'est que Platon a néanmoins établi lui-même les accusations d'impiété dans sa république : il ne faut pas, dit-il, qu'on y souffre les incrédules, et on devra y rendre un culte public aux planètes : ceux qui après cela, ajoute-

t-il, oseront soutenir que les planètes ne sont pas des Divinités, devront être traduits en justice comme des impies (1).

Jamais Platon ne fut plus petit que quand il raisonne comme un inquisiteur, et comme l'idolâtre le plus borné raisonne à peine dans une pagode de l'Indoustan.

De tels écarts prouvent que chez les Grecs le jugement avoit bien moins de force que le génie, et cette malheureuse influence de l'enthousiasme sur la raison a quelquefois terni les ouvrages de leurs meilleurs écrivains.

Les critiques de l'antiquité ont eux-mêmes observé que les plus foibles productions de Platon et de Xénophon, sont précisément leurs apologies de Socrate; car ils y fondent leurs principaux argumens sur un oracle de Delphes, et ce qu'il y a de bien pire, cet oracle même étoit faux et supposé, comme on l'a depuis démontré jusqu'à l'évidence (2).

(1) *De la République*, lib. X. Cette assertion de Platon au sujet des planètes, renfermoit déjà le germe de la théurgie, et de toutes les chimères où les nouveaux Platoniciens se plongèrent depuis.

(2) Van-Dale, *de Oraculis*, diss. II, p. 197. Et ci-après, l'*article des Oracles de Delphes et de Dodone.*

Les imposteurs de Delphes n'étoient certainement pas des personnages propres à être cités par des philosophes dans la cause même de la philosophie.

L'innocence de Socrate n'avoit pas besoin d'être prouvée par de prétendues révélations, puisqu'elle frappoit les yeux de tout le monde, et sa sublime vertu n'avoit pas non plus besoin d'être prouvée par de prétendus prodiges du mont Parnasse, puisqu'elle frappoit encore les yeux de tout le monde.

Il fut, comme on l'a dit, victime de l'animosité de deux factions implacables, qui faisoient tous les jours au milieu d'Athènes un abus très-criminel des accusations d'impiété; et il faut que Platon ait été aveugle, lorsqu'il ne voyoit pas la nécessité de les abolir même dans un roman politique, tel que le sien, où il auroit dû établir, comme la première des règles, qu'on ne peut appeler les hommes en justice pour des opinions métaphysiques : car tout ce qui ne tombe pas sous le sens, ne sauroit jamais tomber sous les lois; et quand les lois ont voulu essayer leur pouvoir contre les consciences, il s'est toujours trouvé que les consciences étoient sans comparaison plus fortes que les lois.

§. VII.

De la ciguë, et de la commutation de la peine de mort en une peine pécuniaire.

Plutarque assure dans la vie de Phocion, qu'on faisoit payer à Athènes aux coupables douze drachmes attiques pour une coupe de ciguë : cette plante ne croissoit que dans les vallées ombragées de la Diacrie, où elle s'est tellement multipliée de nos jours, dit-on, que ses émanations emportées par le vent occasionnent à de grandes distances des accès de fièvre parmi les habitans ; d'où l'on peut juger de l'activité de ce poison, qui n'entraînoit cependant pas une mort douloureuse, ni aucun symptôme de convulsion ; parce qu'on y mêloit, selon toutes les apparences, du suc de pavot ; et ce fut un médecin de l'Arcadie qui imagina ce mélange ; dont Théophraste parle dans son histoire des plantes.

Comme les Athéniens aimoient la plaisanterie au-dessus de toutes choses, quelques-uns d'entre eux hasardoient encore des bons mots, même en vidant une coupe de ciguë, comme le fit Théramène : et on en voit d'autres, dit Platon (dans le *Phédon*), qui font préparer en prison un grand repas auquel ils invitent leurs maîtresses, consument

entre les bras de l'amour les instans qui leur restent à vivre, et prennent ensuite la dernière des médecines avec autant d'intrépidité que s'il étoit question de boire dans le fleuve d'oubli.

Ces hommes-là étoient des sectateurs fort zélés d'un aussi grand moraliste qu'Anacréon, qui prêcha, comme on l'a dit, l'Espicurisme aux Grecs, deux cent ans avant la naissance d'Epicure; de façon que loin de devoir donner une nouvelle impulsion à un tel systême, ce philosophe dut employer tous les freins imaginables pour en arrêter les excès. La volupté, disoit-il, ne consiste pas à dormir en prison avec Laïs ou Phryné, mais à vivre de manière qu'on n'ait jamais aucun procès criminel, ni même aucun procès civil : cette maxime étoit tellement gravée dans le cœur de ses disciples, qu'ils n'eurent pas la moindre contestation devant la cour du Roi des sacrifices; et jamais aucun Epicurien n'y fut accusé d'impiété : ils donnoient en général si peu d'occupation aux tribunaux, que les juges et les orateurs auroient dû mourir de faim, si les autres hommes eussent été aussi unis entre eux que l'étoient les philosophes de cette secte-là.

Dans toutes les cours criminelles d'Athènes

on procédoit par une double levée de suffrages : d'abord on votoit pour savoir si l'accusé étoit atteint et convaincu : ensuite on votoit encore pour savoir quelle seroit la nature de la peine dans les cas où la loi ne l'avoit point déterminée ; mais avant la levée des seconds suffrages les juges interrogeoient les coupables , et leur demandoient à quel prix ils vouloient se racheter (*). On fit aussi cette question à Socrate ; mais l'événement n'a que trop démontré qu'on n'avoit pu tomber d'accord sur les articles de cette capitulation.

Cicéron assure que cet usage étoit constamment suivi à Athènes , hormis dans les crimes capitaux, tels que le meurtre et l'empoisonnement : alors tout l'or du Pactole ne pouvoit désarmer la sévérité de la loi qui prononçoit la peine de mort : mais cette mort ne devoit être accompagnée d'aucun appareil barbare , ni d'aucun tourment, ce que Solon avoit expressément défendu par une loi particulière, qui faisoit la base de la jurispru-

(*) *Erat Athenis reo damnato , si fraus capitalis non esset quasi pœnae aestimatio. Et sententia cum judicibus daretur , interrogabatur reus , quam quasi aestimationem commeruisse se maximè confiteretur.* Cicéron , *de Oratore*, lib. I.

dence criminelle, relative aux citoyens d'Athènes. (*Recueil des lois attiques.*) On ne pouvoit en aucun cas les condamner à la torture, qui est injuste dans ses principes, parce qu'elle inflige une peine avant la conviction, et elle est, dit Aristote (*rhétorique*, lib. I, c. 15), si incertaine dans ses effets, qu'elle engendre plus de mensonges que de vérités.

Quant à la barbarie des supplices, Solon avoit eu raison de l'abolir, puisqu'elle rend de plus en plus les hommes atroces, par la même raison que les mœurs se corrompent subitement dans les villes attaquées de la peste : la grandeur des calamités qu'on y éprouve, y efface toutes les notions de la morale et toutes les idées du juste et de l'injuste : on s'y vole les uns les autres en mourant.

La peine de mort n'entraînoit à Athènes aucune ombre d'infamie sur la famille des coupables ; hormis que cela ne fût stipulé par une clause très-précise de la sentence ; mais cette clause vraiment fatale n'avoit lieu que par rapport aux crimes de haute-trahison ou de lèse-majesté, c'est-à-dire lorsqu'on entreprenoit de changer la forme du gouverne-

ment populaire, soit en tyrannie, soit en oligarchie.

Tel étoit le cas d'Antiphon, condamné par un décret solemnel, qui existe encore; et il y est dit positivement que *ses descendans seront infames, soit que cette postérité consiste en enfans légitimes, soit qu'elle consiste en bâtards* (*).

C'étoit une très-ancienne coutume, adoptée par la plûpart des républiques de la Grèce, d'y faire mourir les tyrans, leurs femmes et leurs enfans, lors même qu'ils n'étoient encore qu'au berceau (*Denys d'Halicarn.* lib. VIII): car on craignoit qu'ils ne voulussent un jour ou venger leurs pères, ou les imiter, en faisant valoir de prétendus droits à la souveraineté, tels que tous les Grecs pouvoient en former, parce que leurs généalogies étoient dressées de manière qu'elles remontoient toujours ou à quelque cacique, ou à quelque roitelet des temps héroïques. Ce fut un motif semblable qui donna lieu à tant de sévérité contre les enfans d'Antiphon, qui étoit un tyran à sa manière; et dans tous ces cas-là le salut de l'état exigeoit quelques sacrifices de plus que la justice

(*) Vie des dix-Orateurs, à l'article *Antiphon*.

ordinaire

ordinaire n'en exige. C'est sans doute un grand mal de punir des innocens ; mais lorsqu'on laissoit mûrir la tyrannie et croître les tyrans, alors mille innocens devoient souvent mourir en un jour : le sang couloit à grands flots, et au combat que Hippias et Hipparque, les fils de Pisistrate, livrèrent aux défenseurs de la liberté à Lipsydrion sur le mont Parnès, les Athéniens perdirent tant de monde, et un si grand nombre de citoyens illustres, qu'on pleura à jamais sur leur tombeau, en y récitant une élégie ou une complainte, que tous les habitans d'Athènes savoient par cœur : hélas, y disoit-on, que de héros la mort a moissonnés à la fatale journée de Lipsydrion, où tout fut perdu, hormis l'honneur et l'espérance ! (Eustathe, *sur l'Iliade*, lib. IV.)

§. VIII.

Des institutions relatives à la sûreté publique.

Cet article est le plus intéressant de toute l'histoire des Athéniens, et celui qui fait le plus d'honneur à leur caractère moral, et à leur goût pour la civilisation.

Dans une contrée telle que l'Attique, où les habitans aimoient si passionnément la vie

champêtre, il falloit commencer par faire régner une grande sécurité au milieu des campagnes, sans quoi on n'auroit pu y dormir à son aise, même dans les jardins des philosophes.

On n'y entendit pas parler, en un laps de quatre cent ans, d'autant de violences et d'excès qu'il s'en commet en un jour ou en une nuit entre Londres et Greenwich.

Les Anglais disent qu'ils sont prédestinés à souffrir deux grands maux, l'influence des Rois dans le parlement, et l'influence des voleurs sur les chemins publics. Mais les Athéniens, qui raisonnoient infiniment mieux que les Anglais, et qui étoient infiniment plus libres qu'eux, se croyoient prédestinés à ne souffrir aucune de ces calamités-là.

Cependant les politiques d'Athènes ne laissèrent pas d'être embarrassés, lorsqu'il fut question d'établir un guet ou une maréchaussée au centre d'une cité libre : on n'osoit confier cette puissance à des citoyens, qui seroient devenus par-là trop redoutables aux autres citoyens : on n'osoit pas non plus confier cette puissance à des hommes grecs d'origine, qui auroient pu conspirer entre eux et ensuite avec l'ennemi : enfin on choisit des étrangers, tirés de la petite Scythie vers les embouchures du Danube. La république

prenoit toujours mille de ces barbares-là à sa solde, pour former le guet d'Athènes, constamment cantonné sur la colline de l'Aréopage. Ces Scythes apprenoient à la longue une espèce d'idiome grec; mais on les reconnoissoit toujours à leur accent; et il étoit bon qu'on pût les reconnoître de la sorte. (Aristophane, ΘΕΣΜΟΦΟΡ. V. 1095.)

L'intérieur d'Athènes avoit été divisé en différens districts, qui appartenoient aux anciennes peuplades, ou aux villages dont on emprunta le terrain pour y construire la capitale ou la métropole de la nation; de façon que ces peuplades continuèrent toujours à exercer une juridiction et une aurorité territoriale au milieu d'une ville qui n'avoit aucun terrain en propre (*). Chaque district, désigné par le terme de *comé*, devoit veiller à sa propre police, et on y créoit, de même que dans les campagnes, de petits magistrats annuels, sous le nom de Démarques: mais les astynomes avoient une inspection plus générale durant le jour; et les sophronistes ou les castigateurs durant la

(*) Les peuplades renfermées en tout ou en partie dans les murs d'Athènes, étoient *Eretria*, *Cydathénée*, *Sphettos*, *Mélite*, *Coilé*, et le *Céramique*, qui formoient six districts de la cité.

nuit. Dès qu'ils rencontroient des citoyens armés d'une épée, ils commençoient par les arrêter, et les conduisoient aux pieds des magistrats.

Il n'y a que des barbares, dit Thucydide, qui marchent de la sorte avec des armes; et ce sont les Athéniens, ajoute-t-il, qui les premiers des Grecs ont renoncé à cet usage affreux, aussi contraire à la paix publique qu'opposé à l'esprit d'ordre qui doit régner au centre des villes. Cependant tous les citoyens d'Athènes étoient obligés d'avoir chez eux une armure complète, et de se ranger en bataille sur les places publiques, dès que les Archontes faisoient donner une alarme générale. On entendoit durant toute la nuit dans toutes les villes de la Grèce européenne un bruit continuel d'instrumens d'airain fort sonores; et à ces signaux-là les gardes devoient répondre (*). Mais on assure qu'il n'existoit pas à beaucoup près une police si admirable dans les villes grecques de l'Asie; et Pline dit qu'étant arrivé à Nicomédie, il n'avoit pu y découvrir aucune de ces pompes qu'on nommoit des siphons, ni seaux, ni enfin aucun instrument propre à éteindre les in-

(*) C'étoit une espèce de cloches dont il est parlé dans Thucydide et dans Suidas.

cendies. Par-là on peut juger jusqu'à quel point les Grecs d'Asie avoient porté non-seulement la négligence dans l'administration, mais l'oubli même de toute espèce d'ordre. Et jamais les Nicomédiens n'auroient pensé à construire des siphons, si Pline n'étoit venu chez eux pour les y contraindre : car c'étoit leur coutume de rester très-tranquilles durant les incendies, et ils voyoient les principaux édifices de la ville s'écrouler, sans mettre le moindre obstacle au cours des flammes. (Pline, *lettres à Trajan*, Lib. X, E. 42).

Il fut jadis très-facile de faire observer à Athènes une police exacte; car on n'y voyoit pas, dit Socrate, un seul mendiant (*Aréopagétique*, page 263). Ce ne fut que depuis la guerre du Péloponnèse que l'indigence commença à y faire des progrès sensibles; ce qui n'est point surprenant, quand on considère que les Lacédémoniens saccagèrent alors l'Attique à un tel point, qu'on ne put y labourer la terre, ni conserver, de l'aveu même de Thucydide, une seule bête à laine dans toutes les bergeries de la Diacrie; de sorte que tout-à-coup les mendians durent paroître en foule en une contrée où l'on n'en avoit jamais vu.

Il n'y a pas de doute que la mendicité

n'ait eu sa première source dans la guerre, et sa seconde source dans les impôts levés sans ménagement en temps de paix; mais lorsque cette calamité inconnue jusqu'alors aux Athéniens, commença à alarmer leur sensibilité, ils vinrent plus généreusement qu'aucun peuple de la terre au secours de la partie souffrante; et la république se chargea de nourrir elle-même tous les citoyens invalides, et tous les orphelins dont les pères avoient eu le malheur de périr dans les armées ou sur les flottes de l'état.

Cette institution, dit Platon (dans le *Ménexène* ou l'*Oraison funèbre*), fait un honneur infini à nos mœurs : elle rendra notre nom immortel : elle est plus glorieuse que la plus belle des victoires, et plus sage que la plus sage des lois.

Il ne faut pas s'imaginer qu'on renfermât tous ces infortunés dans des prisons infectes, qu'on nomme des hôpitaux, ce qui est le comble de l'extravagance humaine; mais les trésoriers de la république leur payoient en argent une somme stipulée, qui s'élevoit depuis une obole jusqu'à une demi-drachme attique par jour. L'orateur Lysias a plaidé pour un vieillard auquel les trésoriers vouloient retrancher sa pension, sous prétexte

qu'il étoit encore assez robuste pour pouvoir exercer un art mécanique : cette cause ne paroissoit guère susceptible de plaisanteries, et cependant Lysias y tourne singulièrement les juges en ridicule : si vous autres, dit-il, décidez aujourd'hui que mon client n'est pas invalide, il ira demain se mettre au rang des candidats pour devenir Archonte : ensuite il démontre que ce citoyen étoit tellement accablé d'infirmités, qu'il ne pouvoit tirer aucun parti de son industrie (*).

Les Athéniens sont les seuls de tous les peuples de l'Europe et de l'Asie, dit Aristide, dans la *harangue prononcée aux Panathénées*, qui ait trois institutions admirables : ils font tous les ans l'éloge funèbre des citoyens morts à la guerre, nourrissent tous les vieillards, et nourrissent encore tous les orphelins jusqu'à l'âge de puberté.

Dès qu'ils étoient parvenus à ce terme, la république leur faisoit présent d'une panoplie ou d'une armure complète, et ensuite on permettoit à ces nourrissons de l'état de s'appliquer selon leur penchant, ou à la marine, ou au labourage, ou aux sciences,

(*) Les invalides ne pouvoient se mettre au rang des candidats pour devenir archontes. Voyez ci-après l'*article du Gouvernement*.

ou aux arts, dont les ateliers étoient si prodigieusement multipliés, qu'on pouvoit y procurer de l'occupation à tous ceux qui en cherchoient.

Solon avoit tellement à cœur l'avancement et la prospérité des fabriques d'Athènes, qu'il s'avisa de faire une loi contre les fainéans, qui tomba bientôt en désuétude; et on finit par croire que ce législateur n'avoit pas même eu le droit de faire une loi si manifestement opposée au génie d'un peuple libre. La véritable liberté, disoit Socrate, consiste à travailler quand on veut, et à ne point travailler quand on ne veut pas: il aimoit beaucoup à se reposer à l'ombre des platanes sur les rives de l'Ilisse durant les beaux jours de l'été. Or ce goût-là étoit celui des Athéniens en général; et pour que rien ne pût troubler leur repos champêtre, on entretenoit la paix la plus profonde et l'ordre le plus exact dans les campagnes de l'Attique, au moyen de la milice des adolescens, qui n'étoient pas encore assez robustes pour servir dans les armées de la république, mais qui avoient déjà assez de force et d'intrépidité pour purger les montagnes et les vallées, de tous les brigands qui auroient voulu s'attrouper dans cette contrée, remplie de cavernes et

d'excavations propres aux embuscades : on y trouvoit d'ailleurs un grand nombre de petites baies, où les corsaires de la Méditerranée pouvoient faire des descentes durant la nuit.

L'orateur Eschine dit qu'il avoit servi pendant deux ans dans cette milice intérieure, où les Athéniens faisoient leurs premières armes. (Ils entroient dans la milice des adolescens ou des péripoles à l'âge de dix-huit ans, et en sortoient à vingt). La république retira des avantages infinis de cette école militaire, qu'on regardoit comme le fléau des pirates, qui ont depuis désolé les rivages de l'Attique, et saccagé toutes les bourgades maritimes, depuis Eleusis jusqu'à Sunium, et depuis Sunium jusqu'à Rhamnus, où l'on ne découvre aujourd'hui qu'une longue trace de ruines dispersées sur une lisière de plus de trente lieues de côtes, tandis que dans l'intérieur des terres un essaim de Caloyers ou de moines grecs a envahi les cantons les plus fertiles en vignes, et les cantons les plus fertiles en oliviers : tout leur appartient aux environs du mont Hymette, et tout leur appartient encore aux environs du mont Pentélique, où l'on trouve le plus grand de

leurs monastères ; mais personne n'y sait plus ni lire ni écrire (*).

Tels ont été les effets du désordre de la confusion, de l'anarchie et de l'ignorance, dans cette même contrée qui fut le berceau de la législation, de la police, des sciences, des arts , et de tout ce qui distingue les peuples civilisés d'avec les nations barbares.

Si l'on renonce, comme il y faut raisonnablement renoncer, aux idées d'une perfection absolue où il n'est pas donné aux hommes d'atteindre, on avouera que, malgré les abus qui s'étoient introduits dans quelques institutions des Athéniens, leur ensemble offre un tableau très-intéresssant pour l'esprit humain ; et il n'est guère possible d'aller au-delà, ni de trouver dans toutes les combinaisons imaginables des réglemens plus sages, ni des mesures mieux concertées ; et sur-tout lorsqu'on se transporte dans ces siècles re-

(*) C'est précisément durant le cours du dix-huitième siècle que l'ignorance des Grecs modernes a le plus augmenté : vers l'an 1675 les Caloyers du mont Pentélique avoient encore quelques livres ; mais vers l'an 1765, ils n'en avoient plus un seul, et ne se souvenoient pas même d'en avoir jamais eu. Voyez *le voyage de la Grèce du docteur Chandler.*

culés dont il s'agit : car nous qui avons profité des découvertes et des fautes de tant de peuples différens, nous pouvons plutôt nous glorifier de nos lumières que de nos inventions, en fait de lois et en fait de police. On peut hardiment assurer qu'aucune nation de l'Europe n'auroit été en état d'atteindre sans guide, sans maître, et par sa propre force, au point où les Athéniens s'étoient élevés. Que d'efforts n'a-t-il pas fallu faire pour renverser un édifice tel que la féodalité ? Et après avoir travaillé long-temps à cette démolition, il en est encore resté des ruines si prodigieuses, que leur ombre offusque les meilleures lois. Que d'efforts n'a-t-il pas fallu faire pour réprimer les prétentions de ces ultramontains, qui des bords du Tibre vouloient s'approprier l'argent de ceux qui habitent le long de la Seine et du Danube, d'où il résultoit dans l'administration de tous les gouvernemens un trouble perpétuel et une confusion inexprimable ? Enfin, l'anarchie complète où l'Europe a été plongée, et d'où l'on n'a commencé à sortir qu'en étudiant les monumens de la Grèce, prouve assez que jamais les Européens, livrés à leurs propres lumières, n'auroient pu faire des progrès sensibles dans la civilisation ; et les Romains eux-mêmes

n'en auroient pu faire, s'ils n'avoient eu assez de bon sens pour aller chercher des lois à Athènes: aussi long-temps qu'ils observèrent ces lois-là, ils furent libres, grands et puissans; mais dès qu'ils les négligèrent, ils devinrent les derniers des esclaves et les plus corrompus des hommes.

Fin de la sixième Section.

SEPTIÈME SECTION.

CONSIDÉRATIONS SUR L'ÉTAT DES BEAUX-ARTS A ATHÈNES.

---

§. I.

De la Peinture, et de la Vénus de Cos et de Gnide.

CHEZ les Grecs, souvent le génie d'un homme pouvoit plus que le génie de la multitude; et comme Homère avoit créé la poësie épique, Polygnote créa la peinture historique. Avant lui, on n'avoit vu aucun tableau capable de parler aux yeux, et depuis lui on vit des tableaux capables de parler au cœur même.

Polygnote, en sa qualité d'artiste original, a paru mériter une considération plus particulière que tous ceux qui marchèrent sur ses traces; et nous ferons ici connoître à la fois et sa force, et sa foiblesse, car il avoit aussi

la sienne : cependant son imagination imprima à la peinture naissante un caractère national, qu'elle conserva toujours plus ou moins dans les principales écoles de la Grèce, à-peu-près comme toutes les compositions des versificateurs se ressentirent toujours plus ou moins du style et du coloris d'Homère.

Il paroît que Polygnote, né dans l'île de Thase vers l'an 500 avant notre ère, fut d'abord incertain de ses destinées : il ne pouvoit décider si la nature l'avoit fait poète, ou si elle l'avoit fait peintre : dans cette alternative il étudia non-seulement l'Iliade et l'Odyssée, mais encore tous les poèmes épiques qu'on avoit pu recueillir alors, tels que la Myniade, les femmes illustres, le retour des enfers, et beaucoup d'autres, où l'on trouvoit assez de sujets et d'images pour couvrir de tableaux mythologiques tous les temples et tous les portiques de l'Europe et de l'Asie. Alors Polygnote connut sa vocation, et entreprit de donner un corps et des couleurs à toutes les idées des poètes ; mais son sujet favori étoit la prise de Troie, qu'il représenta d'abord à Athènes, ensuite à Delphes ; et vraisemblablement encore dans plusieurs autres édifices publics de la Grèce.

Cependant cet événement à jamais mémo-

rable renfermoit tant de circonstances intéressantes, et tant de situations terribles, qu'il paroissoit presque impossible de les combiner ou de les réunir ; mais de tels obstacles n'étoient point capables d'enchaîner l'enthousiasme d'un tel artiste : il fit paroître dans un même cadre au-delà de quatre-vingt personnages, et s'éleva comme par prestige à de si hautes conceptions et à de si sublimes idées, qu'elles remplissent encore notre ame d'étonnement. Il entreprit même de peindre l'action la plus difficile qui se soit jamais offerte à l'imagination d'un dessinateur, mais qui étoit malheureusement alors une action très-ordinaire dans les villes prises d'assaut. Enfin Polygnote osa représenter Cassandre, la fille de Priam, au moment même où elle venoit d'être violée par Ajax dans le temple de Minerve : un voile couvroit en partie le visage de cette captive infortunée ; mais on distinguoit au travers de ce voile même la rougeur de son front, et tous les symptômes de la pudeur outragée par la brutalité de ce brigand, qu'on nommoit un héros.

Les Athéniens n'admiroient rien tant que cette figure de Cassandre, et l'heureuse intelligence avec laquelle l'Artiste avoit su vaincre les difficultés d'un tel sujet.

Ce tableau étoit encore remarquable par une autre singularité, qui fixoit sans cesse les yeux des spectateurs. On y voyoit paroître, sous le faux nom de LAODICE, une femme d'une figure très-intéressante, qui n'avoit aucun rapport avec la prise de Troie, ni avec toute la partie historique de ce tableau : c'étoit, selon le langage des artistes grecs, un *parergon* ou un hors-d'œuvre ; mais comme les Athéniens avoient la vue très-perçante, ils devinèrent bientôt ce secret-là, et reconnurent dans ce personnage, si étranger en apparence, la fameuse Elpinice, c'est-à-dire la fille de Miltiade, et la sœur chérie de Cimon, qui avoit amené Polygnote à Athènes, après avoir fait la conquête de l'île de Thase en l'an 463 avant notre ère. (Plutarque, *vie de Cimon*, et Thucydide, lib. I.)

Dès que ce mystère eut été dévoilé, les moralistes d'Athènes décidèrent qu'Elpinice avoit de beaucoup surpassé les bornes de la modestie et de la décence, en s'offrant aux regards d'un artiste, pour servir de modèle vraisemblablement à toutes les figures de son sexe, et même à celle de Cassandre; quoiqu'elle n'eût jamais été violée comme elle. Mais ces moralistes-là ne considéroient

pas

pas que dans la Grèce les belles femmes étoient si rares, que les peintres ne pouvoient que difficilement trouver des personnes assez accomplies pour être copiées avec succès.

Cicéron assure que dans une ville telle que Crotone, où, selon quelques historiens, la population excédoit cent mille habitans, Zeuxis ne put rencontrer un seul individu capable de servir de modèle à une figure d'Hélène, qu'il vouloit représenter dans le temple de Junon sur le promontoire de Lacinium : il dut choisir jusqu'à cinq vierges Crotoniates, dont il copia les beautés individuelles, pour en former un ensemble idéal, qui ne répondit pas à beaucoup près dans l'exécution aux grandes espérances qu'on en avoit conçues dans la théorie; car nous avons déjà eu occasion de prouver, que cette Hélène de Zeuxis n'étoit point un tableau de la première force : il fixoit les regards de quelques artistes ; mais il n'attiroit pas la multitude comme la Cassandre de Polygnote, qui étoit encore fameuse au temps de Lucien. (Dans les E'ΙΚΩΝΕΣ ou les *images*.)

Ce qui démontre combien il étoit difficile de trouver parmi les femmes grecques des personnes réellement accomplies, c'est que

Praxitèle et Apelle durent se servir du même modèle pour exécuter la Vénus de Gnide en marbre blanc de Paros, et la Vénus de Cos en couleurs : Athénée, infiniment mieux instruit à cet égard que Pline le naturaliste, assure que cette fameuse statue et ce fameux tableau étoient deux copies différentes de la courtisane Phryné, née à Thespie en Béotie, mais qui vint depuis exercer son empire à Athènes même. (DIPNOSOPH, lib. XIII, C. 22.) Après avoir étudié plusieurs attitudes, elle crut en avoir découvert une qui lui paroissoit très-favorable pour faire briller tous les charmes de sa taille, et toutes les perfections de sa figure : c'est ainsi qu'elle voulut être peinte, et c'est encore ainsi qu'elle voulut être sculptée. Les artistes durent malgré eux se soumettre aux caprices de cette femme, qui tyrannisoit les yeux de l'un, et l'ame de l'autre.

De là il résulta que la Vénus de Gnide et la Vénus de Cos se ressembloient tellement, qu'il n'étoit pas possible d'y observer la moindre différence, ni dans les traits, ni dans le contour, ni sur-tout dans l'attitude : on y voyoit deux fois Phryné sortant des eaux du golfe Saronique, où elle se baignoit souvent entre Athènes et Eleusis sur la plage

de Sciron. Mais il s'en faut de beaucoup que la figure peinte par Apelle ait jamais excité autant d'enthousiasme dans l'esprit des Grecs, que la figure sculptée par Praxitèle : là ils croyoient voir le marbre se mouvoir, ensuite ils croyoient l'entendre parler, et leur illusion étoit telle, dit Lucien (dans les ἜΡΩΤΕΣ ou *les amours*, et *l'anthologie*, à l'article des *statues*), qu'ils finissoient par appliquer leurs lèvres sur celles de la Déesse. Aussi trouve-t-on dans l'anthologie beaucoup plus de vers faits en l'honneur de la Vénus de Gnide, qu'en l'honneur de celle de Cos.

Dès cet instant le triomphe de la statuaire sur la peinture fut à jamais assuré ; et il seroit facile de démontrer par des raisons physiques que l'un de ces arts doit avoir une supériorité décidée sur l'autre, lorsque le génie et les talens des artistes sont d'une force égale, comme ils l'étoient indubitablement dans le cas dont il s'agit.

On doit d'ailleurs observer que cette position du corps humain tant soit peu incliné, et cette belle inflexion des bras, telle que Phryné l'avoit imaginée, étoient très-favorables à la statuaire, et infiniment moins favorables à la peinture; mais Apelle fut con-

traint, comme on l'a dit, de suivre servilement les volontés impérieuses d'un modèle trop animé pour lui.

Il faut maintenant revenir à ce portique qu'on nommoit à Athènes le *Pécile*, afin de se former une idée plus étendue de la manière de Polygnote, et sur-tout l'extrême hardiesse de ses compositions.

A côté de la prise de Troie il peignit le combat de Marathon, où il se permit des licences que jamais Pindare n'auroit osé hasarder dans un poème lyrique : d'abord il commença par faire descendre Minerve et Hercule du haut du ciel, personnifia ensuite la bourgade de Marathon sous la forme d'un génie, et finit enfin par risquer un anachronisme, le premier de tous ceux qu'on eût jamais faits en peinture, c'est-à-dire, qu'il ressuscita Thésée, et le retira des ombres de la mort, pour le rendre témoin d'un combat qui fut livré plusieurs siècles après sa vie. (Pausanias, Attiques, *Chap.* 15).

C'est comme si l'on représentoit le roi Clovis à la bataille de Fontenoi, ou bien Charlemagne à l'attaque de Gibraltar ; et cette licence étoit d'autant plus palpable, que Polygnote marquoit dans ses tableaux, en lettres capitales, les noms de tous les per-

sonnages, hormis ceux de Miltiade et de ses collégues, qu'on sait positivement n'avoir point été écrits dans la peinture du combat de Marathon : car ce degré d'illustration eût été trop outré, disoit-on, chez un peuple jaloux de sa gloire, et qui avoit combattu lui-même avec autant de bravoure que Miltiade et les autres chefs de l'armée (*).

Cette manière d'indiquer les noms des personnages en grands caractères au milieu des tableaux, démontre, indépendamment de toute autre preuve, que Polygnote n'avoit aucune idée de la perspective : il n'en soupçonnoit pas même la possibilité, et rangeoit ses figures sur des lignes tournantes qui alloient depuis le bas des cadres jusque dans le haut des ciels ; et je crois que quand il s'agissoit d'un assemblage de quarante à cinquante personnages, les peintres grecs ne connurent jamais d'autre position, ni d'autre manière de grouper que celle-là ; puisqu'on en a encore fait usage dans ce fameux bas-relief qu'on nomme communé-

(*) Miltiade, qui étoit représenté dans ce tableau, avoit beaucoup souhaité que son nom y fût aussi écrit ; mais Eschine dit que le peuple d'Athènes ne le jugea point convenable, et ne voulut pas le permettre. *Harangue contre Ctésiphon*. P. 577.

ment l'apothéose d'Homère, où les figures sont placées dans le goût des tableaux de Polygnote, et les noms des personnages de la première ligne y sont également écrits comme ce peintre les écrivoit.

De tout cela il s'ensuit que le point le plus avantageux où un artiste grec pouvoit se placer, consistoit à ne représenter qu'une seule figure, qui ne choquoit jamais sensiblement les règles de la perspective : aussi est-il aisé d'observer que les tableaux qui ont été le plus généralement applaudis, soit par le vulgaire, soit par les connoisseurs les plus éclairés, ne contenoient qu'une seule figure, telle que le Jalyse de Protogène, la Vénus d'Apelle, et la Glycère de Pausias.

Il est surprenant que les modernes se soient livrés à tant de conjectures, et qu'ils se soient encore engagés dans des contestations très-opiniâtres touchant les connoissances des anciens relatives à la perspective ; puisque les Grecs ont eux-mêmes assez avoué que ces connoissances leur manquoient absolument : car jamais aucun d'entre eux n'osa s'essayer dans le paysage ; ou si quelqu'un le tenta, l'oubli complet où son nom tomba, démontre assez l'inutilité de ses efforts.

En lisant la description du mont Hymette, on a pu se former une idée assez exacte de ces

points de vue si admirables qu'offroient différentes parties de l'Attique et du Péloponnèse, où la citadelle de Corinthe étoit surtout fameuse par l'étendue du terrain, la variété des aspects, et le superbe lointain qu'on découvroit de son sommet jusqu'aux pieds du mont Parnasse : cependant dans une telle contrée, où tant de sites pittoresques, enrichis de monumens d'architecture, et ornés de bosquets sacrés, de fontaines et de cascades, sembloient inviter les artistes à devenir paysagistes, aucun ne le devint ; et il n'existoit point même dans leur langue un terme propre à caractériser ce genre de peinture : car la chorographie, selon sa définition dans Ptolémée, *Géograph.* lib. I, faisoit partie de la science des géographes, et non pas de la science des peintres. On ne trouvoit pas non plus dans leur dictionnaire technique un mot propre pour désigner les marines, dont le principal prestige doit être produit par la perspective aérienne, où les anciens avoient fait aussi peu de progrès que dans la perspective linéaire, comme tous les monumens d'Herculanum l'attestent (*). Et il ne faut pas opposer à une si grande

(*) *Observations sur les peintures d'Herculanum*, par Cochin et Bellicart. Pag. 34.

autorité le foible témoignage d'un écrivain tel que Philostrate : son livre intitulé *les Images*, est la production d'un sophiste, qui n'avoit aucune idée des premiers élémens de la peinture.

Les anciens nous ont eux-mêmes appris en quoi consistoit chez eux l'optique : elle renfermoit trois parties différentes, dont la première enseignoit aux architectes à disposer tellement les fenêtres et les ouvertures d'un édifice, qu'il en résultât la plus favorable des lumières. La seconde partie concernoit la construction des miroirs; et la troisième enfin, qu'on nommoit proprement scénographie, indiquoit l'art de décorer l'intérieur de la scène, en y répandant les ornemens de façon qu'une illusion ne détruisît point une autre illusion (*).

Après cela il est manifeste que les livres élémentaires d'optique, tels qu'ils étoient alors, ne renfermoient aucun principe de la perspective linéaire à l'usage des peintres; sans quoi ceux d'Herculanum n'auroient pas péché si grossièrement contre les premières règles de l'art, tantôt dans les lignes fuyantes, et les points où elles doivent aboutir, et tantôt

(*) Voyez sur-tout les *lettres de Cicéron à Atticus*, lib. II, epist. 3; Vitruve, *architect.* lib. I, C. 1; et Aulu-Gelle, *nuits attiques*, lib. XVI, C. 18.

dans les aspects, en faisant voir d'en bas ce qui devoit être vu d'en haut.

§. II.

De l'éthographie, et du choix des sujets dans les tableaux grecs.

Le plus grand mérite de Polygnote, ou si l'on veut sa plus grande force, consistoit dans l'éthographie ou l'art de peindre les mœurs, les passions, et les caractères des personnages. Il excelloit tellement dans cette partie, qu'il surpassa de beaucoup Zeuxis, qui étoit un si foible éthographe, que ses ouvrages les mieux dessinés manquoient de ce charme, le plus grand de tous les charmes aux yeux des critiques grecs (*). Ainsi l'histoire de la peinture

(*) Aristote assure, de la manière la plus positive, que dans tous les ouvrages de Zeuxis il n'y avoit aucune trace de l'éthographie, où Polygnote excelloit tant. Ο'ΜΕΝ ΓΑΡ ΠΟΛΥΓΝΩΤΟΣ Α'ΓΑΘΟΣ Η'ΓΡΑΦΟΣ : Η' ΔΕ ΖΕΥΞΙΔΟΣ ΓΡΑΨΗ Ο'ΥΔΕΝ Ε'ΧΕΙ Η'ΘΟΣ. *Poétique*. C. 6.

Après cela il ne faut ajouter aucune foi à tout ce que dit Pline d'un tableau de Zeuxis, où il paroissoit avoir peint les mœurs des personnages; ce qu'il n'étoit pas en état de faire.

offre vers cette époque un phénomène surprenant : on avoit avancé dans l'exécution, qui tient beaucoup à l'art; et on avoit reculé dans l'expression, qui dépend davantage du génie. Zeuxis parut plus de soixante ans après Polygnote, qu'il ne pouvoit égaler dans les caractères, tandis qu'il lui étoit supérieur par le coloris et la pratique du clair-obscur.

Il y a, dit Aristote, trois manières de représenter la nature humaine, sur le théâtre, dans les poèmes épiques, et dans les tableaux : ou l'on y rend les hommes plus grands et plus héros qu'ils ne le sont réellement, comme l'ont fait Homère, les poètes tragiques et le peintre Polygnote : ou on les rend plus foibles, plus petits, et plus ridicules qu'ils ne le sont, comme l'ont fait les Auteurs comiques, et le peintre Pauson : ou enfin on les copie exactement tels qu'ils sont, comme l'a fait le peintre Denys. Et c'est bien dommage qu'un artiste si fidellement attaché à l'imitation de la nature, eût reçu d'elle de si foibles talens, qu'il a eu peine à parvenir jusqu'au portique du temple de mémoire.

Ce passage, traduit assez librement de la poëtique d'Aristote, donne une idée très-

exacte des différentes parties de la peinture historique des anciens : elle avoit deux extrêmes et un milieu ; mais les Grecs regardoient ce milieu-là comme le règne de la médiocrité, et ne réservoient leurs applaudissemens que pour les images et les compositions hardies, où l'homme sembloit plus tenir au ciel qu'à la terre. Cette manière de voir et de juger avoit sa source dans la nature de leur éducation, et dans l'empreinte ineffaçable que laissoit dans leur esprit ardent la première lecture d'Homère, qu'ils lisoient à l'âge de sept ans, au lieu de le lire à l'âge de trente ans.

Il n'est point aisé de décider en quoi consistoit précisément la manière favorite de Pauson, qui ôtoit à ses figures la dignité convenable, pour les faire ressembler à des personnages qu'on joue dans une comédie : car ce genre-là n'étoit point celui des Ryparographes, qui choisissoient des objets bas et ignobles, tels que des cuisines, des boutiques et des ateliers : ce genre-là n'étoit point non plus celui des peintres qui représentoient des fantaisies que les Grecs nommoient des songes, dont on voyoit quelques essais à Athènes dans le lycée. (Xénophon, dans *l'expédition du jeune Cyrus.*)

Il semble que la manière de Pauson se rapprochoit davantage de ces peintures satyriques, où les défauts du corps et de l'esprit sont exagérés par des traits violens, qui divertissent un instant la malignité, et que le bon goût réprouve ensuite pour toujours. Ce devroit être une maxime constante, et pour ainsi dire sacrée parmi les artistes qui aspirent aux éloges des contemporains et de la postérité, de ne jamais choisir que des sujets agréables, et de ne répandre dans leurs compositions que des idées gracieuses, propres à faire naître de douces illusions.

Sénèque assure que Parrhasius fit un jour appliquer un esclave déjà âgé à la torture extraordinaire, afin de pouvoir copier d'après nature le supplice de Prométhée, que l'on consacra, dit-il, dans le temple de Minerve à Athènes. Cette prétendue atrocité n'est heureusement qu'une fiction imaginée pour exercer les jeunes déclamateurs dans les écoles de Rome, où on leur proposoit les sujets les plus absurdes et les plus extravagans (*). Mais si l'on ne sauroit réellement faire ce reproche à Parrhasius, com-

(*) *Controverses*, liv. X, déclamation 5. Tout ce que Sénèque dit ensuite de la manière dont les Eliens coupèrent les mains à Phidias, dès qu'il eut achevé

bien de peintres modernes ne l'ont-ils pas mérité, en représentant tous les supplices imaginaires de la légende dorée, et du martyrologe? Il faut cependant, dit-on, permettre aux artistes d'être de temps en temps tragiques à leur manière, pour émouvoir la terreur et la pitié des spectateurs qui aiment de telles images, et qui aiment encore de tels sujets, sans qu'on soit en droit d'entrer avec eux dans la moindre contestation touchant l'essence de leurs goûts et l'analyse de leurs plaisirs. Mais à cet égard on doit nécessairement observer que la terreur ou le *phoberon* des tragiques grecs est une situation de l'ame affectée par l'épouvante, ou une grande crainte; tandis que l'horreur est un spasme réel et une convulsion véritable; de sorte qu'il y a bien de la différence entre représenter des sujets terribles, ou des sujets horribles, comme l'a fait le sculpteur du Laocoon. Cette statue pèche de deux manières très-sensibles : elle inspire de l'horreur, et n'imite pas la nature : car ce n'est point dans cette attitude-là que les serpens atta-

le Jupiter d'Olympie, pour qu'il n'allât pas faire une telle statue ailleurs, est la chose du monde la plus fabuleuse et la plus absurde.

quent l'homme ; et le poète qui imagina ces spires et ces replis si tortueux, ne consulta que son enthousiasme, et pas du tout la réalité : on voit au Levant une foule de saltimbanques qui se font envelopper le corps par des couleuvres domestiques et apprivoisées ; mais c'est une adresse ou un jeu qu'il faut leur enseigner ; car dans la véritable fureur les reptiles venimeux n'ont point recours à ces replis, comme le savent ceux qui ont eu occasion d'observer des serpens à sonnette, les plus terribles de tous ceux qu'on connoît sur la terre.

Règle générale : les sujets qui ne peuvent être exposés avec succès aux yeux des spectateurs sur la scène tragique, ne doivent pas non plus être représentés en peinture ou en sculpture, lors même qu'il s'agit d'émouvoir la terreur ou la pitié.

Quand Eschyle fit représenter à Athènes sa tragédie des Euménides, les décorateurs remplirent le théâtre de tant d'images funestes, et d'un appareil si infernal, qu'il en résulta des convulsions qui firent avorter les femmes, et expirer les enfans : or ce fait est très-propre à justifier l'observation qu'on vient de proposer touchant la différence qu'il

y a réellement entre ce qu'on appelle la terreur, et ce qu'on nomme l'horreur. Aussi les Athéniens ne permirent-ils jamais plus aux directeurs de leur théâtre d'y introduire des chœurs de Furies entortillées de serpens comme le Laocoon, ni d'y employer des spectacles dignes du Cocyte et du Ténare.

Cependant cette même tragédie d'Eschyle, qui produisit de si terribles effets à la représentation, n'en produit absolument aucun à la lecture ; tandis que l'Antigone de Sophocle et l'Oreste d'Euripide excitent de l'émotion, lors même qu'on les lit. Il paroît néanmoins que les artistes de l'antiquité ne puisèrent que peu de sujets dans les poëtes tragiques : les Grecs peignoient ordinairement d'après Homère, et les Romains d'après Virgile. Le quatrième livre de l'Enéide, qui étoit le plus généralement lu, à cause des aventures de Didon et d'Enée, étoit aussi le plus généralement représenté dans les tableaux, les bas-reliefs, et les tapisseries. Ce sujet-là, dit Macrobe, est enfin devenu le sujet dominant qui avoit fait oublier tous les autres : les peintres ne se lassoient pas de le répéter, parce que les spectateurs ne se lassoient pas de le voir : on le voyoit par-tout, et on l'a

retrouvé plus d'une fois dans les ruines d'Herculanum (*).

Il ne faut cependant pas conclure de tout cela que Virgile eût de beaucoup surpassé Apollonius, dont il copia les amours de Jason et de Médée, qu'aucun peintre ne jugea jamais propres à pouvoir former une suite de tableaux intéressans; et cette différence consistoit uniquement dans le caractère moral des personnages, et le concours des circonstances mythologiques. Didon, foible et malheureuse, inspiroit de la pitié ; Médée au contraire inspiroit de l'horreur, même en ses amours; car on savoit de combien d'atrocités seroient suivis ces instans passés entre les bras de Jason: on ne pouvoit penser à la cause, sans trembler pour les effets. Et ces effets devinrent si effroyables, qu'il ne faut jamais, dit Horace, les exposer aux yeux des spectateurs sur la scène tragique;

(*) Macrobe, SATURN. lib. V, C. 17.

Ovide dit positivement qu'aucune partie de l'Enéide n'étoit tant lue chez les Romains que le quatrième livre.

Nec legitur pars ulla magis de corpore toto,
Quam non legitimo fœdere junctus amor.

et

et par conséquent il ne falloit pas non plus les représenter en peinture.

On conservoit à Delphes, en Phocide, l'une des plus grandes compositions de Polygnote, où il avoit étalé tout le spectacle de l'enfer poëtique, en employant les idées de différens versificateurs ; et cependant il eut l'art d'éviter les images trop horribles ou trop hideuses ; et si l'on en excepte le démon Eurynome, qui ne paroissoit pas être d'un bon style de peinture, tous les autres personnages, au nombre de quatre-vingt, n'étoient pas capables d'inspirer le moindre effroi ; et parmi ces habitans du Ténare aucun n'excitoit plus de compassion que deux femmes grecques, que les théologiens d'Eleusis avoient condamnées à d'éternels tourmens, parce qu'elles ne s'étoient point fait initier aux mystères de Cérès.

Quand Apelle s'arrogeoit ouvertement la gloire d'avoir répandu sur ses compositions plus de grâces que n'avoient fait avant lui tous les autres peintres de la Grèce, il devoit cet avantage en grande partie à la supériorité de ses talens, mais aussi en grande partie à l'heureux choix de ses sujets. Le tableau où il représenta Diane environnée d'un chœur de Nymphes sur le penchant

du mont Taygète, étoit susceptible de tous les charmes et de toutes les richesses de son art : au milieu de tant de mortelles d'une beauté ravissante, paroissoit une Déesse plus belle encore : on la reconnoissoit à son air majestueux, et on la reconnoissoit à sa taille ; car elle s'élevoit autant au-dessus de ses compagnes, que le laurier s'élève au-dessus des myrtes qui se plaisent le long de l'Eurotas.

Lucien, dans l'*Hérodote* ou *Aëtion*, a proposé comme un modèle du style gracieux, la composition d'une peinture d'Aëtion, qui fut, dit-il, publiquement exposée à Olympie, où elle excita une telle extase dans l'esprit des juges des jeux, que l'un d'entre eux s'écria à la face de tous les Grecs : je réserve des couronnes d'olivier pour les athlètes ; mais je donne ma fille en mariage au peintre Aëtion à cause de ce tableau-là : il représentoit, comme on sait, les noces d'Alexandre et de Roxane : on y voyoit Ephestion qui portoit le flambeau de l'hymen, ensuite l'hymen même, et enfin une multitude d'amours, dont les uns jouoient avec les armes et la cuirasse d'Alexandre, et dont les autres soulevoient le voile de Roxane, et découvroient une partie de ses attraits.

Cette idée a été depuis copiée mille fois par différens artistes modernes, et cependant on pouvoit accuser Aëtion d'avoir employé trop de génies ou trop d'êtres personnifiés : quand on ne sait pas garder un juste milieu à cet égard, les tableaux historiques se convertissent en allégories. Or ce sont là des choses qu'il ne faut point confondre ; et dès qu'on les confond, il en résulte des sujets vagues, et pour ainsi dire diffus.

Parrhasius, l'un des élèves de l'école d'Athènes, et qu'on sait avoir été contemporain de Socrate, fut le premier parmi les grands peintres de la Grèce, qui fit dégénérer les compositions voluptueuses en des obscénités révoltantes ; et son pinceau devint successivement si licencieux, qu'il représenta Atalante plongée dans les débauches les plus décriées des femmes de Lesbos. Enfin ce tableau étoit tel, qu'il fut jugé digne de paroître dans la collection de l'empereur Tibère ; et cette circonstance seule suffit pour en donner une idée. (Suétone, *vie de Tibère.*)

Ces sortes de compositions se multiplièrent depuis à un tel point, que les poètes, qui n'étoient pas toujours des moralistes fort sévères, se plaignirent néanmoins de cette

dissolution des peintres, qui ajoutoient, disoient-ils, au feu de la nature tant de flammes nouvelles, que la nature elle-même en étoit consumée. En effet, les femmes de la Grèce, agitées d'un côté par les vapeurs des vins les plus violens, et de l'autre par la vue de tant d'objets propres à irriter les sens, ne pouvoient que difficilement conserver quelque empire sur elles-mêmes. Comme à la faveur d'une mythologie insensée, on introduisoit dans de tels sujets les héros, les dieux et les déesses, cela ajoutoit une grande autorité à une grande dépravation. Si des immortels, s'écrioient les Grecs, se sont permis de tels plaisirs et de telles jouissances, pourquoi nous, qui ne sommes que de foibles individus, dont l'existence est éphémère, rougirions-nous de marcher sur leurs traces? Or, ce sophisme-là étoit si compliqué, que les prêtres et les hiérophantes ne pouvoient le réfuter; puisqu'ils protégeoient eux-mêmes ce monstrueux amas de fables, où l'on alloit chercher tant d'armes pour combattre la vertu.

Au reste, Parrhasius, et tous ceux qui travaillèrent dans le même style que le sien, étoient d'autant moins excusables que le paganisme en général leur fournissoit déjà

assez d'images gracieuses, et assez de sujets agréables : car jamais il n'exista sur la terre une religion plus pittoresque que la religion des Grecs : leurs offrandes, leurs sacrifices, leurs panégyres, et leurs bacchanales réussissoient également dans les tableaux, dans les bas-reliefs, et les ouvrages de ciselure. De jeunes prêtresses, parées d'un feston d'amaranthe ou de violette, et des sacrificateurs couronnés de lierre, tenant le thyrse d'une main et la coupe de l'autre, étoient des personnages bien plus intéressans que les sacrificateurs d'aujourd'hui, qui se sont affublés des vêtemens les plus gothiques qu'on puisse imaginer ; et voilà pourquoi le bon goût les a exclus du règne des beaux-arts.

Quant à la nudité des statues, elle n'affecta jamais les mœurs, parce qu'on y étoit généralement accoutumé dans la Grèce européenne : cependant cet usage tiroit son origine de l'Asie-mineure, et sur-tout de l'Ionie. Aux temps de la guerre du Péloponnèse, les statuaires d'Athènes donnoient encore des draperies aux Grâces, qu'on n'habilla jamais plus depuis.

Les différentes espèces de marbres blancs qu'on exploitoit dans le continent et les îles de la Grèce, étoient par leur nature même plus propres à représenter le nu que l'étoffe, de

quelque manière qu'on voulût la plisser ; et cette observation doit aussi s'étendre au bronze de Délos, d'Egine et de Corinthe, qui faisoit contracter aux draperies les mieux jetées une rudesse désagréable. A tout cela se joignit encore l'ambition même des grands sculpteurs, qui pour faire briller les beautés de leur art, en écartèrent tout ce qui pouvoit diminuer les effets du dessin, et affoiblir la justesse des contours ou l'expression des muscles : or rien ne contribuoit tant que l'exacte expression des muscles à donner aux statues cette vie et cette action que les Grecs savoient si bien leur inspirer, soit qu'ils voulussent créer un Dieu, soit qu'ils voulussent créer un homme.

§. III.

Des principales écoles de peinture dans la Grèce, et de l'art de graver, inventé par Varron.

D'abord il est certain que la plus ancienne école de peinture dont on découvre quelques traces positives chez les Grecs, étoit établie dans l'île de Rhodes au temps d'Anacréon. Et il suffit de lire attentivement les odes 28 et 29 de ce Poète, pour se convaincre que les

Rhodiens n'employoient alors à la détrempe des couleurs que la cire liquide (*) ; de façon qu'on débuta en cette académie par un procédé extrêmement compliqué ou une méthode très-difficile ; et telle a été en général la marche de l'esprit humain dans le développement de la plûpart des arts, et la progression de la plûpart des sciences.

La manière dont les artistes de Rhodes appliquoient alors la cire dans les tableaux, étoit proprement l'encaustique, que tous les efforts des modernes n'ont pu faire renaître ; et Caylus confondoit jusqu'aux instrumens que les Grecs y employoient, et dont le principal étoit un fer ardent, qu'ils appeloient en leur langue *cautérion* (*), auquel on substituoit quelquefois un feu encore plus actif, fait avec des noix de galle allumées, pour forcer la cire à s'imbiber de plus en plus dans le fond du tableau, qu'on finissoit ensuite par lisser à un tel point, qu'il en résultoit un poli presque aussi uni que la glace d'un miroir.

(*) Caylus a absolument confondu dans ses dissertations sur les beaux-arts, et ses antiquités, les instrumens propres à la peinture encaustique, avec ceux dont on se servoit pour brûler des figures sur l'ivoire, où l'on employoit le *cestron* et non le *cautérion*.

Voici quels furent les défauts et les avantages de cette méthode : d'abord il n'étoit point possible d'y rompre suffisamment les couleurs dans les demi-teintes ; et ensuite de tels tableaux ne pouvoient être vus que d'un seul côté, suivant la chute de la lumière, qui s'y reflétoit tellement, que les spectateurs placés dans un point opposé au jour ne discernoient exactement aucune partie du principal sujet. Ces inconvéniens étoient compensés par un mérite qui n'existoit en aucun genre de peinture dont les Grecs eussent connoissance alors ; c'est-à-dire, que l'encaustique donnoit une espèce d'éternité aux tableaux, et leur faisoit franchir une si longue suite de siècles, qu'on en est réellement étonné.

Polygnote qui étoit, selon toutes les apparences, un élève de l'école de Rhodes, peignoit, comme on sait, à l'encaustique ; et il communiqua une telle consistance aux couleurs qu'il employa pour représenter le combat de Marathon, que ce tableau résista sous un portique découvert d'Athènes pendant près de neuf cent ans à l'action de l'air, sans avoir essuyé aucune dégradation sensible ; et il étoit encore alors si peu terni et si peu décoloré, qu'il tenta la cupidité d'un

proconsul Romain, qui l'enleva enfin aux Athéniens au temps de Synésius. (*Recueil des œuvres de Synésius*. Epit. 135.) Et Constantinople fut probablement son tombeau, comme celui de tant de chef-d'œuvres enlevés dans la Grèce aux temps du bas-empire, pour orner une ville où il ne régna jamais aucun goût, ni lorsqu'elle fut la capitale des chrétiens, ni lorsqu'elle fut la capitale des musulmans.

Le projet qu'avoit conçu Cimon, fils de Miltiade, d'embellir l'intérieur d'Athènes, fut d'abord interrompu par son exil ou son ostracisme, et repris depuis par Périclès; et c'est sous les auspices de ce démagogue qu'il s'y forma une fameuse école de peinture, qu'on est dans l'usage de nommer *l'école attique*, sans qu'on sache par quel caractère elle se distinguoit de celle de Sycione, la plus dangereuse de ses rivales, ou plutôt la seule dont elle eût réellement à craindre la concurrence. Il paroît qu'à Sycione les professeurs étoient très-rigoureux sur la partie du dessin; et dès qu'ils eurent formé un élève tel qu'Apelle, ils ne craignirent plus la jalousie des Athéniens.

Cependant il faut nécessairement supposer que les critiques de l'antiquité savoient distinguer les productions de ces différentes aca-

démies, soit par le ton du coloris, soit par le goût du dessin. Ce que l'on nomme vulgairement le contour grec, ou cette ligne à-peu-près perpendiculaire, qui décrit le front et le nez dans plusieurs statues antiques, n'est point, comme on l'a cru, un caractère réel, ni réellement copié d'après un grand nombre d'individus vivans; car en aucune région de l'univers la nature ne s'est assujettie à des proportions si géométriques; d'où il s'ensuit que ce profil étoit un style de dessin, adopté dans quelques écoles, sans qu'on y découvre aucun avantage sensible, sinon de faire paroître le front très-petit. (Winckelman, *histoire de l'art.*) Or les femmes d'Athènes avoient décidé qu'il doit être tel dans les belles personnes; et voilà pourquoi, dit Lucien (dans les *amours*), elles font descendre les boucles de leur chevelure jusqu'au point le plus élevé des sourcils, de façon que la moindre partie du front restoit à découvert sous la forme d'un triangle.

Cette prétendue décision des femmes d'Athènes, qui s'arrogeoient à la fois l'empire des modes et l'empire du goût, n'auroit dû être d'aucune autorité pour les dessinateurs: car tout cela choquoit autant la nature que ces tailles atténuées par l'usage des corps de

jupe, qu'heureusement on ne copia ni dans les statues, ni dans les tableaux, où ce costume eût fait paroître des personnages difformes, que Térence compare, d'après Ménandre, à des figures effilées comme des roseaux, et dont Linnæus a fait une variété monstrueuse du genre humain : car cette bizarrerie équivaut à celle de ces sauvages qui ont rendu leur tête ou trop ronde, ou trop plate, ou trop pointue.

On prétend avoir observé que les îles de la Grèce ont produit de plus grands peintres que tout le continent de l'Europe et de l'Asie ensemble ; et pour prouver un tel phénomène on cite les noms les plus fameux, c'est-à-dire, Polygnote de l'île de Thase, Timanthe de Samos, Zeuxis de la Sicile, Protogène de Rhodes, et enfin Apelle de l'île de Cos. Mais ce peut être là un pur effet du hasard, dont on ne sauroit découvrir aucune cause physique, ni alléguer aucune cause fondée sur le génie des insulaires. D'ailleurs ce catalogue des plus grands peintres de l'antiquité contient au moins une erreur de géographie ; car quoique Protogène ait constamment habité dans un jardin aux environs de Rhodes, il n'en étoit pas moins né à Caune, sur le continent de l'Asie, et dont il reste quelques

traces aujourd'hui sous le nom de Kaiguez en Carie.

La Grèce proprement dite n'offroit que la surface d'une contrée très-bornée ; mais quand on considère tout l'espace qu'occupoient sur le globe les villes grecques de l'Europe, de l'Asie, et de l'Afrique, depuis Marseille jusqu'aux extrémités du Pont-Euxin, et depuis Cyrène jusqu'aux frontières de la Thrace, le lieu de la scène s'agrandit prodigieusement, et embrasse à-peu-près la moitié du monde connu des anciens. Il n'est pas surprenant que tant d'états libres, dont la plûpart cultivoient les arts, et où le dessin faisoit partie de l'éducation publique, ayent vu naître tant de grands statuaires et tant de grands peintres. Cela arriveroit encore aujourd'hui, s'il existoit sur la terre un tel nombre de républiques, et si l'on y donnoit sur-tout aux artistes autant d'occupation que leur en donnoient les Grecs.

La nature des ameublemens, et le goût des décorations adoptées dans ce siècle frivole, ont été le tombeau de la peinture : jamais les artistes de cette classe ne furent moins encouragés, ni plus oisifs ; et ils ne se trompent pas de beaucoup, lorsqu'ils imputent en partie la cause de cette inaction

aux inventeurs de la gravure, qu'ils supposent s'être perpétuée depuis les Grecs jusqu'à nous; mais jamais aucun Grec n'eut le moindre droit de revendiquer cette invention, qui appartient uniquement à Varron, comme Pline s'en explique en termes non-équivoques, lorsqu'il appelle cette méthode *Inventum Varronis* : on y employoit des planches gravées, qui imprimoient le profil et les principaux traits des figures, auxquelles le pinceau ajoutoit ensuite les ombres et les couleurs convenables.

Ce fut sur-tout une femme originaire de Cyzique, et établie alors en Italie, qui posséda l'heureux talent d'enluminer avec autant de goût que de vérité ces sortes d'estampes, qu'on inséra dans un grand ouvrage, que Varron avoit intitulé: les *images* ou les *hebdomades*, enrichies de sept cent portraits d'hommes illustres, copiés d'après des statues et des bustes antiques.

La nécessité de répéter exactement dans chaque exemplaire de cette édition les mêmes figures, inspira l'idée de les multiplier sans de grandes dépenses, et fit naître cet art inconnu jusqu'alors. Comme on avoit ajouté au bas de chaque portrait des vers grecs et

latins, ces inscriptions s'imprimoient avec la même planche, de façon que dans ce procédé on retrouve l'origine de l'imprimerie en caractères immobiles (*).

Une découverte de cette importance, dit Pline, fut reçue avec un applaudissement général par les savans de toutes les classes; car il étoit aisé alors de multiplier non-seulement des objets d'une vaine curiosité tels que les portraits; mais même des figures nécessaires à l'intelligence des livres scientifiques, comme les plans d'architecture et les cartes de géographie. Agathodémon d'Alexandrie, auquel on a donné jusqu'à présent le titre vague de mécanicien, étoit dans la réalité un graveur, qui exécuta, selon la

(*) Aulu-Gelle dit que Varron avoit placé dans ses hebdomades les deux vers suivans au bas du portrait d'Homère:

Capella Homeri candida haec tumulum indicat;
Quod hâc Ietae faciant mortuo sacra.

Par-là on voit que cette victime que les habitans de l'île d'Io immoloient sur le tombeau d'Homère devoit constamment être colorée en blanc dans les gravures de Varron. Il faut aussi consulter Pline, H. N. L. 35, C. 11, où il dit: *Lala Cyzicena, perpetua virgo Marci Varronis Inventa Romae et penicillo pinxit.*

méthode de Varron, les cartes répandues dans tous les exemplaires de la géographie de Ptolémée. Ces détails démontrent de plus en plus que les anciens avoient une infinité de connoissances que les modernes sont dans l'usage de leur refuser, soit par ignorance, soit par envie.

§. IV.

Des Apographes, ou des ouvrages copiés et supposés.

Les monumens qui couvroient la surface de la Grèce, étoient en partie des productions originales de l'art et du génie; mais aussi en grande partie des imitations plus ou moins serviles auxquelles le génie n'avoit eu aucune part.

Le Mercure placé à l'entrée du Céramique d'Athènes avoit servi à créer tant de copies, que son corps en paroissoit tout luisant; car on commençoit par l'enduire d'une substance oléagineuse pour faciliter l'empreinte des moules (*).

Ces magistrats, qu'on nommoit les Agora-

(*) Lucien dans *Jupiter le tragique*. Ce Mercure d'Athènes, tant de fois copié, est celui dont Pausanias parle sous le nom d'*Agóréus*.

nomes, et qui avoient l'inspection des marchés et des places publiques, ne mettoient aucun obstacle à de telles opérations, ni à de tels plagiats ; parce qu'ils ne troubloient pas, disoit-on, l'ordre de la police, et favorisoient beaucoup le commerce que les Athéniens faisoient en statues, dont ils chargeoient, au rapport de Philostrate, des navires entiers au Pirée : or des Mercures exécutés de la sorte se vendoient pour des originaux à de foibles connoisseurs ; et sur-tout quand on ajoutoit sur la jambe ou la cuisse une fausse inscription en lettres d'argent, et le nom supposé de quelque statuaire célèbre, tel que celui de Lysippe.

Au reste, Polyclète lui-même se répétoit souvent, et tiroit des apographes de ses propres statues ; ce que l'on reconnut bientôt aux airs de tête, et aux attitudes qui dérivoient d'un modèle commun. Et cela étoit sur-tout frappant dans des figures non-drapées.

Le plus fameux des apographes qu'on connoisse aujourd'hui, est la Vénus de Médicis, qui a été, comme les ouvrages de Polyclète, trahie par sa propre attitude, où l'on reconnoît manifestement une copie de la Vénus de Gnide ; et l'inscription dont elle est chargée, a paru à Mariette une fraude de plus ; car

il

il prétend qu'elle n'est point authentique (*). Mais il existoit dans l'antiquité même une foule de statues qui portoient de fausses inscriptions : les subtilités des Grecs étoient à cet égard infinies et inépuisables : ils tendoient sur-tout des piéges à ces hommes vains et présomptueux, qui, sans avoir rien appris, vouloient être de grands connoisseurs et de grands critiques : or tel étoit en général le cas des Romains, si l'on en excepte Varron, qui possédoit réellement des notions très-approfondies dans la théorie et la pratique des beaux-arts.

Malgré l'exactitude des proportions, la Vénus de Médicis manque de grâce, et son attitude un peu gênée démontre qu'elle n'a pas même été copiée par un artiste de la première force : le statuaire Cléomène auquel on l'attribue, est un homme si obscur, que son nom n'a été cité par aucun auteur de l'antiquité.

Au reste, pour copier une statue de marbre avec quelques succès, il falloit au moins

(*) *Traité des pierres gravées*, T. I. pag. 102. La véritable inscription qu'on auroit dû mettre sur la Vénus de Médicis étoit celle-ci : Α'ΠΟ ΤΗΣ Ε'Ν ΚΝΙΤΔΩ Α'ΦΡΟΔΙΤΗΣ, c'est-à-dire, *copiée sur la Vénus de Gnide* ; mais alors cette statue n'eût pas été vendue si cher.

employer un ciseau très-exercé ; mais pour contrefaire en bronze le Mercure du Céramique, il suffisoit de connoître l'art de mouler, et les différens procédés de la fonte, sans être versé dans aucun élément du dessin et de la statuaire proprement dite.

Il falloit avoir fait une longue étude de la littérature, de la critique, et des arts, pour pouvoir acheter à Athènes des tableaux, des statues, et des livres, sans être trompé par des ouvrages supposés sous des noms fameux.

Dans ce marché, que les Athéniens nommoient les *Bibliothèques*, il paroissoit une multitude de compilations décorées d'un titre si imposant et si magnifique, qu'on se sentoit entraîné par un charme irrésistible à les lire ; mais dès qu'on avoit traversé, dit Pline, *dans le prologue de l'histoire naturelle*, ce portique si bien peint et si bien doré, l'intérieur de l'édifice n'offroit plus qu'un vide affreux, et on se croyoit transporté dans les déserts de l'Arabie, ou dans la plus grande solitude du monde. Les courtisanes de Corinthe n'étoient point les seules qui vendissent chèrement un long repentir : car les bibliopoles d'Athènes en faisoient tout autant : on se repentoit d'abord d'avoir lu

leurs livres, et ensuite on se repentoit encore de les avoir achetés. Ces spéculations littéraires furent portées à un tel degré, qu'on n'attendoit pas même la mort des plus célèbres écrivains pour leur attribuer des ouvrages supposés ; et Galien, au traité intitulé, *Catalogue de mes ouvrages*, assure qu'on exposoit publiquement en vente sous son nom des traités complets, auxquels il n'avoit jamais eu la moindre part. Or si des hommes tels que les médecins s'intéressoient dans ce commerce, on peût aisément croire que les théologiens n'y restèrent pas en arrière : aussi avons-nous aujourd'hui tout un catalogue de livres apocryphes, qu'ils publièrent en grec au nom de la Divinité.

Quant aux peintres d'Athènes, les deux plus fameux apographes qu'ils eussent mis au jour, étoient d'abord une copie des centaures de Zeuxis, que Lucien a décrite fort en détail, et ensuite une copie de la Glycère de Pausias, qu'on pouvoit compter au nombre des plus beaux tableaux qu'on eût jamais vus dans la Grèce, quoiqu'il ne représentât qu'une seule figure de femme occupée à faire des festons ou des couronnes de fleurs ; car Pausias possédoit presque en un aussi haut degré qu'Apelle, le talent d'exciter une illusion qui te-

noit de l'enchantement. Outre les apographes proprement dits, on rencontroit encore dans la Grèce plusieurs répétitions d'un même sujet, traité par les mêmes artistes, sans aucune variation sensible, ni dans l'ordonnance, ni dans la disposition des personnages; et la prise de Troye que Polygnote peignit à Delphes, se rapprochoit tellement de celle qu'il avoit peinte dsns le Pécile d'Athènes, qu'on y reconnoissoit d'abord un ton d'imitation, et une uniformité d'idées.

On croit communément que les Thébains firent une loi pour punir les peintres qui réussissoient mal dans leur art; mais quoi qu'il en soit de ce fait hasardé par Elien, et qui ne me paroît pas même probable, il est certain qu'il n'exista jamais une telle loi chez les Athéniens, qui permettoient aux artistes de se copier les uns les autres, et de vendre des apographes pour des originaux. Solon crut qu'il falloit abandonner cette partie des beaux-arts à elle-même, et la dégager de toutes les chaînes de la législation; mais il n'eut point la même indulgence envers ceux qu'on nommoit les dactylioglyphes, ou les graveurs en métaux et en pierres précieuses, auxquels il défendit sérieusement les contrefactions; et ils n'osoient même conserver dans leurs ateliers

l'empreinte d'un cachet qu'ils avoient gravé, afin de prévenir les fraudes qui pouvoient résulter de la falsification du sceau privé des citoyens (*).

Les voyageurs qui vouloient parcourir la Grèce sans avoir fait une étude particulière des arts, étoient d'abord à la discrétion de ces conducteurs publics, qu'on appeloit les *mystagogues*, et qui entreprenoient d'instruire les étrangers ; mais ils les instruisoient d'une manière plus propre à faire naître les ténèbres qu'à répandre la lumière. Ils commençoient d'abord par lire à haute voix les inscriptions gravées au bas des monumens : ensuite ils s'engageoient dans des explications si prolixes, et s'abandonnoient à un tel torrent de paroles, selon l'usage des Grecs, que Plutarque, au Traité *pourquoi les oracles ne se rendent plus en vers*, avoue qu'il ne lui fut pas possible de mettre un frein à la

(*) Diogène Laërce, *vie de Solon*, et Samuel Petit, *recueil des lois antiques*. Indépendamment des sculpteurs, des statuaires, des tourneurs, et des dactylioglyphes ou des graveurs, il y avoit encore à Athènes une classe d'artistes, qu'on nommoit les *hermoglyphes*, qui gravoient des inscriptions sur le marbre. La république leur payoit cinquante drachmes pour la gravure d'un long décret, qui occuperoit aujourd'hui pendant dix jours un tailleur en pierre.

loquacité des mystagogues de Delphes. Enfin ce sont ces hommes-là qu'on doit envisager aujourd'hui comme les véritables auteurs de tous ces prodiges ridicules que Pline et tant d'autres écrivains ont répétés d'après eux, touchant des statues et des tableaux qui firent illusion aux animaux, et les rendirent contre les lois de leur instinct sensibles aux charmes des arts. Dans aucune contrée du monde, la hardiesse de mentir ne fut portée à un plus haut degré que parmi les conducteurs publics de la Grèce; et pour tenir toujours l'esprit des étrangers dans une espèce d'extase, ils attribuoient aux plus grands artistes les productions les plus médiocres, et montroient tant de statues sous le nom supposé de Phidias, de Polyclète et de Praxitèle, que ces sculpteurs auroient dû vivre pendant plus de deux cent ans pour les finir toutes.

§. V.

Observations sur les statues de la Grèce, exécutées en or et en ivoire.

Rien ne jetoit les voyageurs qui visitoient les temples de cette contrée, dans un plus grand étonnement, ni dans une

plus grande illusion, que ces prodigieuses statues, dont l'éclat et la richesse extérieure éblouissoient leurs yeux, sans qu'il leur fût possible d'en découvrir d'abord le mécanisme caché. Quand Pline et Pausanias parlent de ces colosses, comme s'ils eussent été dans toute leur solidité d'or et d'ivoire, cela démontre assez qu'ils étoient à cet égard dans une erreur aussi profonde que le vulgaire des hommes de leur siècle.

Je choisirai ici pour terme de comparaison la Minerve de Phidias; et quand on concevra la manière dont elle avoit été exécutée, il sera facile d'appliquer ces observations au Jupiter d'Olympie, à la Junon d'Argos, et enfin à tout ce qu'il y avoit de statues travaillées selon la même méthode et les mêmes principes dans le reste de la Grèce.

La Minerve de Phidias, placée dans la citadelle d'Athènes, fut entreprise sous les auspices de Périclès, et achevée en l'an 432 avant notre ère, sous l'archontat de Pythodore : elle avoit vingt-six coudées ou trente-neuf pieds attiques d'élévation, et représentoit une femme armée, revêtue d'une longue tunique, et qui se tenoit debout sur une base proportionnée à une masse si énorme.

Comme dans l'antiquité les dents d'éléphans n'étoient point d'une dimension plus considérable que de nos jours, il s'ensuit que Phidias et les autres artistes de son temps ne pouvoient employer l'ivoire dans des statues si colossales, que par pièces rapportées, et fixées au moyen d'une substance glutineuse, telle que la colle de poisson, dont on attribuoit l'invention à Dédale; et elle étoit, dit Elien (*histoire des Animaux*, lib. XVII, c. 32), d'une nécessité absolue dans l'atelier des statuaires de la Grèce qui vouloient travailler en ivoire.

Pour communiquer ensuite à toutes ces pièces rapportées le degré de consistance dont elles avoient besoin, il faut que la Minerve de Phidias ait été intérieurement soutenue par un corps prodigieux de fer ou d'airain, revêtu dans sa principale longueur de lames de bois de cèdre, qui formoient l'ame de ce colosse dont toute la capacité étoit vide; et Lucien avoue (dans *Jupiter le tragique*) que ces ouvrages d'ostentation, si riches en apparence, et où l'on ne voyoit briller que l'or et l'ivoire, étoient intérieurement garnis de toiles d'araignées, et servoient d'asile aux insectes et aux animaux immondes qui fréquentoient les temples et les autels de la Grèce.

Le corps métallique qui soutenoit la Minerve d'Athènes, devoit avoir été d'une force particulière dans l'articulation du bras droit; car elle portoit sur la main déployée une figure de la Victoire, haute de six pieds, et dont la position étoit tellement assurée, qu'elle ne perdit pas même son équilibre en un long laps de siècles. (Arrien, *Comment. sur Epictète.*) Quant à l'or, il n'y étoit appliqué que par forme de lames qu'on pouvoit en détacher, sans que ce colosse tombât en pièces, et sans qu'il en fût même notablement endommagé. Platon, qui avoit souvent eu occasion de le considérer, assure dans le dialogue, intitulé *Hippias* ou le *beau*, que le visage, les mains, et les pieds étoient uniquement travaillés en ivoire, tandis que les prunelles ou les iris des yeux consistoient en une incrustation de pierres colorées, qui paroissent avoir été de la nature de ces émeraudes pâles ou peu brillantes, qu'on trouvoit dans les mines d'argent au sud de l'Attique.

L'extrême richesse de la matière, et l'extrême importance que la superstition attachoit à de si prodigieuses idoles, semblent avoir excité une grande illusion aux yeux des anciens, que le bon goût abandonnoit quelquefois : car enfin un colosse élevé de vingt-six

coudées, qui portoit sur sa main une statue haute de six pieds, et qui ne consistoit qu'en incrustation et en pièces de rapport, assurées par un mécanisme plus ou moins caché, ne pouvoit produire un grand effet que quand on le considéroit à une certaine distance; mais alors les bas-reliefs répandus sur la base, sur le bouclier et les chaussures de Minerve, perdoient tout leur mérite en un édifice foiblement éclairé, comme l'étoient les temples de la Grèce, où l'on ne recevoit que par l'ouverture des portes une lumière que la saillie du portique et de la colonnade extérieure avoit déjà beaucoup rompue.

Cet ouvrage gigantesque de Phidias devoit être de temps en temps arrosé d'eau; et cette opération paroît avoir été d'une nécessité absolue pour entretenir la ténacité de l'ichthyocolle, qui sans cela n'eût pu au fort de l'été résister à la grande contractation que l'ivoire éprouvoit alors.

Dans l'Elide, on crut pouvoir empêcher cet effet, en versant continuellement sur le pavé du temple une liqueur oléagineuse; mais l'expérience prouva l'inutilité de cette méthode: car les chaleurs épouvantables qu'on essuyoit vers le solstice d'été dans la vallée de Pise, firent éclater toutes les lames d'ivoire du Ju-

piter de Phidias : et ce fut un artiste de la Messénie, nommé Damophon, qui entreprit de les fixer de nouveau par un procédé dont on admira beaucoup la hardiesse (1).

Les prêtres d'Olympie conservoient avec beaucoup de soin un monument de la plus haute antiquité, qu'ils nommoient vulgairement *le coffre de Cypselus*, où sur un fond de bois de cèdre on avoit incrusté des figures d'or et d'ivoire, qui paroissent avoir inspiré la première idée de toutes les statues exécutées selon la méthode qu'on vient de décrire, et dont on trouvoit, pour ainsi dire, le germe ou le modèle dans cette offrande des Cypsélides, que quelques savans envisagent comme une production des artistes de Corinthe; tandis que d'autres croient y reconnoître un monument étranger apporté de l'Asie dans la Grèce (2), où la saine politique eût dû proscrire à jamais un luxe de religion si absurde; et qui devenoit doublement pernicieux à l'état, en ce qu'il ôtoit d'abord de la circulation une partie des ri-

(1) Dissertation de Hayne sur la manière dont les Grecs travailloient en ivoire ; dans la *bibliothèque des beaux-arts*.

(2) *Histoire des progrès et de la décadence des sciences dans la Grèce*, par Meiners. T. I. Pag. 91.

chesses nationales, et en ce qu'il favorisoit ensuite l'exportation de l'argent; car il falloit acheter à grand prix, de la main des étrangers, cette prodigieuse quantité d'ivoire qu'exigeoit la construction d'une statue telle que celle du Jupiter d'Olympie, qui absorba peut-être la dépouille de plus de trois cent éléphans; ce qui n'est point surprenant, quand on sait que la figure de ce Dieu, quoique représentée assise sur un trône, avoit néanmoins cinquante-quatre pieds d'élévation (*). Aussi accusoit-on Phidias d'avoir violé en un suprême degré les lois de la symétrie, en plaçant un colosse si prodigieux, et pour ainsi dire si Egyptien, au milieu d'un temple dont la voûte n'avoit que soixante pieds dans sa plus grande hauteur, d'où il résultoit un effet si désagréable, qu'il choquoit les yeux, non-seulement de ceux qui avoient quelques connoissances dans les arts, mais même de ceux qui n'en avoient pas.

On peut juger par l'extrême magnificence

(*) Léon Allatius, *Comment. sur l'ouvrage de Philon de Bysance*, *intitulé* ΠΕΡΙ ΤΩΝ Ε'ΠΤΑ ΘΕΑΜΑΤΩΝ. Page 10. Le pied Olympique dont il est ici question, se réduit à-peu-près à onze pouces de la mesure de France.

de cet ouvrage jusqu'à quel point les habitans de l'Elide s'étoient enrichis par le commerce des jeux olympiques ; et cependant ils ne se donnoient pas pour marchands, mais pour des hommes sacrés, que les Dieux avoient pris sous leur protection particulière ; et ils auroient encore long-temps joui de cette haute réputation, sans l'impiété des Lacédémoniens, qui les premiers osèrent piller la terre sainte de l'Elide ; et ils ne respectèrent que le temple et le bois d'Olympie, où l'on ne trouvoit absolument aucune habitation ; mais au temps des jeux et des foires, on y dressoit, dit Lucien, dans la *mort de Pérégrinus*, et dans l'*Hérodote ou Aëtion*, des maisons de bois, et des pavillons de toile ou de roseaux, ainsi que dans les marchés d'Athènes et des autres places commerçantes. Comme en cette partie du Péloponnèse le fleuve Alphée n'étoit pas potable, on y manquoit absolument d'eau pour rafraîchir les spectateurs durant les grandes chaleurs qu'on essuyoit au moment de la célébration des jeux olympiques.

Tels étoient en général le génie et le caractère des Grecs : ils négligeoient souvent les ouvrages les plus utiles ou les plus nécessaires, et dépensoient ensuite des sommes

prodigieuses pour ériger des ouvrages de la plus grande magnificence, dont on auroit pu à la rigueur se passer. Pendant plus de cinq cent ans les Eliens ne se donnèrent pas la moindre peine pour amener de l'eau potable à Olympie; et Périclès ne voulut aussi jamais construire un seul aqueduc, ni même bâtir un pont sur le petit Céphise. Ce fut l'empereur Adrien qui se chargea enfin de pourvoir la ville d'Athènes d'eau, et de faire un pont sur le Céphise, qui formoit la communication entre le territoire de l'Attique et le territoire d'Eleusis, sur la route la plus fréquentée de la Grèce.

Il y avoit sans comparaison plus de solidité dans la manière de penser des Romains : ils aimoient infiniment le faste, mais n'oublioient pas les ouvrages utiles, et ne risquoient pas leur vie pour passer un torrent à la nage, comme les Athéniens durent le faire souvent, avant que l'empereur Adrien fût venu chez eux.

La Grèce étoit, pour ainsi dire, le pays des contrastes : sur les rochers arides de l'Attique on trouvoit des plantations de violettes; et dans les fertiles vallées de l'Elide, où l'on auroit pu faire des jardins admirables, les fleurs croissoient dans leur état sauvage le

long de l'Alphée ; et là où l'on s'attendoit de voir une belle ville, comme à Olympie, il n'y avoit point de ville, et il n'y avoit pas même de village.

§. VI.

Considérations sur la musique des Grecs.

On peut accuser tous ceux qui ont parlé jusqu'à présent de la musique des Grecs d'avoir été de très-foibles observateurs : ils n'avoient aucune idée de l'histoire naturelle de l'homme ; et voilà pourquoi ils ont confondu des époques très-différentes, sans jamais s'appercevoir des changemens qu'éprouvent les organes d'une nation, à mesure qu'elle s'éloigne de la vie sauvage, pour se rapprocher des institutions de la vie civile.

C'est un fait démontré par mille expériences, que la musique la plus médiocre produit sur les peuples barbares des sensations sans comparaison plus fortes, que la plus douce mélodie ne peut en exciter chez les nations civilisées. Forster assure dans son voyage autour du monde, que le navigateur Cooke avoit à son bord un joueur de cornemuse qui fit de grands miracles dans la mer du Sud,

où il jeta quelques insulaires en d'incroyables extases. On a vu aussi de nos jours un missionnaire, qui se défiant de sa théologie, se munit d'une guitarre, et attira à lui, comme par enchantement, des troupes entières de sauvages dans l'Amérique méridionale, où il parvint à fixer à l'ombre de quelques cabanes, des hommes qui avoient voyagé depuis le berceau au sein des forêts, et erré constamment de solitude en solitude comme des bêtes farouches.

Après cela, il n'est pas difficile de croire qu'en des régions aussi barbares que l'étoient la Grèce et la Thrace, au temps d'Amphion et d'Orphée, on ait pu produire d'étonnans effets avec de foibles instrumens et un foible jeu : mais ces effets-là ne furent plus possibles mille ans après, lorsque la civilisation eut tout changé au physique et au moral.

De ces considérations, il résulte qu'on peut et qu'on doit même nécessairement admettre le merveilleux de la musique grecque dans les siècles de barbarie, sans l'admettre dans les siècles éclairés; car alors on découvroit chaque jour quelque imperfection nouvelle dans le système de l'harmonie.

Plus les Grecs vouloient perfectionner la musique, plus ils en voyoient les prodiges s'affoiblir ;

s'affoiblir; et lorsqu'ils crurent avoir porté cet art à un très-haut degré, ils avouoient de bonne foi que leurs meilleurs musiciens n'étoient pas comparables à Orphée et à Amphion, qui agitoient comme ils vouloient l'ame des sauvages, les ravissoient hors d'eux-mêmes, ainsi que ce joueur de cornemuse de la mer du Sud, et les entraînoient par-tout où ils prétendoient les amener, comme cet aventurier de l'Amérique.

Cependant on disputoit beaucoup dans la Grèce, touchant l'ancienne musique et la nouvelle : il existoit même à cet égard deux factions très-acharnées l'une contre l'autre, et qui employoient plus souvent les invectives que les démonstrations.

Phérécrate, qui étoit un poète de l'ancienne comédie, et un ennemi déclaré du systême des modernes, s'avisa un jour d'introduire sur le théâtre d'Athènes l'ancienne musique personnifiée sous la figure d'une femme éplorée et toute couverte de sang et de blessures : elle dit d'un ton lamentable que l'audace des novateurs lui avoit porté des coups si mortels, qu'elle se sentoit à peine assez de force pour venir s'en plaindre aux spectateurs : il n'y avoit plus, selon Phérécrate, aucune harmo-

nie, ni aucune espérance de la voir renaître.

Plutarque, qui étoit aussi un partisan outré de la faction des anciens, dit (*au traité de la musique*), tout le mal imaginable de la musique de son temps, sous prétexte qu'elle n'opéroit plus d'aussi grandes choses que jadis. Mais si Plutarque eût été un meilleur observateur, il n'auroit pas exigé de ses contemporains des miracles tels qu'on en fit lors de la fondation de Thèbes, ou lors de l'expédition des Argonautes ; car c'étoit exiger l'impossible, puisqu'on n'avoit plus les mêmes organes, et par conséquent on n'éprouvoit plus les mêmes sensations.

Il ne faut pas s'imaginer qu'on accordât sans distinction à tous les Grecs en général la gloire d'exceller dans la musique : cet honneur étoit uniquement réservé à deux nations particulières, et ce qu'il y a de très-surprenant à cet égard, c'est que ces deux nations-là étoient précisément les plus grossières et les moins spirituelles de la Grèce, c'est-à-dire les Arcadiens pour le chant, et les Béotiens pour le jeu de la flûte (*).

(*) Maxime de Tyr, *dissert. XXII.* Et Polyen, *Stratagem. lib. I. c.* 10.

Je ferai dans l'instant une digression sur l'Arcadie, et dirai alors par quelles causes les bergers de cette contrée avoient acquis plus de force dans les fibres de la voix que les autres Grecs; mais quant aux Béotiens, aucun philosophe ne devineroit aujourd'hui à quoi on attribuoit leur supériorité, s'il ne connoissoit auparavant la topographie ou l'état local de la Béotie : on sait que cette région, presque toujours couverte de brouillards, de nuages, n'étoit dans la réalité qu'une vallée très-profonde, creusée en forme d'entonnoir, où les eaux et les torrens descendus des montagnes voisines formoient des marais et des lacs qu'on ne put jamais exactement saigner; parce qu'ils étoient souvent au-dessous du niveau de la Méditerranée. Dans ce terrain humide naissoient des joncs et des roseaux, dont les chalumeaux servoient à fabriquer des instrumens, qui au rapport des Grecs étoient si harmonieux, que rien au monde ne pouvoit les égaler; mais c'est de ce merveilleux même que nous osons déduire des argumens très-propres à le détruire; puisque les constructeurs d'instrumens avouent qu'ils ne sauroient expliquer selon les lois de leur art la millième partie des exagérations que les anciens ont hasardées, tou-

chant les roseaux du lac d'Orchomène et du Céphise de la Béotie (*). Or tout ce qui ne peut en de tels cas s'expliquer selon les règles et les principes connus, doit être rejeté de la classe des vérités positives.

Lorsque les progrès successifs de la civilisation produisirent un changement notable dans le systême harmonique des Grecs, il se fit aussi une révolution dans leurs idées par rapport aux roseaux de la Béotie. Théophraste assure que les anciens musiciens les coupoient en automne : là-dessus les modernes prétendirent qu'on s'étoit trompé, et que pour en obtenir des sons vraiment mélodieux, il falloit les couper au printemps, avant que leur tissu eût perdu sa résonnance, par les effets trop gradués de la végétation. Les constructeurs dont on vient de faire mention, et qui n'emploient plus le jonc qu'à quelques embouchoirs, ont très-exactement observé que toutes ces opérations des Grecs cachoient une fausse théorie et une pratique très-bornée.

Quel que fût au reste le jeu de la flûte béotienne, elle étoit néanmoins plus propre à soutenir et à animer le chant que la lyre

(*) Théophraste, *hist. plant.* lib. IV. c. 11. Pline, *H. N.* lib. XVI, c. 26.

renforcée, ou la cithare, garnie d'une écaille de tortue terrestre. Nous savons cela aujourd'hui, non par une suite de conjectures proposées au hasard, mais par l'aveu même des anciens; et cet aveu de leur part est si positif, qu'il ne peut plus rester aucune ombre de doute à cet égard.

Les Grecs, dit Aristote (Problêmes, *sect. XIX, c. 44*), font tant de fautes en chantant, qu'il est sans comparaison plus agréable de les entendre lorsqu'ils sont accompagnés par la flûte, que quand ils sont accompagnés par la lyre : le premier de ces instrumens, ajoute-t-il, cache en quelque sorte leurs fautes, tandis que l'autre les met tout à découvert.

Cependant on avoit continué pendant plusieurs siècles à chanter à la lyre, sans s'appercevoir qu'elle n'étoit point propre à de tels accompagnemens; ce que les philosophes démontrèrent ensuite par des raisons évidentes, et déduites de la structure même des organes du corps humain.

Si après tout cela, Platon s'opiniâtra à bannir de sa république le jeu de la flûte béotienne, pour ne conserver dans les écoles de musique que la lyre et la cithare (*de la République*, lib. III), c'est qu'il consultoit

bien plus les lois de la politique, que les lois de l'harmonie : car il n'osoit heurter de front le décret par lequel les Athéniens avoient rejeté du cours de l'éducation publique tous les instrumens à vent, qui non-seulement altèrent, comme on l'a dit, les traits et les linéamens du visage, mais qui attaquent les organes mêmes de la respiration (*). Au reste, le jeu de la flûte thébaine étoit bien plus aisé à apprendre que le maniement de la cithare, qui exigeoit, selon Platon, un apprentissage de trois ans; de sorte que par-là les élèves perdoient un temps précieux dans le plus bel âge de la vie; et on a observé depuis, que la musique trouble et déconcerte l'imagination de ceux qu'on applique à l'étude des sciences sublimes; car à force de retenir des tons et des airs, leur mémoire laisse échapper les idées. Dans ces hommes-là, disoit un philosophe de l'antiquité, les doigts deviennent sonores, et l'esprit devient muet.

On pouvoit encore, selon Aristote (PROBLEM. *S. XIX*, *c.* 41), faire à la musique grecque une autre objection : car il avoue qu'on ne comprenoit pas distinctement les paroles chantées, de

(*) Voyez l'article de l'*éducation* dans le tome I.

façon que pour assister avec plaisir aux tragédies de Sophocle et d'Euripide, qu'on doit envisager comme de véritables opéra, il falloit commencer par les apprendre par cœur ; et les Athéniens en savoient tant de scènes, que quand ils furent faits prisonniers en Sicile, leur principale ressource consistoit à chanter aux Siciliens les plus beaux passages de l'OEdipe, de l'Antigone, et de cent autres drames de cette espèce. Mais il faut maintenant observer que ce reproche qu'on faisoit à la musique grecque, est un défaut inévitable dans toute sorte de chant, où les mots deviennent nécessairement moins intelligibles que quand ils sont articulés par la parole. D'où il s'ensuit que la moindre des musiques vocales est précisément celle où l'on ne comprend pas une syllabe de toute une cantate faite exprès pour être comprise dans une tragédie lyrique.

Plusieurs critiques ont observé que les Grecs n'avoient point l'oreille fort sévère par rapport à l'harmonie poëtique, que leurs versificateurs violoient souvent au point de faire une longue suite de vers héroïques sans césure ; et c'est même ainsi que commence l'Odyssée, pendant que l'Iliade commence par un hypermètre, c'est-

à-dire, que l'on n'y a pas exactement observé le juste nombre des pieds.

Il ne s'agit point ici de la poësie rimée, qui est une invention des siècles barbares, et digne des peuples barbares; mais il s'agit de la belle poësie, et tous ceux qui en ont quelque idée, savent qu'il y a des terminaisons extrêmement dures, et par conséquent illicites, telles que les mots de quatre syllabes à la fin des hexamètres, et les mots de trois syllabes à la fin des pentamètres : Virgile et Ovide les ont très-soigneusement évités, de peur de détruire d'abord la modulation, et ensuite la cadence; mais les Grecs ne les évitèrent jamais, et se les permirent toujours. C'est là un fait sur lequel il seroit inutile d'entrer en la moindre contestation avec qui que ce soit, puisqu'il suffit de consulter tout ce que nous avons de poëtes grecs, depuis Homère jusqu'à Denys le Périégète, et depuis Tyrtée jusqu'à Callimaque, pour se convaincre que leurs meilleurs versificateurs ont constamment employé dans les poëmes épiques et les élégies ces terminaisons si rudes, et ces cacophonies tant réprouvées par les Latins.

Il faut donc nécessairement supposer qu'il existoit, dans les organes de ces deux peuples,

une cause quelconque, qui rendoit l'un plus rigoureux que l'autre sur les lois de l'harmonie poëtique. Cependant du côté du génie, de l'invention, des images et du coloris, les Grecs avoient une supériorité décidée sur les Romains; et Virgile est le seul d'entre eux qui ait su surpasser son modèle : car ses géorgiques, quoiqu'imitées en partie d'Hésiode, sont autant au-dessus d'Hésiode que l'Hélicon est au-dessus des plaines de la Béotie. Il n'y a qu'une seule chose dans l'original dont on n'ait pas tiré tout l'avantage possible, c'est-à-dire, ces sentences morales que le Chantre d'Ascra avoit su merveilleusement approprier à l'instruction des habitans des campagnes : il ne falloit point seulement leur enseigner à cultiver la terre, et à conduire des troupeaux; mais il falloit encore leur apprendre à vivre dans cette innocence qui prête tant de charmes aux mœurs champêtres.

§. VII.

De l'Arcadie.

Je me permettrai maintenant quelques observations particulières, relatives aux Arcadiens, les seuls d'entre les Grecs qui eussent

la réputation d'exceller dans la musique vocale.

Ils occupoient un pays extrêmement rude et tout hérissé de hautes montagnes, couronnées de forêts de pins, où se retiroient des sangliers, des loups et des ours très-farouches : ces hauteurs offroient des points de vue presque comparables à ceux de l'Attique, et Pausanias assure que de la cime du mont Lycée on découvroit non-seulement Lacédémone, Corinthe, et Argos, mais presque toutes les villes répandues dans le Péloponnèse entre le trente-septième et le trente-huitième degrés de latitude nord.

En une telle contrée l'agriculture n'étoit praticable qu'au fond de quelques vallées particulières, le long du Ladon et de l'Alphée, de sorte qu'on s'y étoit généralement consacré à la vie pastorale : cette occupation absorboit toutes les idées, et les bergers n'y avoient d'autre amusement que celui de chanter en gardant leurs troupeaux ; mais nulle part on ne chantoit tant qu'aux environs du mont Ménale, qui retentissoit sans cesse de cette musique champêtre.

Comme les Arcadiens devoient presque toujours s'exposer à l'action du climat sous un ciel fort rigoureux, leurs organes, exer-

cés dès l'enfance en plein air, avoient acquis, par un effet très-connu aujourd'hui, plus de force que les organes des autres Grecs, qui suivoient un genre de vie moins dur et plus sédentaire au sein des grandes villes; tandis qu'en Arcadie il n'existoit ni capitale, ni métropole, et que la plûpart des bourgades y égaloient à peine nos meilleurs villages. Les habitations des routes les plus fréquentées, ou reculées vers la partie la plus élevée, entretenoient peu de communication avec le reste de la Grèce; et les rivières qui y tomboient en torrens, n'étoient pas navigables, si l'on en excepte les embouchures de l'Alphée et du Nédas. Le reste du terrain offroit une surface si inégale, que les voitures les plus legères ne pouvoient y pénétrer; de sorte que les marchandises que les négocians de l'île d'Egine y débitoient dans l'antiquité, devoient être transportées par des mulets, depuis le port de Cyllène en Elide jusqu'au pied des principales hauteurs, où on les échangeoit contre des laines et d'autres productions de la vie pastorale (*).

Dans ces bourgades de l'Arcadie personne

(*) Pausanias, dans les *Arcadiques*, c. 5. Ce commerce de l'Elide se faisoit déjà en des temps antérieurs aux Olympiades. La situation des Arcadiens au centre

ne cultivoit les arts, tels que l'architecture, la peinture, et la sculpture : les plus beaux temples et les plus belles statues qu'on y voyoit, avoient été exécutés par des artistes étrangers, et sur-tout par des éleves de l'école d'Athènes : on y cultivoit encore bien moins les sciences et la philosophie : un véritable Arcadien, dit Polybe, ne rougit point d'ignorer toutes ces choses, pourvu qu'il sache la musique ; et Ephore, ajoute-t-il, a eu grand tort de parler de cet art avec mépris, et de le regarder même comme un art illusoire et dangereux ; car depuis que les habitans de Cynèthe l'ont négligé, ils sont devenus les plus pervers des hommes.

Polybe, en raisonnant de la sorte dans les principes de la philosophie spéculative de Pythagore et de Platon, ne savoit pas qu'on le réfuteroit un jour par des argumens invincibles : car si les habitans de Cynèthe se corrompirent nécessairement, parce qu'ils ne s'appliquoient point à la musique, il s'ensuit que cette cause nécessaire, qui opéroit sur leur caractère moral, auroit dû produire les mêmes effets sur tous les peuples de la terre qui se trouvoient dans les mêmes cir-

du Péloponnèse les mettoit dans une dépendance absolue des Eliens.

constances. Or comme cette assertion est fausse et comme elle est encore absurde, il faut en conclure qu'elle a été déduite d'un principe très-erroné, comme l'étoit en général la philosophie de Pythagore et de Platon. Il existe des nations qui ne cultivent pas du tout la musique, et dont les mœurs sont sans comparaison moins corrompues que les mœurs des Grecs, et qui ont encore sans comparaison plus de bonne foi que les Grecs n'en eurent jamais.

La ville ou plutôt la bourgade de Cynèthe étoit située dans la partie la plus septentrionale de l'Arcadie, au fond d'une gorge formée par deux bras qui s'y détachent du mont Erymanthe, et dont la principale ouverture est tournée vers le nord, tellement que le froid a dû y être plus rigoureux que dans le reste du Péloponnèse : or à peu de distance de là existoit un ancien temple de Diane, qui jouissoit du droit d'asile, de l'aveu même de Polybe (*). Et c'est à ce droit d'asile qu'on doit attribuer la corruption des Cynéthiens : car les malfaiteurs, les meurtriers et les

(*) Polybe, *hist.* IV, c. 28. Ce temple de l'Arcadie étoit l'un des plus grands asiles de la Grèce, à 40 stades de Cynèthe, sur la route qui conduisoit à Clitore.

brigands, persécutés ailleurs par la police, venoient chercher là une retraite, comme les Athéniens qui avoient commis quelque forfait, alloient se réfugier à Mégare, où les mœurs se pervertirent tout de même par le concours de tant d'hommes, qui apportoient avec eux, non-seulement des maximes dangereuses, mais une expérience consommée dans le crime.

Il est sans doute beaucoup plus naturel d'attribuer à des causes si palpables la perversité des habitans de cette bourgade, qu'à leur prétendu mépris pour la musique arcadienne, qui se réduisoit, comme on l'a vu, à des chansons pastorales, accompagnées de la flûte à sept tuyaux, ou de la cithare, qu'on regardoit comme un instrument inventé dans les montagnes mêmes de l'Arcadie (*). Cette opinion est en effet très-probable; car c'étoit là la seule province de la Grèce Européenne où l'on trouvât des tortues terrestres; et c'est en ajoutant l'écaille ou le corselet entier de ces animaux au pied de la lyre simple que l'on construisit la cithare pro-

(*) L'*hymne en l'honneur de Mercure, qu'on attribue vulgairement à Homère,* V. 40. Il s'agit ici de la cithare primitive, composée de sept cordes insérées dans un corselet de tortue d'Arcadie.

prement dite, dont la puissance et les effets peuvent être calculés aujourd'hui selon les notions positives de l'acoustique.

Ce qui rend nos instrumens à cordes si sonores, c'est la combinaison du bois d'érable avec le bois de sapin, dont les fibres longitudinales sont réellement des faisceaux de nerfs susceptibles de vibration, tandis que la substance qui forme l'écaille des tortues terrestres du mont Cyllène et du mont Lycée, ne consiste pas en fibres longitudinales ; ce qui rendoit cette cithare des Grecs moins sonore que le moindre violon.

Au reste, quel qu'ait été l'instrument dont les Arcadiens se servirent pour les accompagnemens, leur musique n'opéra jamais d'aussi grands effets que la politique d'Epaminondas, qui après la bataille de Leuctres les contraignit malgré eux à bâtir enfin une ville capitale, et à y rapprocher leurs demeures, de façon que la civilisation pût y faire des progrès plus sensibles qu'elle n'en avoit fait jusqu'alors parmi des hommes répandus sur des montagnes, dont la communication étoit quelquefois interrompue en hiver par la chute continuelle des neiges.

D'ailleurs toutes ces habitations dispersées étoient hors d'état de se défendre contre les

Lacédémoniens, qui pilloient sans cesse les peuplades de l'Arcadie. Et quand les bergers y avoient perdu leurs troupeaux, il ne restoit d'autre ressource pour eux au monde que d'aller servir en qualité de mercenaires dans toutes les armées de la Grèce.

Les Arcadiens étoient alors ce que sont de nos jours les Suisses : on ne faisoit aucune guerre sans eux, et ils se battoient tellement pour les querelles d'autrui, qu'on les regardoit plutôt comme des machines de guerre que comme des soldats. Les peuples cultivateurs avoient jadis la réputation d'être très-belliqueux ; mais les peuples bergers l'étoient infiniment davantage.

§. VIII.

De l'emploi de la musique dans les tragédies, et de la structure vicieuse des théâtres grecs.

Cette digression sur l'Arcadie, d'où l'on sort avec moins d'enthousiasme que l'on n'y étoit entré, nous a appris une circonstance qui seroit restée à jamais inconnue, si Polybe lui-même n'en eût fait mention ; c'est-à-dire qu'Ephore, qui étoit l'un des plus grands

grands historiens, et l'un des critiques les plus judicieux de la Grèce, avoit des idées très-peu favorables de la musique de son pays. En effet, l'emploi qu'on en faisoit dans les tragédies n'étoit rien moins que naturel, et l'on pouvoit dire contre ce spectacle-là tout ce que l'on a dit depuis contre les opéra.

Des héros infortunés qui chantoient leurs calamités au son de la flûte en vers ïambiques ne paroissoient point être des personnages fort propres à inspirer la piété, et bien moins le *phoberon* ou la terreur.

Les moyens qu'on employoit pour obtenir un certain effet, étoient précisément en contradiction avec cet effet même; mais comme malgré cette absurdité inévitable les modernes ne veulent pas renoncer aux opéra, les Grecs ne voulurent point non plus renoncer à la mélopée, ou à la musique de leurs tragédies, où l'on s'avisoit même très-souvent de danser aux dépens de la vraisemblance en faveur de la gaieté.

Des instrumens aussi peu sonores que la lyre et la cithare ne pouvoient jamais être employés dans la mélopée théâtrale; et indépendamment de leur foiblesse, ils n'étoient pas propre à accompagner le chant des chœurs;

de sorte qu'il ne resta à la scène tragique et à la scène comique d'autre jeu que celui de la flûte thébaine, qui pouvoit produire quelque effet dans de très-petits théâtres; mais lorsque ces édifices devinrent si vastes et si étendus, que toute une nation s'y plaçoit à son aise, il fallut renforcer le jeu de la flûte, et augmenter ses dimensions au point, qu'elle dégénéra, comme dit Horace (*art poëtique*), en trompette, et perdit par conséquent sa douceur, dès qu'elle fut portée à un degré si élevé. Et comme malgré cette innovation dans la forme des instrumens, la mélopée n'avoit point encore assez de force pour remplir toute la capacité du théâtre, on y disposa des espèces d'échos, qui répercutoient le son aux dépens de la cadence et de la mesure: car il est démontré que ces machines, étant placées à des distances inégales de la scène, résonnoient en des temps inégaux, d'où il résultoit nécessairement une cacophonie plus ou moins sensible.

Si l'on demandoit pourquoi cette dissonance ne choquoit pas les Grecs, je répondrois que ce n'étoit là que le moindre inconvénient de leurs théâtres découverts, dont jamais ils ne tentèrent de corriger la struc-

ture, à tous égards vicieuse, et moins appropriée à leur climat qu'à celui de l'Asie-mineure. En été, on y essuyoit une chaleur épouvantable, et il falloit y interrompre la scène la plus animée et la plus intéressante, dès qu'il survenoit une pluie ou un orage (*).

Le voyageur Spon a cru qu'il pouvoit en sa qualité de médecin critiquer l'emplacement de l'ancien théâtre d'Athènes : au lieu de le construire, dit-il, au sud de la citadelle, on auroit dû le bâtir précisément au nord, pour y être moins incommodé par les rayons du Soleil; mais dans cette situation on eût été exposé à l'impression de ce vent qu'on nommoit le *Sciron*, dont le voyageur Spon n'avoit aucune idée, tandis que les Athéniens n'en connoissoient que trop les pernicieux effets.

Rien ne pouvoit être plus funeste aux poètes qui disputoient entre eux le prix de la tragédie, qu'une pluie subite : alors les spectateurs se sauvoient, les acteurs abandonnoient la scène, et les juges mêmes se retiroient; de façon que tout ce combat de

(*) Apulée, *Florid.* II. Les Grecs ne connoissoient pas même l'usage de ces voiles ou de ces rideaux qu'on avoit inventés à Rome pour couvrir les théâtres et briser les rayons du Soleil.

gloire devoit être remis à des jours plus sereins. De-là il résulta que les momens devinrent très-précieux, et on les ménagea tant qu'on put, en soumettant les poètes et les acteurs à la loi fatale des clepsydres. (Aristote, *Poëtique*, c. 7.) Ils devoient, tout comme les orateurs, terminer leurs pièces d'une manière ou d'une autre en un temps fixé par des horloges d'eau ; et voilà pourquoi les héros de Sophocle et d'Euripide ne purent jamais se permettre d'aussi longs discours que les héros d'Homère, qui faisoient au milieu des combats des conversations telles que les hommes ordinaires en font à peine au milieu de la paix pour se désennuyer.

Aristote assure qu'on jugeoit quelquefois à Athènes en peu de jours jusqu'à cent tragédies nouvelles; et cela arrivoit aussi souvent qu'on y admettoit au concours vingt-cinq poètes ; puisque chacun devoit faire représenter trois drames tragiques, et un drame satyrique, ce qui exigeoit au moins une suite de cinq mille vers, d'où on peut juger jusqu'à quel point ces hommes-là étoient sujets à la musolepsie.

Après avoir dit tant de mal des juges du théâtre d'Athènes, il faut au moins risquer un seul mot en leur faveur : car enfin il

pouvoit arriver qu'un Auteur eût produit deux tragédies au-dessous du médiocre, et que dans la troisième il se trouvât comme par hasard une situation si intéressante et quelques vers si heureux, que l'esprit des juges en étoit tellement frappé, qu'ils pardonnoient de grandes fautes en faveur d'une grande beauté.

Ceux qui s'imaginent que ce tribunal auroit dû être supprimé dès la quatre-vingt-onzième olympiade, lorsqu'il se signala par une injustice à jamais mémorable, en couronnant Xénoclès et en condamnant Euripide, ne savent pas qu'il étoit impossible de le supprimer aussi long-temps que les concours et les luttes théâtrales furent en vogue : car il falloit y prononcer une sentence, il falloit y déclarer un vainqueur et y décerner une palme ; ce qui ne pouvoit se faire qu'au moyen d'un tribunal particulier.

Le théâtre d'Athènes surpassoit, au jugement de Dicéarque (dans le *fragment intitulé* ΒΙΟΣ ἙΛΛΑΔΟΣ), tous ceux qui existoient alors dans le monde entier, soit par son étendue, soit par le jeu des machines et la richesse des décorations. Ce qui n'est pas surprenant, quand on sait que les Athéniens avoient plus qu'aucun peuple de la Grèce une

passion décidée pour les représentations théâtrales.

La tragédie et la comédie étoient, pour ainsi dire, des plantes nées dans l'Attique, et elles y prospéroient, comme le myrte et l'olivier, beaucoup mieux qu'ailleurs : tous ceux qui se sentoient quelque inspiration divine, ou un talent décidé pour la poësie, s'y consacroient d'abord au théâtre, où ils réussissoient ensuite supérieurement : c'étoit là leur élément, leur force et leur gloire ; mais c'étoit aussi là la cause pourquoi les Athéniens n'ont jamais eu de grands poètes épiques, ni de grands poetes lyriques : ils s'étoient laissé ravir cette palme, et ils s'étoient encore laissé enlever cette couronne par des peuples infiniment moins appliqués qu'eux à l'étude des sciences.

§. IX.

Des sectes philosophiques, et de l'influence des grammairiens sur la littérature grecque.

Il m'a souvent paru que les cinq grandes sectes de philosophie établies dans l'Attique, y avoient un rapport plus ou moins direct

avec les différens tempéramens de l'homme ; de façon qu'une influence physique, ou une certaine disposition des organes déterminoit souvent le choix des sectateurs. Il n'est point étonnant que ceux qui étoient nés avec une grande force d'ame, et une grande force de nerfs, aient eu de la prédilection pour le stoïcisme, tandis que ces mortels que la nature avoit doués de fibres plus souples et d'une sensibilité plus marquée, alloient se réfugier sous les myrtes d'Epicure.

Les Grecs étoient souvent entraînés, comme malgré eux, par une impulsion violente, au moment où ils s'y attendoient le moins : Cicéron dit que vers les premières heures du jour les habitans d'Athènes alloient se promener sous les platanes de l'Académie : Polémon y vint tout comme un autre, accompagné de sa maîtresse et d'un cortége fort voluptueux ; mais tout-à-coup il arracha de son front les violettes dont il étoit couronné, se jeta brusquement en une école de philosophie, et fut le soir un tout autre homme qu'il n'avoit été le matin.

Ceux dont le tempérament tenoit un milieu entre les extrêmes, se décidoient ou pour le lycée ou pour l'académie. Les esprits solides se rangeoient du côté d'Aristote, et

ceux qui n'avoient que du génie, ou qui croyoient en avoir, alloient augmenter la foule des Platoniciens.

Quant à ces individus, qui étoient d'une constitution si mélancolique, et d'un caractère si indomptable, qu'ils ne vouloient porter le joug d'aucune loi, ni le fardeau d'aucun système, ils se précipitoient tous entre les bras des cyniques; là ils devenoient aussi libres que l'homme puisse l'être, même dans la vie sauvage, ne travailloient point, ne cultivoient point, et s'attribuoient les moissons d'autrui: cependant les Grecs nourrissoient volontiers les cyniques, qui n'étoient pas des personnages aussi déplacés qu'on le croit dans un état républicain; et ils formoient peut-être un ressort secret du gouvernement d'Athènes; car eux seuls osoient se charger de dire de grandes vérités à des citoyens dangereux, et même à des tyrans; qui craignoient beaucoup la voix de ces censeurs, d'autant plus inexorables, qu'ils n'avoient rien à perdre: souvent la police ne vouloient pas même faire les frais de les mettre en prison, parce qu'on savoit bien d'avance qu'ils en sortoient toujours plus hardis. Leur grand exploit consistoit à faire une excursion jusqu'à Rome, pour repro-

cher à Néron et à Domitien leurs crimes et leurs forfaits : quand ils avoient le malheur de périr dans cette entreprise, on les regardoit comme des martyrs, et quand ils en revenoient sains et saufs dans la Grèce, on les regardoit comme des héros.

Cratès alloit de son côté frapper à toutes les portes, se faisoit ouvrir toutes les maisons, s'érigeoit en juge de toutes les contestations domestiques, condamnoit d'abord le mari, ensuite la femme, et tâchoit tant qu'il pouvoit de maintenir le repos des familles : or un tel homme méritoit certainement que le peuple se chargeât de lui donner à dîner.

On se forme sous des climats septentrionaux de l'Europe des idées très-fausses de la vi des anciens cyniques : elle ne renfermoit pas à beaucoup près tous les désagrémens qu'on croit y découvrir. En été, Diogène venoit se promener dans les plus belles vallées de l'Attique, y vivoit de fruits et de légumes que les Athéniens lui donnoient ; et lorsque les vents froids commençoient à souffler de dessus les monts neigés de la Diacrie, il se retiroit sur l'isthme de Corinthe, où la température de l'air étoit

beaucoup plus douce. Il y a aujourd'hui à Naples des mendians qui refuseroient la vice-royauté de la Norwège, si on la leur offroit; et d'autres ne voudroient point devenir gouverneurs de la Sibérie, si la cour de Pétersbourg leur en faisoit la proposition : tant ils attachent de félicité à vivre sous un ciel serein, et en une région si tempérée, que la nudité y est souvent un plaisir, et un repas de fruits une volupté.

On prétend que les cyniques de la Grèce avoient une politique fort singulière : ils venoient tantôt à Corinthe et tantôt à Athènes, y parloient publiquement de la corruption des mœurs, et déclamoient ensuite avec tant de véhémence contre les courtisans, qu'elles étoient contraintes de lâcher quelques caresses à des animaux si féroces pour les appaiser : c'est ainsi, dit-on, que Diogène parvint à s'introduire dans les appartemens de Laïs, et il fut alors le seul homme de la Grèce qui passa des nuits qui ne lui avoient rien coûté. Cratès étoit aussi toujours aux prises avec les femmes de cette classe; mais il ne se laissoit pas si aisément désarmer que le vulgaire des cyniques, qui n'attachoient aucune importance aux spéculations méta-

physiques des autres sectes, qu'ils tournoient même souvent en ridicule par des plaisanteries aussi grossières que celles de Lucien.

On ne sauroit réfléchir, sans un grand étonnement à l'excessive hardiesse, avec laquelle les Grecs osoient forger des hypothèses pour expliquer la formation de l'univers; et cela en un temps où ils ne connoissoient pas même le véritable mouvement des planètes; tandis que Newton n'en connoissoit pas le véritable nombre. A force de commenter l'Apocalypse, il croyoit y avoir découvert que notre systême devoit nécessairement consister en sept planètes; mais ce siècle ne s'est pas écoulé sans qu'on ait trouvé la huitième; et il en existe probablement encore plusieurs autres, que leur grand éloignement rendra invisibles aux habitans de notre globe, dont le mouvement diurne ou la rotation ne sauroit être expliquée selon aucun principe des Newtoniens; puisqu'il est démontré que ce mouvement-là ne dépend pas d'une cause attractive, quelle qu'elle soit; sans quoi la lune devroit avoir une rotation analogue à la nôtre, et les enfans mêmes savent qu'elle n'en a point, non plus que les autres satellites.

De toutes les méthodes adoptées dans les

écoles d'Athènes, la moins favorable aux progrès de la saine philosophie étoit celle des Platoniciens, qui négligèrent successivement les observations, les expériences et toute l'histoire naturelle, pour se livrer à des spéculations abstraites, qui étant portées au-delà des limites de l'entendement humain, devoient nécessairement dégénérer en des chimères aussi absurdes que la théurgie de Jamblique, de Plotin et de Porphyre, les trois plus grands visionnaires qui ayent jamais paru sur la terre; et c'est de leurs cendres qu'on a vu naître au milieu du dix-huitième siècle les illuminés, les mystiques, les physionomistes, les adeptes, les jongleurs, les prestigiateurs, et tout ce qu'on peut imaginer d'hommes infames et dangereux chez un peuple civilisé (*).

La faute que firent les successeurs de Platon, en abandonnant l'étude de la nature, leur étoit, pour ainsi dire, commune avec les Epicuriens, qu'on accusoit aussi d'être

(*) Quelques contrées de l'Europe paroissent réellement menacées de tomber non-seulement dans les absurdités de la théurgie, mais dans un état complet de démence et d'imbécillité: jamais les jongleurs n'eurent moins d'adresse, et cependant jamais le nombre des dupes ne fut plus grand.

des physiciens très-peu éclairés. Il est même surprenant qu'Epicure ne se soit pas apperçu que la partie morale de son systême pouvoit subsister sans la partie physique qui en faisoit la foiblesse : tous ses adversaires l'attaquoient par ce côté-là, et ils trouvoient tant de facilité à démolir un tel édifice, qu'ils n'en laissoient subsister aucune trace. Toutes ces contestations n'auroient jamais eu lieu, si Epicure eût déclaré que son grand but étoit de retirer les hommes des ténèbres de la superstition, et d'établir parmi eux la paix et l'amitié, sans leur expliquer la formation de l'univers, qu'on ne sauroit comprendre avec des organes tels que les nôtres; et quand même on parviendroit à la solution de ce problême, cela n'augmenteroit en aucun degré le bonheur individuel de quelque homme que ce soit, ni la félicité publique de quelque nation que ce soit; puisqu'il y auroit toujours des guerres, des impôts, des despotes, des fanatiques, et des théologiens intolérans.

Enfin, il est certain que l'épicurisme pouvoit subsister après avoir été dégagé de ses hypothèses physiques, qui étoient ou fausses, ou monstrueuses; et quand Gassendi tenta de les défendre, ce grand homme per-

dit un temps précieux, qu'il eût pu employer plus utilement et pour lui-même et pour la postérité.

On faisoit encore aux Epicuriens d'Athènes un autre reproche, c'est-à-dire, qu'on les accusoit généralement d'écrire en prose d'une manière aussi dure et aussi aride que les Stoïques, qui trouvoient dans leurs propres principes une grande excuse ; car ils vouloient, disoient-ils, rendre les hommes plus vertueux, et non pas plus élégans : or voilà précisément ce que les Epicuriens ne pouvoient dire ; si les grâces n'étoient pas de leur ressort, elles n'étoient du ressort de personne : cependant Cicéron assure qu'on ne lisoit presque point les livres d'Epicure, parce qu'ils étoient mal écrits ; et ses disciples se firent un scrupule de surpasser à cet égard leur maître : ils ne vouloient pas même changer une phrase obscure qu'il avoit employée, ni un mot impropre dont il s'étoit servi.

Il est aisé de découvrir pourquoi Epicure avoit conçu une aversion outrée pour toute la littérature des grammairiens Grecs : ces hommes-là s'occupoient, selon lui, beaucoup trop de la mythologie, qui rendoit leurs élèves crédules et avides d'un merveil-

leux, qui se convertissoit souvent en cette superstition que les Epicuriens ne cessoient de combattre comme le plus dangereux des monstres; et aucune secte ne rendit au genre humain des services aussi réels que la leur à cet égard.

Les grammairiens accusoient à leur tour les Epicuriens d'être des mortels si lâches et si paresseux, qu'ils ne vouloient pas même se donner la peine d'apprendre à parler; et on comparoit le langage d'Epicure aux sons mal articulés d'un enfant qui balbutie (*).

Dans ce conflit d'opinions, le tort étoit des deux côtés: les Epicuriens alloient vers un extrême, et les grammairiens vers un autre: on a déjà eu occasion de parler du vice de leur méthode, relativement à l'emploi outré qu'ils firent des poèmes d'Homère; mais depuis ils osèrent encore se charger d'une opération qui fut à jamais funeste à la littérature grecque.

Aristophane de Bysance, et Aristarque d'Alexandrie, deux grammairiens malheu-

(*) Cicéron, en parlant de ce philosophe, le nomme *Epicurum de naturâ deorum balbutientem*: ce que l'on doit entendre de la foiblesse de son style, et non pas de la foiblesse de ses argumens.

reusement trop puissans dans leur secte, et trop fameux dans le monde, conçurent le projet de faire un choix d'auteurs privilégiés à l'usage des écoles, et d'en bannir absolument tous les autres. Dès qu'ils furent entêtés de cette idée, on les vit s'ériger en Dieux du goût, en dispensateurs du génie, et former un catalogue d'écrivains classiques d'une manière arbitraire, et, pour ainsi dire, despotique. C'est sur-tout dans cette entreprise téméraire qu'éclata l'ancienne jalousie des grammairiens contre les philosophes, auxquels on donna une exclusion absolue : les ouvrages les mieux écrits d'Aristote et de Théophraste ne purent pas même trouver grâce aux yeux de ces critiques, qui n'admirent dans leur sanctuaire que cinq poètes épiques, neuf lyriques, cinq tragiques, quatre élégiaques, trois ïambiques, six comiques de l'ancienne comédie, deux de la moyenne, cinq de la nouvelle, sept historiens et dix orateurs, sans même en excepter Dinarque, que les Athéniens nommoient par mépris la mule qui avoit mangé l'orge de Démosthène.

Il suffit de jeter un coup-d'œil rapide sur ce prétendu canon classique, pour se convaincre que les grammairiens grecs avoient, sans comparaison, plus de penchant pour la

poësie

poësie que pour la prose ; et cependant ils parvinrent à donner une telle sanction à ce nouveau plan d'études, que les écrivains qu'on y avoit admis, furent depuis surnommés par excellence *les Auteurs jugés* (1) ; parce qu'ils avoient été absous au tribunal de la critique ; mais les prétendus coupables que l'on condamna, étoient innombrables comme les étoiles de la voie lactée.

Cette opération fit des maux inexprimables : elle changea sans nécessité le systême des études, prescrivit des règles là où l'on n'avoit pas besoin de règles, resserra la sphère des connoissances humaines, et entraîna enfin la perte de beaucoup d'ouvrages, qui n'étant plus lus ni employés dans les écoles, cessèrent de faire un objet du commerce des libraires ; et il ne fut presque plus possible de s'en procurer des copies (2).

L'invention de ces extraits en forme de journaux littéraires, qu'on attribue vulgairement à Photius, remonte peut-être à des temps beaucoup plus éloignés ; car il y a bien de

(1) Suidas, au mot ΔΕΙΝΑΡΧΟΣ. Et Photius, *Cod. LXI*, pag. 64.

(2) Rhunkenius, *histoire critique des orateurs grecs*, pag. 167.

l'apparence qu'on se contenta de lire de simples analyses des Auteurs qui étoient difficiles à trouver, depuis que l'audace des grammairiens les avoit exclus de l'Encyclopédie, ou du Cours de l'éducation.

C'est à cette époque que l'esprit des Grecs, arrêté dans sa marche, commença à rétrograder : il jeta à la vérité encore quelque lueur au siècle des Ptolémées ; mais déjà alors on s'appercevoit d'un affoiblissement général. (On peut consulter la dissertation de Heyne sur l'*esprit du siècle des Ptolémées*).

L'impulsion trop violente qu'Aristarque et les autres critiques d'Alexandrie donnèrent à leurs disciples, en les dirigeant vers l'étude outrée et ridicule de la poësie, fit naître subitement une multitude prodigieuse de versificateurs, dont sept ou huit parvinrent à se faire quelque réputation, et souvent une réputation peu méritée, comme celle de Callimaque, qui manquoit absolument de génie : tous les autres tombèrent dans cette nuit éternelle dont les voiles commençoient à s'étendre sur l'horizon de la Grèce, qui fut en même temps conquise encore par une religion nouvelle : tout ce qui avoit été grand devint petit : tout ce qui avoit été sacré devint profane, et tout savoir se ré-

duisit à de vaines contestations de théologie. Comme les Grecs étoient inépuisables en subtilités métaphysiques, ils trouvoient mille armes pour attaquer une opinion, et mille autres pour la défendre : chaque jour voyoit éclore une idée nouvelle, qu'on ne manquoit pas de nommer une hérésie : on disputoit d'abord sur un mot, et ensuite sur une syllabe : quand on ne se comprenoit plus, on finissoit par s'excommunier ; et en attendant tous les anciens prodiges de la mythologie furent travestis en de nouveaux miracles, pour démontrer le matin ce qu'on avoit rêvé durant la nuit.

Au milieu de ces ténèbres, on oublia complètement les arts de la paix et les arts de la guerre ; et tandis que les Ariens et leurs antagonistes disputoient à Athènes avec autant d'acharnement que s'il eût été question de la ruine de l'univers, Alaric, à la tête d'une armée de Goths, s'empara de la capitale de l'Attique : alors ces sectaires, si intrépides en apparence, n'eurent pas le courage de verser une seule goutte de sang pour la défense de la patrie : on ne tira pas une épée, on ne lança pas un javelot ; et Alaric entra à Athènes comme un voyageur fatigué entre dans une hôtellerie. Personne n'osa

parler en sa présence de ces choses ridicules, qu'on nommoit en grec hétérodoxie ; mais dès qu'il fut parti, les sectaires reparurent, disputèrent plus que jamais, et alors tous les lauriers de Marathon et de Salamine se changèrent en ronces et en épines. Enfin les contestations théologiques, qui sont les vrais symptômes d'un siècle d'ignorance, perdirent les Grecs, comme elles perdront à jamais tous les peuples qui auront l'absurdité de s'y livrer.

Nous n'avons considéré jusqu'à présent les Athéniens que dans leur vie privée, au milieu des tribunaux, des manufactures, et des campagnes ; mais pour achever ce tableau historique, il faut les envisager aussi dans leur vie publique, et sous l'aspect d'une puissance civile, capable de contre-balancer la puissance de Lacédémone, et qui donnoit elle seule plus de considération à la Grèce que vingt autres républiques ne purent jamais lui en donner.

Fin de la septième section.

HUITIÈME SECTION.

DU GOUVERNEMENT ET DE LA RELIGION DES ATHÉNIENS.

§. I.

De la constitution politique de la République.

LA question la plus importante qu'on ait jamais proposée, consiste à savoir dans quelle forme de gouvernement les hommes ont fait les plus grandes choses.

Mais autant cette question est importante par elle-même, autant il est aisé de la résoudre ; puisqu'Athènes et Rome, les deux villes du monde connu qui ont fait indubitablement les plus grandes choses étoient l'une et l'autre des états démocratiques ou populaires. Les arts de la guerre, les arts de la paix, l'agriculture, l'économie rurale, la navigation, le commerce et les manufactures y furent portés au plus haut degré où le génie de l'homme pouvoit les porter alors.

Cependant on accuse généralement les Athéniens d'avoir été trop belliqueux ; mais s'ils l'eussent été moins, la Grèce seroit tombée sous le joug des Perses, ou elle seroit tombée sous le joug des Lacédémoniens, qui auroient couvert cette terre d'éternelles ténèbres ; car tel étoit l'esprit de leur gouvernement destructif de toute lumière, et jamais les sciences ne purent adoucir ces ames féroces, ni durant les temps de leur grandeur, ni durant les temps de leur adversité.

Dès qu'il se forma dans la Grèce une puissance purement militaire, il fut aisé de prédire que le calme n'y régneroit plus, et qu'on y seroit sans cesse entraîné dans des orages terribles, excités par la politique de Lacédémone. Cet état-là, dit Aristote, mouroit dans la paix, et vivoit dans la guerre, jusqu'à ce qu'enfin la guerre le dévora, comme un volcan consume ses propres entrailles.

On a dit que les Athéniens ne possédoient que quatre-vingt-six lieues carrées d'un terrain très-ingrat ; et les Spartiates possédoient un terrain de deux cent cinquante lieues carrées : il n'est donc pas surprenant qu'Athènes ait dû faire de prodigieux efforts pour contre-balancer avec de si petits moyens une puissance rivale qui avoit de si grands moyens.

La confédération générale de la Grèce étoit si vicieuse, qu'elle ne pouvoit maintenir aucun équilibre parmi tant d'états indépendans, ni terminer aucune guerre par les voies de la négociation. Et on verra par la suite, que ce vice du pacte confédératif entraîna tous les maux politiques où cette contrée se vit plongée : mais c'est à Lacédémone même qu'existoit, comme on l'a déjà observé, la véritable source de la discorde; et par conséquent aussi la véritable cause de la ruine de tant de républiques, qui se brisèrent les unes contre les autres comme des navires qui s'entre-choquent durant la tempête.

Je démontrerai bientôt jusqu'à l'évidence, qu'on n'a eu jusqu'à présent que de fausses notions touchant les Lacédémoniens ; jamais il ne parut sur la surface de l'ancien continent un peuple plus avare, plus avide, plus injuste ; et il étoit sans comparaison moins redoutable à cause de sa bravoure, qu'à cause de sa perfidie. Les Athéniens, qui avoient à lutter contre de tels ennemis, devoient quelquefois acheter d'eux la paix à prix d'argent.

Périclès, qui avoit été chargé du département des finances, rendit un jour ses comptes dans les termes suivans :

O hommes Athéniens, dit-il, j'ai dépensé une partie des revenus publics; mais je n'oserois jamais vous dire ni comment, ni pourquoi.

Là-dessus le peuple répondit : ce n'est absolument pas notre intention de dévoiler un tel mystère, et nous approuvons, sans aucun examen ultérieur, tout ce que la prudence a pu vous inspirer à cet égard.

Les Athéniens, qui faisoient semblant d'être si ignorans touchant l'emploi de cette somme, savoient tous qu'elle avoit été portée furtivement à Lacédémone, pour corrompre et les Rois, et les Sénateurs, et les Ephores (*). Tandis qu'on les endormoit de la sorte, Périclès fit de grands préparatifs, car il voyoit bien qu'on ne pouvoit pas toujours acheter la paix à de telles conditions, et qu'il faudroit en venir à une rupture ouverte avec cet état, ennemi né de tous ceux qui ne vouloient être ni ses sujets, ni ses tributaires.

On dit communément que la république de Venise a été faite au hasard, sans plan, sans système, sans législateur, qui ait jamais osé parler en faveur du peuple contre la noblesse; mais la république d'Athènes fut

(*) Scoliaste d'Aristophane, sur la comédie des *nuées*; et Plutarque, *vie de Périclès*.

faite avec réflexion et avec mesure. Dès qu'on y découvroit le vice d'une loi, on le corrigeoit, et on corrigea la loi même de Solon qui avoit exclu les citoyens les plus pauvres de toutes les magistratures.

Aristote s'est trompé dans ses livres de politique, lorsqu'il prétend que ce législateur établit à Athènes la véritable démocratie : cette erreur a été répétée depuis par tous les écrivains modernes, qui ne se sont pas apperçus que Solon ne fit qu'une constitution mixte, où le gouvernement populaire étoit fortement enchaîné par l'aristocratie.

Toutes les fois qu'un homme de probité, reconnu comme citoyen, est néanmoins exclu de la magistrature, sous le seul prétexte d'indigence, on peut être certain que la démocratie est très-imparfaite; et on sentit bientôt les terribles inconvéniens d'une législation semblable : puisqu'on étoit tous les jours privé d'une grande lumière, concentrée dans l'ame d'un citoyen que la misère éloignoit du gouvernement ; car à Athènes, comme par-tout ailleurs, les riches avoient moins d'esprit que les pauvres, en qui la nécessité aiguisoit une arme qui s'émousse d'abord au sein de l'abondance.

Ce fut après la bataille de Platée, vers

l'an 478 avant notre ère, qu'on abrogea la loi de Solon, et qu'on ouvrit la porte de toutes les magistratures à tous les citoyens de tous les ordres, sans aucun égard à leurs moyens, à leur fortune, à leur naissance; et alors le dernier des Athéniens devint un roi.

Cette nouvelle forme de gouvernement, cimentée par une loi solemnelle, qui s'est conservée jusqu'à nous (*), déplut excessivement à la noblesse; mais elle dut céder malgré elle aux vœux d'un peuple couvert de gloire, qui avoit triomphé trois fois des Perses, et qui eût infailliblement chassé tous les nobles de l'Attique, s'ils avoient voulu s'opposer plus long-temps à l'établissement du gouvernement populaire. Aussi cette révolution se fit-elle sans aucun éclat, et on ne versa pas à cette occasion une seule goutte de sang sur la tribune aux harangues.

C'est proprement là l'époque où il faut remonter pour découvrir les causes de la

(*) Voici les expressions de cette fameuse loi qui établit à Athènes la véritable démocratie, et la véritable égalité politique parmi les citoyens. ΚΟΙΝΗΝ Ε'ΙΝΑΙ ΤΗΝ ΠΟΛΙΤΕΙΑΝ, ΤΟΥΣ Α'ΡΧΟΝΤΑΣ Ε'Ξ ΑΘΗΝΑΙΩΝ ΠΑΝΤΩΝ Α'ΙΡΕΙΣΘΑΙ. Plutarque, *vie d'Aristide*.

véritable grandeur des Athéniens ; et on suppose que depuis il est insensiblement survenu une dégénération dans le caractère moral de la plûpart des peuples de l'Europe, qui sont aujourd'hui réduits à la condition des Asiatiques, c'est-à-dire absolument hors d'état de porter le poids d'un gouvernement républicain.

Rousseau, le raisonneur le plus inconséquent qui ait jamais paru, dit que les Dieux seuls peuvent vivre dans une démocratie ; mais quand ensuite on lui demandoit quels étoient ces êtres qu'on nommoit des Dieux, il ne savoit plus que répondre. Or un raisonneur qui se laisse réduire au silence par une seule question, ne doit être compté pour rien en toutes ces choses.

Indépendamment de cette altération qu'éprouve le caractère moral des hommes énervés par le luxe, et accoutumés depuis longtemps au joug d'un seul, il est aisé d'observer que toute l'Europe, d'une extrémité à l'autre, a été conquise par des nations sorties de la Germanie, qui avoit une aversion singulière pour le gouvernement républicain : il est impossible d'en citer une seule qui ne fût alors conduite par des rois, sou-

vent par plusieurs à la fois, et chaque état subjugué devint une monarchie.

On sait ce que l'élection des consuls excitoit de troubles et de brigues à Rome; chaque année amenoit une nouvelle crise, et chaque année faisoit éclore une nouvelle corruption. À Athènes au contraire, où les neuf Archontes étoient choisis par la voie du sort, il n'y eut jamais aucun trouble ni aucun tumulte à cette occasion; et on n'en voit pas un seul exemple dans l'histoire de cette république.

Le sort prévenoit les brigues, rendoit la corruption impuissante, égalisoit les espérances de tous les candidats, et consoloit tous les mécontens. Chaque citoyen pouvoit aspirer à de telles magistratures, et on ne donnoit une exclusion absolue qu'à ceux qui n'avoient pas l'âge requis, ou qui étoient notés d'infamie, ou accablés d'infirmités (*).

Comme l'archontat se réduisoit à Athènes à une charge honorifique à laquelle le commandement des armées n'étoit point attaché,

(*) Lysias ΠΕΡΙ Α'ΔΥΝΑΤΟΥ, pag. 753. Au temps de Solon les magistrats d'Athènes étoient choisis uniquement par les suffrages; mais depuis la nouvelle loi qu'on vient de citer, on les élut par le sort, au moins les neuf Archontes.

on pouvoit sans le moindre inconvénient élire de tels magistrats par le sort; et c'est aussi de cette manière qu'on créoit le sénat, qui étoit également hors d'état de rien exécuter par lui-même : tous ses décrets devoient être examinés et approuvés par la nation, sans quoi ils n'avoient pas plus de force que les prétendues lois que Platon fit pour les habitans de sa république.

Jamais Montesquieu n'étoit plus malheureux que quand il entreprenoit de parler des Grecs ; comme il ne comprenoit pas leur langue, il s'en rapportoit à des interprètes infidèles, et il lui est arrivé de n'avoir aucune notion de toute la république d'Athènes: il prétend même qu'on y formoit le sénat tous les trois mois (*); ce qui est la plus grande erreur où jamais un écrivain politique soit tombé.

Comme depuis la mort de Solon on avoit divisé les habitans de l'Attique en dix tribus, elles fournissoient tous les ans cinquante hommes tirés au sort, dont la réunion formoit le sénat des cinq cent, auquel chaque

(*) *Esprit des lois*, liv. V. c. 7. Il suffira de consulter Sigonius et Ubbo Emmius sur la république d'Athènes, pour connoître les moindres détails que nous passons ici sous silence.

tribu présidoit pendant un mois artificiel de 35 à 36 jours, pour compléter une année luni-solaire, astronomiquement vicieuse.

La république donnoit tous les jours à dîner à cinquante de ces sénateurs-là, qu'on nommoit les Prytanes. A Rome au contraire il n'y avoit pas de table publique, et on n'y donnoit à dîner à aucun magistrat; tellement qu'il y existoit un ressort de moins et un aiguillon de moins que dans la Grèce, pour élever l'ame des hommes aux choses sublimes: car dès qu'un citoyen d'Athènes s'étoit signalé par son patriotisme, soit en temps de guerre, soit en temps de paix, on lui accordoit une place perpétuelle à la table des sénateurs, et c'étoit là la plus flatteuse de toutes les distinctions après la broderie du voile de Minerve. Il n'en coûtoit presque rien aux Athéniens pour récompenser de la sorte les hommes illustres; car les repas qu'on leur offroit, étoient d'une aussi grande frugalité que les soupers de Socrate. La république eut soin de veiller sans cesse sur cette institution importante, et il ne put jamais s'y introduire aucune apparence de luxe, comme cela arriva à Lacédémone, où l'on verra dans l'instant les repas publics dégénérés en de somptueux festins.

Le gouvernement d'Athènes avoit ce défaut, qu'il se convertissoit quelquefois en *laocratie*, qui est une maladie de la constitution populaire; et cela arrivoit, dès que le petit peuple de la capitale acquéroit trop d'ascendant dans les délibérations d'état, par la négligence des Athéniens, répandus au sein des campagnes, auxquelles ils étoient tellement attachés, qu'ils ne fréquentoient pas exactement les assemblées nationales, afin de s'épargner un voyage de quelques lieues; tandis que les mariniers du Pirée et les artisans d'Athènes, qui n'avoient qu'un pas à faire pour se rendre à la place publique, y dominoient, lorsque les cultivateurs et les habitans des peuplades de l'Attique étoient absens. (Aristophane, dans les ΕΚΚΛΗΣΙΑΖ, v. 385.)

La république tâcha de remédier à cet inconvénient, en donnant de l'argent à tous ceux qui venoient aux assemblées, afin de les défrayer de leurs voyages; mais cette rétribution, qu'on nommoit l'*argent ecclésiastique*, étoit par sa nature trop modique pour attirer toujours les citoyens dispersés sur les frontières, et qui devoient faire un trajet de vingt lieues pour aller et revenir. On observoit la même chose à Rome, par rapport aux membres de quelques tribus

rustiques, qui habitoient à une si grande distance du champ de Mars, où se tenoient les comices, qu'ils ne pouvoient en un seul jour achever de tels voyages, dont ils se dispensoient par conséquent très-souvent.

Il n'y avoit d'autre moyen pour corriger cette espèce de laocratie, qu'en faisant représenter les cent soixante-dix peuplades de l'Attique par des députés qui auroient dû constamment résider à Athènes, et être chargés d'un plein pouvoir de leurs commettans. Mais cet arrangement y devenoit impossible à cause de l'existence de la noblesse : car jamais les plébéïens et les nobles n'auroient pu convenir entre eux sur la nature d'un plein pouvoir semblable. Et il suffit d'observer ce qui se fait aujourd'hui dans les diètes et les assemblées d'état, pour se convaincre que les nobles y votent bien plus pour eux que pour le bien du peuple.

Le peu d'influence qu'avoient à Athènes les neuf Archontes annuels, fut cause que la direction des grandes affaires passa entre les mains du démagogue, qui n'étoit ni magistrat, ni dictateur, ni juge ; mais un simple citoyen que le peuple honoroit tellement de sa confiance, qu'il lui remettoit un anneau avec un cachet, qu'on doit envisager comme

comme le grand sceau de la république ; et on sait que cet anneau fatal fut pendant quelques années de la guerre du Péloponnèse entre les mains du fameux Cléon, comme on le voit par un passage de la comédie des *Chevaliers* d'Aristophane.

Dans la réalité, les démagogues d'Athènes étoient les ministres des finances, et les premiers secrétaires de la trésorerie : aussi est-ce en cette qualité que Périclès disposa constamment de l'argent public, fit élever tant de bâtimens, entama tant de négociations, et acquit la renommée d'être le plus grand politique de la Grèce (*).

Comme il avoit successivement commandé les armées de terre, et les flottes de la république, il eut occasion d'approfondir les principes de la guerre ; et à force de la faire, il s'étoit convaincu que le meilleur des systêmes est celui de ces tacticiens, qui croyoient alors qu'il faut éviter autant qu'il est possible, les batailles où le hasard a une influence qu'on ne sauroit soumettre à aucun calcul.

(*) Les Démagogues étoient proprement nommés ΤΑΜΙΑΙ ΤΗΣ ΔΙΟΙΚΗΣΕΩΣ, c'est-à-dire, les *Trésoriers du diocèse d'Athènes*. Ils restoient cinq ans en charge, et étoient quelquefois continués pendant quinze, comme Lycurgue, fils de Lycophron.

Et quand un peuple, disoit-on, ne veut point faire de conquête, il peut aisément décliner les actions décisives, et arrêter l'ennemi par des places ou des camps retranchés, en le harcelant sans cesse avec une cavalerie légère, telle que celle des Thessaliens, que Polybe regardoit en de tels cas comme une arme invincible.

Mais ce système de défense ne put jamais se combiner avec un gouvernement populaire, qui devoit nécessairement inspirer une grande audace et même une grande témérité aux citoyens, sans quoi un tel état n'eût pu se soutenir, et toutes les puissances voisines l'auroient attaqué, tantôt pour un pont et tantôt pour un ruisseau ; mais comme il est dans la nature même de la témérité d'être aveugle, les Athéniens osèrent contre toutes les règles de la prudence humaine porter la guerre en Sicile, lorsqu'ils étoient bloqués chez eux par une armée de Spartiates.

Comme les Grecs devoient toujours mêler des fables ou des apologues parmi les choses les plus sérieuses, ils disoient que Neptune irrité contre le peuple d'Athènes jura de ne lui inspirer que de mauvais conseils, dès qu'il seroit à délibérer : là-dessus Minerve jura de son côté, qu'elle feroit bien réussir

les mauvais conseils de Neptune ; mais jamais cette fable ne fut plus complétement démentie qu'en Sicile, d'où il ne revint point un vaisseau, et d'où il ne revint pas un homme.

La triste nécessité de se nourrir sans cesse de blés étrangers, fit faire aux Athéniens d'incroyables efforts pour subjuguer la Sicile, où il y avoit de vastes plaines et des terres très-fertiles en toutes sortes de grains ; de façon que cette acquisition eût assuré à jamais leur subsistance. Mais plus une telle entreprise étoit importante, et plus on auroit dû la concerter avec sagesse, et non pas selon les inspirations d'une témérité sans exemple parmi les hommes : on commit d'ailleurs alors une faute qu'on a commise cent fois depuis, c'est-à-dire, qu'on ne calcula pas la difficulté qu'il y avoit à conduire au-delà des mers une cavalerie suffisante pour tenir tête à celle des Siciliens, qui avoient une excellente race de chevaux. Quand Scipion porta la guerre en Afrique, il étoit certain d'avance qu'au moment de son débarquement il seroit soutenu par la cavalerie Numide de Masanissa ; mais les Athéniens ne pensèrent pas même à toutes ces choses : l'empire de la mer qu'ils avoient

alors, les aveugla tellement, qu'ils fondoient toutes leurs espérances sur la supériorité de leur flotte, la mieux équipée et la mieux exercée qu'on eût jamais vu paroître sur la Méditerranée, et il ne lui manquoit rien, sinon de n'être pas invincible. Au reste si cette conquête leur eût réussi, ils auroient d'abord entrepris, dit Thucydide, de subjuguer d'un côté l'Afrique, et de l'autre l'Italie, pour se rendre successivement maîtres de tout l'ancien monde; mais il est difficile de décider aujourd'hui si c'est là un véritable secret d'état que Thucydide a révélé, ou si c'est une simple conjecture qu'il a hasardée, et qu'on eût regardée comme la dernière des chimères, si les Romains ne l'avoient réalisée depuis, en suivant le même plan, en s'emparant d'abord de la Sicile qui étoit la clef de l'Afrique; et l'Afrique étoit la clef de l'Asie.

Les politiques de l'antiquité conviennent assez généralement que le principal défaut du gouvernement d'Athènes étoit la trop grande influence des orateurs dans les délibérations d'état: on comparoit leur langage tantôt au chant des sirènes, et tantôt au bruit même du tonnerre, souvent ils employoient ces deux armes à la fois, subju-

guoient les esprits, enchaînoient les volontés, et entraînoient la multitude comme le fer est entraîné par l'aiman. Alors toute cette république ressembloit à un navire dont les démagogues éloquens étoient les capitaines, le sénat le pilote, et le peuple les matelots.

Cependant il paroît qu'un tel corps auroit pu être mis en action et en mouvement par d'autres ressorts que ceux de l'éloquence: il s'agissoit, disoit-on, de savoir s'il falloit ou s'il ne falloit pas déclarer la guerre à la Macédoine: or il est certain que la solution de ce problême pouvoit être trouvée sans les *Philippiques* de Démosthène, qui avoua depuis qu'il s'étoit trompé dans ses conjectures. Et voici la cause qu'il allégua de son erreur même.

Ce qui fait, dit-il, notre foiblesse durant cette guerre, c'est que nous délibérons en plein air: toute la Grèce sait d'avance ce que nous ferons et ce que nous ne ferons pas: il n'y a point de mystère, ni de secret à Athènes; mais il y a deux caisses de finances: celle qu'on destine aux dépenses théâtrales, est toujours assez bien pourvue, et celle qu'on destine aux dépenses militaires, s'emplit presqu'aussi difficilement que l'urne des Danaïdes; tandis que Philippe de

Macédoine est lui-même son trésorier, son général, son conseiller : ses desseins sont impénétrables : ses artifices sont infinis : sa célérité tient du prodige : on voit tout-à-coup son armée campée quelque part, sans qu'on ait été instruit de sa marche ; et cette armée est conduite par un homme dévoré de la plus insatiable ambition : il s'est élevé du néant à force de tout oser, en opposant constamment son corps aux coups de la fortune, qui lui a déjà arraché plusieurs membres ; et quoique mutilé de la sorte, on le voit encore s'élancer dans le feu des combats, et provoquer au centre des dangers le Dieu même de la guerre (*).

Il est surprenant que Démosthène ait parlé après l'événement de toutes ces choses qu'il auroit dû dire avant l'événement : cependant

(*) ΠΕΡΙ ΣΤΕΦΑΝΟΥ, *pag.* 326. Démosthène exagère beaucoup trop la lenteur des Athéniens à fournir de l'argent pour former l'armée de la république ; car Philippe lui-même fut étonné de la promptitude avec laquelle ils avoient mis tant de troupes sur pied, et ils ne les avoient pas mises sur pied sans argent. Au lieu d'aller si vîte, on auroit dû aller beaucoup plus lentement, et ne pas adopter toutes les illusions politiques de Démosthène, qui fut très-intrépide sur la ribune, et très-léger à la course lors de la bataille de Chèronée.

la véritable cause du mauvais succès de cette campagne fut la trop grande ardeur des Athéniens à livrer la bataille de Chéronée. Comme ils ne s'étoient jamais essayés par terre contre l'infanterie Macédonienne, ils ne la connoissoient pas assez, et n'avoient qu'une idée imparfaite de son ordonnance et de son armure ; de façon qu'il eût été de la prudence de se tenir sur le penchant du mont Parnès, pour en défendre les défilés, qui du côté de l'Asope, dit Xénophon, sont presque impénétrables.

Rome fut sauvée par un général qui avoit l'art de ne point livrer de bataille ; et c'est un tel héros qui eût convenu alors aux Athéniens, et non pas un Lysiclès, le plus ignorant des tacticiens de son siècle : plus il s'engageoit dans les plaines de la Béotie, et plus il augmentoit la force de la phalange Macédonienne, qui ne combattoit jamais mieux qu'en rase campagne ; tandis qu'en un pays hérissé comme le nord de l'Attique, ses grandes évolutions, qu'on nommoit en Grec *exélimes*, devenoient impraticables.

Le droit de faire la guerre et la paix compétoit uniquement à Athènes au peuple assemblé en corps de nation ; et pour que les

citoyens les moins instruits eussent néanmoins une notion précise des grands intérêts de leur patrie, on avoit rédigé cette partie de politique nationale en quelques maximes si courtes et si simples, qu'un enfant de dix ans pouvoit les savoir par cœur, et en saisir l'esprit.

Il ne faut jamais permettre, disoit-on, que la cour de Perse puisse faire des conquêtes en Europe, ni que les Lacédémoniens puissent augmenter leur puissance : il faut constamment entretenir sur pied une marine très-respectable : il faut protéger le commerce, encourager les manufactures, et soutenir à tout prix, et même aux dépens de sa vie, le gouvernement populaire, sans lequel l'Attique ne pouvoit être une contrée florissante, non plus que la Hollande ne pouvoit être florissante, si elle étoit une fois subjuguée.

Celui qui rédigea ces maximes fondamentales n'avoit pas pensé à la Macédoine, qui dormoit alors si profondément, qu'elle ne paroissoit jamais devoir se réveiller : si l'on eût parlé à Périclès de la future grandeur de la Macédoine, il y auroit ajouté aussi peu de foi, que le cardinal de Riche-

lieu, si on lui eût parlé de la future grandeur de la Russie. Tant il est vrai que les révolutions viennent toujours du côté d'où les prétendus politiques ne les attendoient pas.

Il eût été de l'intérêt général de la Grèce d'étouffer la Macédoine naissante dans son berceau; et cela seroit arrivé, si les Lacédémoniens eussent joint toutes leurs forces aux forces d'Athènes à la journée de Chéronée; mais jamais aucun peuple de la terre ne fit une plus grande faute, ni une faute plus irréparable que les Lacédémoniens: ils restèrent très-tranquilles, tandis que Philippe vainquoit les Athéniens, sans prévoir qu'ils étoient ménacés du même destin; et quand ensuite ils voulurent seuls s'opposer aux efforts de la Macédoine, on les défit comme jamais aucune nation ne fut défaite: ils perdirent en un seul jour à la bataille de Sélasie, leur armée, leur pays, et leur capitale, où les Macédoniens entrèrent en triomphe, pendant que le roi de Lacédémone s'embarquoit dans une chaloupe pour se sauver en Egypte, d'où il ne revint jamais. (Polybe, lib. II, et Plutarque, *Vie de Cléomène*).

Telles furent les funestes effets de la politique insidieuse des Spartiates, qui trahirent Athènes à Chéronée; et il ne fut pas pos-

sible d'obtenir d'eux le moindre secours contre l'ennemi commun de la patrie, et le destructeur de la liberté.

§. II.

Du vice qui existoit dans la confédération des Etats de la Grèce.

L'opération la plus difficile qu'on puisse imaginer en politique, consiste à créer une république confédérative, composée de différens états d'une force inégale, et de maintenir un juste équilibre entre tant de puissance et tant de foiblesse.

Les Grecs conçurent l'idée d'une confédération semblable; mais au lieu de faire un corps, ils firent une ombre.

Chez eux, le conseil des Amphictyons, ou l'assemblée des états généraux, n'avoit aucune autorité dans les grandes choses, et ne régloit que les petites, telles que l'entretien du temple d'Apollon à Delphes, et la célébration des jeux pythiques.

Pour démontrer la nullité complète de ces prétendus états généraux de la Grèce, il suffit d'observer que Thucydide ne les a pas même nommés une seule fois dans tout le cours

de son histoire : aussi ne firent-ils rien durant la guerre du Péloponnèse, et en un laps de vingt-huit ans de la plus affreuse discorde civile; ils n'ouvrirent pas même la bouche pour appaiser les esprits, pour concilier les intérêts opposés pour ramener le calme, et faire cesser l'effusion du sang grec. On ne les consultoit pas, et quand même on les eût consultés, ils manquoient de puissance et d'énergie pour mettre leurs sentences en exécution. Ils condamnèrent souvent les Lacédémoniens à l'amende : mais quand il s'agissoit de les faire payer, on n'avoit aucun moyen pour les y contraindre.

L'orateur Eschine, qui étoit doué d'un génie très-subtil, mais d'un génie très-pervers, et manifestement corrompu par l'or de Philippe, conseilla aux états généraux de choisir ce Prince pour l'exécuteur des leurs décrets, et il eut l'art de faire réussir un si coupable dessein; de sorte que par la dernière de toutes les imprudences et la plus grande des erreurs on eut recours à un remède politique, cent fois plus dangereux que le mal qu'il s'agissoit de guérir (*). C'est comme si aujour-

(*) Eschine avoue lui-même qu'il avoit excité la guerre sacrée : et il ne l'excita que pour fournir à la

d'hui les Allemands choisissoient les Russes pour venir exécuter au milieu de l'empire les décrets de la diète de Ratisbonne.

La raison pourquoi la confédération de la Grèce manquoit de pouvoir et d'influence, c'est qu'elle étoit composée de nations dont les unes, telles que les Doriens de la petite Doride, les Maléens, et les Perrhèbes, étoient des nations presque éteintes, ou réduites à une situation si précaire, qu'elles ne pouvoient rien et n'osoient rien : tandis que d'autres, telles que les Lacédémoniens et les Athéniens, étoient souvent elles seules plus puissantes que toute la Grèce ensemble. Il n'existoit aucune force coactive, capable de les contraindre, et il n'y avoit aucun frein politique assez fort pour les contenir.

Un autre défaut de cette association si inégale, étoit que les députés aux états généraux, au lieu d'être constamment assemblés, ne tenoient que deux séances par an, au printemps et en automne (*). Hors ce temps-là on ne pouvoit s'adresser à eux, et le mal étoit consommé, lorsque la première nou-

cour de Macédoine un prétexte de s'immiscer dans les troubles intérieurs de la Grèce.

(*) Van-Dale, et Ubbo Emmius, *de Consilio Amphictyonum*.

velle en parvenoit à leur connoissance. On auroit pu remédier à cet inconvénient par des convocations extraordinaires; mais les grandes républiques telles qu'Athènes avoient un intérêt particulier à s'opposer à la tenue de ces diétines. Il ne faut absolument pas permettre, disoit Démosthène, que les députés de la république se rendent à ces assemblées extraordinaires, qui sont si peu conformes aux anciennes institutions, qu'on ne peut les envisager que comme des conventicules illicites.

D'un autre côté, les Thessaliens dérangeoient encore l'équilibre général : ils avoient une voix aux états; mais on ne pouvoit placer aucune confiance en de tels hommes, qui, pour la plûpart du temps, étoient subjugués par des tyrans, ou plongés dans la dernière anarchie. D'ailleurs, leur manière de penser paroissoit très-suspecte et très-équivoque, depuis qu'on les avoit vus se déclarer pour les Perses, dès que les Perses entrèrent dans la Grèce. (Hérodote, *lib. VII.*)

Il est manifeste qu'alors les Thessaliens, devenus traîtres à la patrie, auroient dû être effacés de la liste des Etats généraux, ou des peuples Amphictyoniques; et cependant

on les conserva dans cette union où ils ne semoient que des soupçons et des troubles.

On peut d'ailleurs aisément observer que l'esprit dominant des Amphictyons fut en tout temps un esprit de superstition : ils entreprirent trois guerres ; et ce furent précisément trois guerres sacrées contre de très-petites villes de la Locride et de la Phocide, qui avoient établi quelques péages dans leurs ports, ou qui avoient cultivé un champ, que selon les Amphictyons il ne falloit ni labourer, ni ensemencer. Or que peut-on imaginer de plus absurde qu'un terrain qui ne devoit produire ni plantes utiles, ni arbres fruitiers, sous prétexte qu'il étoit consacré à Apollon ? Si l'on lisoit des choses semblables dans une relation de la Cochinchine, ou du Tunquin, à peine les croiroit-on : cependant les Etats généraux de la Grèce allèrent en corps pour s'opposer à une telle culture ; mais ils furent vigoureusement repoussés par les cultivateurs mêmes, qui étoient des Locriens Ozoles de la ville d'Amphisse : ces hommes intrépides chassèrent les Etats généraux, et blessèrent même quelques-uns de leurs membres, qui n'auroient jamais dû compromettre leur dignité dans cet exploit,

digne d'un huissier ou d'un sergent. Là-dessus on fit différens décrets, que Démosthène nous a conservés dans l'une de ses harangues, où il déclare sans détour que les cultivateurs d'Amphisse avoient de leur côté la raison, la justice et le droit de faire valoir des terres en friche (*). Ce fut, dit-il, Eschine, le plus frauduleux des politiques, qui excita cette tempête-là, afin de pouvoir appeler Philippe de Macédoine au secours de ceux qui avoient été battus; et telle fut l'origine de la guerre sacrée, la plus cruelle qu'on eût jamais essuyée.

En Hollande, les moindres provinces de l'Union ont une voix équivalente à celle des provinces les plus puissantes : cette disproportion s'observoit aussi dans la Grèce, où les Doriens de la petite Doride, qui ne possédoient que quatre chétives bourgades au penchant du mont Oéta, envoyoient des députés, dont le suffrage avoit autant de poids que celui des Athéniens, qui comptèrent un jour sous leur domination dans les pays conquis de l'Europe et de l'Asie mille villes et

(*) Voyez sur-tout le décret intitulé, Ε'ΤΕΡΟΝ ΔΟΓΜΑ ΤΩΝ Α'ΜΦΙΚΤΥΟΝΩΝ, dans la harangue pour la *Couronne*.

bourgades. (Meursius , *Fortuna Attica*, c. VII.)

Athènes , eu égard à sa prépondérance réelle et incontestable, auroit dû jouir d'un suffrage double , au moins relativement à la voix de ces petites nations si foibles, qu'on en connoît à peine le nom. Et je ne crois point, par exemple, que les Maléens, reputés comme peuple Amphictyonique , aient pu lever dans leur territoire très-borné quatre cent hommes de pied, et cinquante chevaux : ils n'avoient aux temps dont il s'agit que quelques petites villes , dont Trachis , et Maléa leur capitale étoient même entièrement ruinées.

Le collège des Amphictyons ne pouvoit donner aucune audience aux ambassadeurs : aussi ne lui en envoyoit-on jamais ; et cette circonstance même démontre assez que les puissances étrangères ne regardoient pas la Grèce comme un corps confédéré ; puisqu'elles traitoient toujours séparément avec chaque république en particulier et en secret. Si aujourd'hui les états unis de l'Amérique s'allioient les uns avec la France, et les autres avec l'Angleterre , le pacte confédératif du Congrès seroit dès cet instant complétement anéanti ;

anéanti ; et cependant cela se voyoit tous les jours dans la Grèce, où tantôt les Athéniens et tantôt les Lacédémoniens s'allioient avec les Empereurs de la Perse, les Rois de la Macédoine, les Rois de la Thrace, et même avec les Tyrans de la Sicile, sans que les états généraux eussent reçu la moindre communication touchant ces traités ; de façon que le conseil des Amphictyons ignoroit tout ce qu'on avoit stipulé dans ces alliances pour ou contre le salut commun de la patrie.

C'est dans ce vice du pacte confédératif qu'il faut chercher les causes de la ruine de la Grèce ; mais aucun peuple ne contribua tant à détruire cette union que les Lacédémoniens, qui étoient toujours rebelles aux décisions des états, toujours armés, toujours en guerre, toujours intolérables. Enfin les Grecs les exclurent honteusement de leur assemblée (Pausanias. *Lib. IX*, c. 8) ; mais cette exclusion auroit dû avoir lieu plusieurs siècles auparavant, et dès que les Lacédémoniens firent contre toute espèce de droit et de justice la conquête d'un état confédéré, tel que la Messénie. (*).

(*) La Messénie, occupée alors par les Doriens, étoit indubitablement un état amphictyonique, ou

Il falloit alors contraindre Lacédémone à restituer ce qu'elle avoit envahi, ou il ne falloit plus l'admettre dans une association dont le principal but étoit de garantir à tous les membres respectifs la possession de leur territoire particulier.

Ainsi c'est à l'époque de la conquête de la Messénie qu'il faut remonter, pour découvrir la première source de la discorde qui dérangea l'équilibre, anéantit l'union, et entraîna enfin sur les Grecs des désastres terribles, et les ensevelit sous les ruines des plus florissantes républiques.

On peut juger par ces détails, que les modernes qui ont entrepris d'écrire l'histoire de l'ancienne Grèce, n'ont su répandre aucun jour, ni aucune clarté nouvelle sur un sujet si important par lui-même : ils paroissent tous s'être copiés les uns les autres ; et rien n'est plus outré, ni plus absurde que les éloges qu'ils donnent à l'institution des Amphictyons : c'étoit selon eux le chef-d'œuvre de la plus sublime politique, et ils ne parlent qu'avec enthousiasme des avantages

membre de la confédération générale de la Grèce, où les Lacédémoniens eux-mêmes n'avoient été admis qu'en leur qualité de Doriens, et non en leur qualité d'habitans du Péloponnèse.

qui en résultèrent pour le maintien de l'équilibre des états confédérés. Le docteur Gillies, qui vient de publier en Anglais un ouvrage fort lumineux sur l'ancienne Grèce, n'a pas manqué d'y répéter, par rapport aux Amphictyons, les préjugés ordinaires aux écrivains de sa classe. Ces hommes-là ont eu une merveilleuse sagacité pour disputer non-seulement de petites choses, mais même des choses fabuleuses : on leur a vu recueillir les moindres circonstances du siège de Troye et de l'expédition des Argonautes : ils savent même combien leur navire avoit de rames, et le docteur Gillies, sait combien de livres sterlings valoit la toison d'or.

§. III.

De la religion des Athéniens, et des oracles de Delphes et de Dodone.

Ce n'est point mon intention de discuter ici l'immense chaos du paganisme grec : j'entreprendrai seulement de répandre quelque lumière sur les points les plus intéressans de l'histoire des oracles, des livres prophétiques, et des mystères de Cérès.

D'abord il convient d'observer qu'on ne

trouvoit que dans le nord de la Grèce, et non pas dans les régions méridionales, des temples fatidiques, consacrés à Jupiter et à Apollon.

Ces édifices étoient l'un et l'autre remarquables par leur situation sur les principales hauteurs de cette partie du monde, telles que le mont Tomare de la Thesprotie, et le mont Parnasse de la Phocide, qui passoient aux yeux des Grecs pour des montagnes sacrées; parce qu'elles avoient réellement été le berceau, ou la première demeure de la nation, lorsqu'elle vint habiter ce district de l'ancien continent. Il falloit encore alors se réfugier sur les points les plus élevés du globe : car on a déjà observé que les vallées de la Grèce n'étoient pas habitables, à cause des inondations périodiques qu'elles essuyoient lors de la fonte des neiges, avant que l'industrie eût ouvert des canaux pour verser les eaux marécageuses dans le bassin de la Méditerranée.

L'un des plus savans critiques qui ait tenté en ce siècle d'éclaircir l'origine des Grecs, suppose que ce peuple séjournoit d'abord entre la mer Noire et la mer Caspienne (*);

(*) Dissertat. de Heyne, dans la *collect. de la*

et il s'étoit probablement répandu dans ce canton en descendant de cette élévation prodigieuse que renferme la haute-Asie.

Ces émigrans s'avancèrent ensuite vers l'occident, et se fixèrent d'abord vers la Chaonie et la Thesprotie d'Epire, aux environs du mont Tomare, devenu depuis si fameux par l'oracle de Dodone. Dans cette partie du globe, des peuplades destituées de toutes les lumières relatives aux arts, et de toutes les lumières relatives à la culture, ne purent subsister que de gibier, de glands et de faînes; car la Chaonie, couverte dans toute son étendue de forêts épaisses, ne fournissoit pas d'autres alimens propres à l'homme sauvage. L'espèce de gland qu'on y cueilloit, et que Virgile appelle par excellence *glandem chaoniam*, appartient à la classe de ceux qu'on expose encore aujourd'hui en vente parmi les fruits et les légumes, en différens marchés de l'Espagne: et au temps de Pline, il faisoit même partie du dessert chez les Espagnols, le seul peuple glandivore qu'on connoisse encore en Europe (*).

Société royale de Goëttingue, t. I, p. 89; et Paulmier, *Description de l'ancienne Grèce*, pag. 324.

(*) Pline, *Hist. nat. lib. XVI*, c. 5. Le chêne de la Chaonie et de l'Espagne est proprement le *quercus*

Après de tels éclaircissemens rien n'est plus facile à expliquer que le respect sacré qu'avoient les anciens Grecs pour les hêtres et les chênes : ces arbres étoient à leur égard vraiment prophétiques selon toute la rigueur des termes ; car quand au commencement de l'automne on les voyoit chargés de peu de fruits, on pouvoit, sans jamais se tromper, prédire un hiver très-malheureux, et une disette très-longue pour tous ceux qui ne connoissoient point les procédés du labourage. Et quand même ils auroient su labourer, ils manquoient de graines ou de semences alimentaires, propres à être multipliées au moyen de la culture ; et il y a beaucoup d'apparence qu'on n'avoit pu encore alors soumettre à la domesticité ni les chèvres sauvages, ni sur-tout les buffles sauvages, qui étoient des animaux indigènes de la Thesprotie, de la Macédoine, de la Thessalie, et de quelques autres contrées de la Grèce.

L'oracle de Dodone, fondé sur la vénération relative aux chênes et aux hêtres, ne sauroit plus être après cela un problême aux yeux des philosophes. Et il seroit superflu

aesculus, ou plutôt le *quercus esculenta*, le seul dont les hommes puissent se nourrir. Les Espagnols torréfioient cette espèce de gland dans la cendre.

de discuter tout l'appareil superstitieux que les prêtres des siècles postérieurs ajoutèrent à cette institution primitive, dont j'ai dévoilé l'origine à un tel point, qu'il faudroit être aveugle pour rejeter des vérités si palpables et si frappantes.

En partant de la Chaonie quelques peuplades grecques s'étendirent sur les hauteurs du Parnasse; et l'oracle de Delphes, situé plus vers le sud que le mont Tomare, n'eut jamais d'autre fondement que l'hydromancie ou la devination par le murmure des fontaines, qui s'élevoient en bouillonnant parmi les rochers de la Phocide; mais aucune de ces sources ne murmuroit tant que la Castalie, et sur-tout la Cassotis, dont on entendoit le bruit à de grandes distances, lors de la fonte des neiges. Cette même superstition se retrouvoit chez les Germains, et chez plusieurs autres peuples de l'antiquité, qui attachoient d'ailleurs une très grande importance à la possession d'une belle source, dont les eaux limpides sembloient inviter les hommes à y fixer leur séjour, et à y terminer enfin les longues erreurs d'une vie ambulante et misérable. Aussi est-il généralement connu que l'existence des fontaines donna lieu à la construction des premiers villages

ou des premiers hameaux ; et sur-tout dans un pays tel que la Grèce, où tant de fleuves rapides, tombés du haut des rochers sous la forme d'une cascade ou d'un torrent, entraînoient beaucoup de limon, et étoient souvent aussi peu potables que l'Ilisse qui coule à peu de distance d'Athènes. Cette qualité pernicieuse des rivières augmenta de beaucoup le prix des bonnes sources; et on crut même y reconnoître la main bienfaisante de quelque divinité qui venoit désaltérer les chasseurs, les bergers et leurs troupeaux au fond d'une vallée brûlée par les ardeurs du soleil.

Dès qu'on fut persuadé que des Dieux et des Déesses présidoient aux fontaines, on regarda le murmure de leurs eaux comme une voix fatidique, que des imposteurs, tels qu'il y en a chez tous les peuples sauvages et chez tous les peuples civilisés, entreprirent d'interpréter : c'étoit, disoient-ils, un langage qu'eux seuls comprenoient ; et telle fut l'origine de l'oracle de Delphes. Le père Baltus, et ceux qui comme lui ont prétendu voir dans des pratiques si absurdes tant de causes surnaturelles, tant de spectres et tant de monstres divers, étoient les plus imbécilles des hommes.

Ce n'est point au-dessus de la Castalie, comme on le croit vulgairement, mais au-dessus de la fontaine Cassotis, au penchant du Parnasse, que la crédulité et la superstition érigèrent le trépied de la Pythie, ou de la prêtresse de Delphes, qu'il ne faut envisager que comme un instrument absolument aveugle entre les mains du grand prophète ou de l'*Aphétor*, qui seul s'arrogeoit le droit d'expliquer l'oracle, et de lui donner par conséquent tel sens ou tel degré d'obscurité qu'il le jugeoit nécessaire. Ensuite de mauvais poètes attachés au temple d'Apollon mettoient cet oracle-là en des vers qui, comme Plutarque l'avoue (au traité *pourquoi les oracles ne se rendent plus en vers*), n'avoient souvent ni pieds, ni mesure; et jamais le Dieu de l'harmonie ne reçut d'aussi mortels affronts qu'en son propre sanctuaire.

Comme les grands versificateurs de la Grèce ne vouloient pas s'abaisser jusqu'au point de devenir les valets et les organes subalternes des prophètes de Delphes, on s'y vit réduit à employer de misérables troubadours, dont l'ignorance étoit telle, qu'ils ne pouvoient donner à de certains sujets aucune couleur, ni aucune nuance poëtique; de façon qu'ils ajoutoient simplement en prose tout ce qu'ils

ne savoient dire en vers, comme on peut en voir un exemple dans l'oracle, cité par Démosthène contre Midias, où la poësie et la prose sont combinées.

Comme les troubadours du mont Parnasse travailloient toujours de mal en pis, on crut qu'il valoit mieux renoncer absolument au ministère de ces hommes, que de se déshonorer de plus en plus ; et depuis cette époque on ne fit pas un seul vers à Delphes.

Les prêtres de Dodone n'étoient point non plus de grands littérateurs ; et malgré cela ils faisoient payer chèrement les réponses qu'ils donnoient, soit à de simples particuliers, soit à des républiques, ainsi que l'on peut en juger par le décret suivant, qu'ils adressèrent un jour aux Athéniens.

« Nous vous ordonnons, au nom de Dieu,
» d'amener le plutôt possible à Dodone, à
» cause de vos fautes et de vos péchés, neuf
» bœufs capables de labourer la terre, dix-
» huit génisses, une victime particulière pour
» être immolée à Dione la mère de Vénus,
» et une table d'airain que l'on consacrera
» à Jupiter (*) ».

(*) Ces sortes d'oracles de Dodone étoient conçues en prose, et nommées parmi les Grecs E'K ΔΩΔΩΝΗΣ ΜΑΝΤΕΙΑΙ. On a tâché de traduire celui-ci selon le sens le

Cet oracle étoit conçu en un style aussi confus et aussi vicieux que le latin qu'on parle maintenant à la cour de Rome ; mais on y voit cependant qu'outre la valeur de ce troupeau, les Athéniens étoient encore condamnés à faire les frais d'un voyage de plus de cinquante lieues ; car Dodone étoit située à-peu-près sous le 40me. degré de latitude, et Athènes à-peu-près sous le 38me. Si les moindres états de la Grèce avoient souvent voulu interroger les Dieux à ce prix-là, ils eussent été en peu de temps ruinés complètement.

La raison pourquoi les prophètes des chênes et des hêtres avoient moins de modération que les prêtres de Delphes, c'est que leur oracle, reculé vers le centre de la Thesprotie, attiroit en un tel éloignement peu de pélerins et de dévots ; de façon que quand il s'en présentoit quelques-uns, on ne pouvoit résister à la tentation de les rançonner ; tandis qu'au mont Parnasse on se contentoit d'un moindre profit, à cause de l'affluence continuelle d'une foule d'hommes qui vouloient s'éclaircir sur leurs destinées aux dépens de leur fortune.

plus naturel ; car les savans ne sont pas d'accord à cet égard.

Platon, et Xénophon qui consulta lui-même l'Apollon de Delphes touchant son voyage en Perse, furent bien éloignés de combattre une telle superstition; et ceux qu'on nomma depuis les nouveaux Platoniciens, étoient plongés si avant dans les chimères de la théurgie, qu'ils tâchèrent même de ressusciter les oracles déjà éteints; mais les disciples d'Epicure, infiniment plus conséquens dans leurs principes, et toujours inébranlables dans leur système, portèrent tant de coups et des coups si mortels aux pythies et aux prophètes, qu'on vit tomber ces personnages dans un grand discrédit; et depuis, les premiers Empereurs romains vinrent leur imposer un silence presqu'absolu.

Van-Dale, qui étoit plutôt un compilateur qu'un critique, attribue cette révolution à différentes causes, sans s'appercevoir que la plus puissante de toutes fut la politique timide d'Auguste, de Tibère, de Caligula, de Claude, et de Néron, qui firent, selon l'expression de Lucain, taire les Dieux (*);

(*) --- --- --- --- --- --- --- *Delphica sedes*
Quod siluit, postquam reges timuêre futura,
Atque Deos vetuêre loqui.

PHARS. lib. V, c. 112.

Néron se distingua sur-tout par les moyens

parce qu'ils étoient eux-mêmes assez crédules pour craindre que les Grecs n'allassent interroger les oracles touchant les secrets de l'Empire, et sut-tout les secrets de la famille impériale, où le meurtre, le poison, l'inceste, l'adultère, et enfin la plus affreuse dépravation cherchoient à se cacher sous un voile impénétrable. D'ailleurs, on ne vouloit pas que dans un état despotique quelqu'un s'avisât de parler au nom du ciel, c'est-à-dire, plus absolument que le despotisme ne parloit lui-même.

§. I V.

Du livre fatidique des Athéniens.

Il est à bien des égards très-surprenant que tous les peuples policés qui ont existé successivement sur cette malheureuse planète, ayent eu des livres mystérieux, qu'on doit envisager comme la source des plus tristes erreurs et des plus grandes calamités qui ayent affligé l'espèce humaine : car c'est là qu'on découvre le premier germe et la première racine de l'intolérance, des haines théolo-

violens qu'il employa pour détruire l'oracle de Delphes.

giques, des guerres de religion, et de ces épouvantables dévastations, telles que les Athéniens en essuyèrent au sujet des mystères de Cérès, dont les prêtres avoient cruellement fait égorger deux étrangers, qu'ils accusoient de n'être pas initiés : là-dessus les Macédoniens, qui se chargèrent de venger le sang de ces victimes, firent une invasion dans l'Attique, et ravagèrent cette contrée par le fer et le feu à un tel degré, qu'on ne se souvenoit pas dans la Grèce d'y avoir jamais vu une destruction comparable à celle qu'entraînèrent les mystères de Cérès. (Tite-Live, *lib. XXXI, cap. 15.*)

Il n'y a que peu de savans qui sachent aujourd'hui que les Athéniens ont eu aussi un livre prophétique et mystérieux qu'ils nommoient en leur langue le *Testament*, auquel le salut de la république étoit, disoit-on, enchaîné ; et on le conservoit avec tant de soin, qu'aucun passage n'en a transpiré dans le public. Voilà à quoi se bornent les notions qu'on nous a transmises à cet égard ; mais les conjectures qu'on peut former là-dessus sont infinies.

Cependant il m'a toujours paru, et il me paroît encore, que cet ouvrage de ténèbres étoit en son genre ce que furent les livres

sibyllins à Rome, et auxquels les destinées de la nation étoient également attachées; suivant l'opinion des prêtres et des pontifes: mais plus ils imprimèrent une erreur si grossière dans l'esprit du peuple, et plus les politiques parvinrent aisément au but où ils aspiroient, en faisant de ces prétendus livres sibyllins un instrument secret pour agiter à leur gré tout le corps de la république; et c'est là la raison pourquoi il en est tant parlé dans l'histoire romaine, pendant qu'à Athènes on ne parloit presque pas du testament, qu'on tenoit enseveli dans le même silence, qui s'observoit touchant les mystères de Cérès. Maas, savant très-versé dans toute la littérature grecque, et avec lequel je suis depuis long-temps lié d'une amitié particulière, me fit un jour observer qu'il n'y a point d'Auteur ancien qui ait fait mention du livre fatidique des Athéniens, sinon Dinarque dans sa fameuse harangue contre Démosthène, qu'il accuse d'avoir manqué de respect envers ce volume ineffable d'où dépendoit selon lui le sort de l'état (*).

(*) ΤΑΣ Α'ΠΟΡΡΗΤΟΥΣ ΔΙΑΘΗΚΑΣ, Ε'Ν Α'ΙΣ ΤΑ ΤΗΣ ΠΟΛΕΩΣ ΣΩΤΗΡΙΑ ΚΕΙΤΑΙ. Dinarque *contre Démosthène*, pag. 8. Reiske suppose que ce livre fati-

Ceux qui s'imaginent que c'étoit un récueil de prédictions faites par deux célèbres imposteurs grecs, nommés Bacis et Antiphyle, n'ont point été heureux dans leurs conjectures : car il est très-probable que le testament des Athéniens concernoit le culte religieux de Cérès, et que c'est ce livre-là que les femmes, choisies au sort dans les cent soixante-dix peuplades de l'Attique, portoient tous les ans en procession à Eleusis durant la fête des Thesmophories. (*Scoliaste de Théocrite*, *Idylle IV.*)

Si au lieu de répandre sur de tels ouvrages des nuages impénétrables, on eût permis aux critiques de les examiner selon les règles et les principes de leur art, il se seroit peut-être trouvé que les livres sibyllins de Rome n'étoient qu'une imitation du testament des Athéniens, approprié au paganisme local du pays latin.

Dans ces siècles-là, rien n'étoit plus facile que de faire paroître un livre supposé, et il n'y a pas de doute que cette collection absurde de rêves et de chimères qu'on nomme la *théogonie*, ne soit un ouvrage apocryphe, faussement attribué à Hésiode.

dique étoit déposé dans l'Aréopage; mais la vérité est qu'on ne sait rien de positif à cet égard.

Comme

Comme les Grecs étoient à la fois très-crédules et très-amateurs du merveilleux, leur religion devint un édifice fantastique qui n'avoit aucune racine au ciel, ni aucun fondement en terre : les prodiges y étoient si incroyablement multipliés, qu'il n'a plus été possible depuis d'inventer des prodiges nouveaux ; car les anciens mythologistes avoient absolument épuisé ce sujet-là. Rien ne leur coûtoit moins que de ressusciter un mort, ou de transporter une montagne : ils prétendoient même que tout le mont Lycabessus, situé au sud d'Athènes, y avoit été transporté par Minerve, qui alla le chercher à Pellane, le mit dans les replis de sa robe, et le laissa tomber de surprise, lorsqu'elle apprit la coupable curiosité des filles de Cécrops (*).

Il n'est point surprenant que des théologiens qui avoient une imagination si vive, si brillante et si hardie, aient réduit tous les autres théologiens au silence, par la grandeur des prodiges et des miracles qu'ils prêtèrent aux Dieux, en dépit de la nature et du sens commun ; car il eût mieux valu prévenir une seule guerre civile parmi les Grecs,

(*) Antigone Caryste, ΠΕΡΙ ἹΣΤΟΡΙΩΝ ΠΑΡΑΔΟΞΩΝ, c. 12.

que de déplacer cent montagnes, et d'arrêter le cours de cent rivières aux sons de la lyre d'Orphée et d'Amphion.

§. V.

Des Mystères de Cérès.

Les plus dangereuses superstitions des Grecs étoient précisément celles qui rapportoient à la fois de l'argent aux prêtres, et de l'argent à l'état. Les Athéniens ne protégeoient les mystères de Cérès, que parce qu'ils en partageoient le profit avec les Hiérophantes. Chez eux, un financier, nommé Aristogiton, et qui étoit, selon Démosthène, le plus grand scélérat de son siècle, imagina d'imposer une capitation à tous les dévots, et tous les pélerins qui vouloient être initiés. Quand ensuite Diagore de Mélos soutint ouvertement que ces initiations étoient contraires à la vertu, et qu'elles corrompoient horriblement les mœurs des Grecs, on ne fut pas en état de le réfuter; mais on promit un talent attique à celui qui pourroit l'assassiner. Et voilà toute la réponse qu'on fit à Diagore de Mélos: car déjà alors les théologiens argumentoient avec des poignards et

des charbons ardens comme des inquisiteurs, au lieu de recourir aux règles ordinaires de la logique, qui n'étoient pas, disoient-ils, faites pour eux.

On convient généralement que les mystères de Bacchus et de Cérès, ne furent dans leur origine que des fêtes champêtres, qui se célébroient au temps de la vendange et de la moisson, comme leurs noms mêmes l'indiquent. Or c'est de ce point qu'on étoit parti pour envelopper du plus obscur fanatisme la fraude la plus grossière dont on eût ouï parler jusqu'alors parmi les hommes.

Quand on avoit contenté les financiers d'Athènes, il falloit contenter les prêtres d'Eleusis; et toutes ces dépenses réunies devenoient si considérables, que les amans se faisoient un mérite aux yeux de leurs maîtresses, en payant pour elles les frais de l'initiation. Ce fut l'orateur Lysias qui paya pour la jeune Métanire dont il étoit épris, et qui brilloit alors parmi cette foule de courtisanes, qui venoient non-seulement d'Athènes, mais même de Corinthe pour assister aux mystères, où elles ajoutoient de nouveaux dangers à ceux qu'on couroit déjà durant des cérémonies nocturnes, où les ténèbres et la loi du silence favorisoient les projets

les plus hardis et les entreprises les plus téméraires. (*Plaidoyer contre la courtisane Nééra*, *page* 1352). Enfin ces événemens scandaleux, que le vulgaire nomme des aventures, y devinrent si fréquens, que les poètes comiques y puisoient comme dans une source intarissable les intrigues de leurs poètes (*). Ils portèrent même les choses jusqu'au point de supposer que de jeunes personnes, entraînées par l'ivresse des passions, s'y abandonnoient durant l'obscurité à des inconnus; et de-là il résultoit un jeu théâtral fort compliqué, comme dans l'*Avare* de Plaute, où il s'agit de la fille de l'Athénien Euclion, qui étoit devenue mère pendant les mystères de Cérès, sans même connoître le père de son propre enfant. (Prologue de l'*adulularia*).

Il n'est pas surprenant après cela, que les femmes d'Athènes ayent témoigné tant de prédilection pour le séjour d'Eleusis, où le luxe, l'amour, l'intrigue, le libertinage, la superstition, le jeu, et le commerce étoient étroitement unis ensemble; car il suffit de connoître même vaguement le génie et le caractère des Grecs, pour concevoir qu'ils trafi-

(*) Fabric. *Biblioth. Graeca. Notit. Comicorum deperdit.* Lib. II, c. 22.

quoient pendant les neuf jours que duroit la célébration des mystères ; et qu'on y tenoit des foires autour du temple de Cérès et de Proserpine, comme aux autres fêtes de la Grèce Européenne, le pays le plus commerçant de l'ancien monde.

Voici maintenant à quoi se réduisoit le prétendu secret qu'on révéloit aux dévots. Le hiérophante leur annonçoit que ceux qui avoient été d'abord lavés dans les eaux de l'Ilisse, et conduits ensuite en procession au sanctuaire de Cérès, habiteroient, après cette vie mortelle, des bosquets fortunés au fond des champs Elysiens, et y jouiroient de plaisirs ineffables, qui ne devoient plus avoir de fin ; tandis que tous les autres humains, c'est-à-dire, ceux qui n'avoient pas été initiés, seroient plongés dans les bourbiers du Ténare, et tourmentés à jamais par les supplices toujours renaissans de l'enfer poëtique. (Meursius, Eleusinia, cap. 16 et 17).

On n'exceptoit pas même du nombre de ces proscrits, le plus grand héros et l'homme le plus vertueux que la terre de la Grèce eût vu naître, c'est-à-dire, Epaminondas, qui n'avoit jamais été initié, et qui ne pouvoit l'être selon les lois de son pays : car les Thé-

bains avoient, par un édit perpétuel et irrévocable, interdit tous les mystères nocturnes, et toutes les initiations nocturnes, quelque nom qu'on pût leur donner et sous quelque prétexte qu'on cherchât à les introduire (*).

Il suffit d'y réfléchir, pour concevoir que la vérité et la raison étoient du côté des Thébains, et que la fraude et le mensonge étoient du côté des prêtres d'Athènes, qui s'enveloppoient de tous les voiles de la nuit pour séduire des hommes simples et crédules, auxquels ils vendoient à prix d'argent les jouissances d'un monde qui n'étoit pas à eux.

Cette doctrine mystique, qui établissoit un fanatisme rigide, entraîna une grande intolérance entre les initiés et les profanes, causa la dévastation de l'Attique, et dégénéra en un abus si monstrueux, qu'Eleusis devint le siége de l'infamie, et un lieu de prostitution.

Pour démontrer l'utilité des mystères, il

(*) Ce fut Pagondas, qui étoit Boétarque, en l'an 424 avant notre ère, qui porta à Thèbes la loi contre les mystères. Dans les ouvrages de Cicéron, le nom de Pagondas a été altéré vicieusement par les copistes; mais il a été aisé de le rétablir.

faudroit démontrer aussi qu'ils rendirent les Grecs meilleurs, plus vertueux, et sur-tout plus équitables : mais on voit, au contraire, chez eux la dépravation aller toujours en augmentant, et le mépris pour les sermens et les contrats les plus sacrés aller aussi en augmentant, au point que Polybe (*lib. IV, ch.* 40.) avoue sans détour, qu'il n'y avoit plus dans la Grèce aucune ombre de bonne foi. On y voyoit des malheureux se parjurer cent fois en un jour sans crainte et sans remords, sous prétexte que le ciel leur avoit été assuré par la voix des hiérophantes. Les faussaires s'y multiplièrent à l'infini ; et lorsqu'un plaideur y rencontroit par hasard quelqu'un de ses amis, il lui disoit sans aucune formalité : *danison moi martyrion*, prêtez-moi témoignage en une telle affaire ; et ensuite ce prétendu témoin alloit s'acquitter de sa commission au-delà de ce qu'on auroit osé l'espérer : il se présentoit devant les juges, et déposoit tout ce que l'on vouloit lui faire dire, en attestant et les ondes du Styx et la foudre de Jupiter : cependant on a encore aujourd'hui en Europe l'inconcevable foiblesse d'ajouter foi à mille faits de la plus grande importance, qui n'ont jamais été garantis par personne, sinon par des témoins de cette nation-là.

Ce n'est pas sans de grandes preuves, ni sans de graves raisons qu'on a accusé les théologiens Grecs d'avoir été les véritables auteurs d'une dépravation si flétrissante, et d'une perfidie si insigne, qu'on en parlera à jamais parmi les hommes. Les prêtres d'Eleusis en particulier ne purent même répondre à trois objections qu'on ne cessoit de leur faire.

D'abord il est absurde, leur disoit-on, de célébrer durant la nuit des mystères qui seroient encore fort dangereux, quand même on les célébreroit en plein jour: ensuite il est absurde d'exiger le silence le plus absolu touchant une doctrine qui ne sauroit être trop publique, si elle est vraie; et si elle n'est pas vraie, vous êtes les plus coupables des mortels en la prêchant. En troisième lieu, il est contraire à toutes les notions de la charité naturelle de dévouer à d'éternels supplices au-delà des trois quarts du genre humain; et si vous n'étiez aveuglés par l'intérêt le plus sordide, votre ame se révolteroit contre une proscription si abominable. Les philosophes souhaitent à tous les hommes le plus grand bien possible, et vous autres, vous leur souhaitez le plus grand des maux possibles; de sorte qu'il suffit de rapprocher de telles opinions pour se convaincre que vous

n'êtes que les instrumens de l'intolérance, et les organes d'un fanatisme absurde, et fondé uniquement sur des fables grossières, telles que la prétendue arrivée de Cérès dans l'Attique; tandis que les enfans mêmes savent qu'elle n'y arriva jamais (*). Voilà les trois argumens que les hiérophantes et le grand porte flambeau Callias ne purent jamais résoudre; et malgré cela ils persistoient toujours à maintenir un systême dont l'absurdité étoit démontrée, et dont les dangers étoient connus.

Le traité le plus détaillé que nous ayons touchant les mystères de Cérès, est celui que Meiners a inséré dans ses mélanges philosophiques, et où il a recueilli jusqu'aux moindres circonstances relatives à cette partie du culte des Athéniens; mais il ne m'est point possible d'adopter précisément ici une opinion particulière à ce savant, ainsi qu'à l'évêque Warburton : ils prétendent qu'on ré-

(*) Le rédacteur des *Marbres de Paros* y indique l'arrivée de Cérès à Eleusis, comme une époque réelle, d'où on peut inférer qu'il n'avoit pas la moindre idée de la critique historique, ainsi que la plûpart des Grecs. Toutes les époques de ces marbres, relatives aux plus anciens Rois de l'Attique, sont aussi de pures chimères : car on ne sait rien de positif touchant ces Princes-là.

véloit aux initiés que les Dieux du paganisme n'étoient que des hommes déifiés, et par conséquent indignes de l'encens qu'on leur prostituoit. Mais une telle révélation eût été à la fois extravagante et fausse dans toute la force des termes : car parmi les six grands Dieux et les six grandes Déesses de la Grèce, il n'exista jamais aucun homme, ni aucune femme déifiés ; et sans entrer ici dans des discussions scientifiques et épineuses, il suffit de se rappeler les premiers élémens et les points les plus incontestables de la mythologie, où Apollon étoit le soleil, et Diane la lune.

Les prêtres d'Eleusis disoient déjà assez de choses absurdes, sans qu'il soit nécessaire d'y en ajouter encore d'autres, qu'ils ne dirent jamais, et auxquelles ils ne pensèrent jamais.

Quant au caractère moral de ces prétendus prêtres, on peut s'en former une idée, en rapprochant les notions historiques que les Grecs eux-mêmes nous ont transmises, touchant Callias, qui étoit, comme on l'a dit, le grand porte-flambeau de Cérès, et par conséquent l'un des principaux acteurs de cette fraude pieuse, qu'on nommoit les mystères.

On l'envisageoit généralement comme le

modèle des mauvais citoyens, et jamais il ne parut à Athènes un homme dont le génie fût plus funeste, ni le cœur plus dépravé: il vivoit publiquement dans des liaisons incestueuses avec deux femmes, dont l'une étoit la mère de l'autre; et après avoir par une longue suite de débauches dissipé l'immense fortune de son père Hipponicus, il ne subsistoit plus que de concussions, de calomnies, d'intrigues. Enfin on ne pouvoit trouver dans toute la Grèce un scélérat plus dangereux que lui, ni plus vil que lui: aussi Iphicrate le traita-t-il de charlatan et d'imposteur à la face de tous les Athéniens (*).

Tel étoit Callias, le prêtre de Cérès, dont la présence eût fait fuir les Dieux, si jamais il y avoit eu quelque chose de divin en un culte si profane, qui parmi mille autres maux, donna lieu aux accusations d'impiété, et à l'érection du tribunal du roi des sacrifices. Il falloit bien, disoit-on, protéger par une grande force des choses si foibles d'elles-mêmes, et qui n'auroient pu se soutenir, s'il eût été permis de les discuter selon les règles ordinaires et les notions communes; mais comme il étoit défendu aux initiés, sous

(*) Aristote, *Rhetor.* lib. III, c. 2. Et Andocide, *touchant les Mystères*, pag. 68.

peine de mort, de parler des mystères, ceux qui avoient été victimes de la fraude des hiérophantes, n'osoient s'en plaindre, ni arrêter ceux qui alloient être entraînés dans le même abyme; et c'est par des moyens si extraordinaires que la superstition conserva si long-temps son énergie, et perpétua si long-temps son empire.

Quant à ce qu'on nommoit vulgairement les grands mystères, ce n'étoit dans la réalité qu'une confirmation des petits, qui consistoient, comme on l'a dit, à baptiser les initiés dans les eaux de l'Ilisse, en un endroit assez solitaire, situé au sud d'Athènes, et qu'on appeloit *les chasses* : il comprenoit tout le mont Lycabessus, toute la colline du musée, s'étendoit jusqu'au pied de l'Hymette, et renfermoit deux temples, consacrés à Diane et à Cérès Eleusiniénne, et c'est dans le dernier de ces édifices que se célébroient proprement les petits mystères.

Les différentes épithètes que les poètes grecs ont données à l'Ilisse, qu'ils qualifioient tantôt de rivière sainte, et tantôt de rivière mystique, avoient un rapport direct aux ablutions des initiés, qui acquéroient dès ce moment le privilége d'entrer au moins dans les premières avenues des champs Elysées; mais

pour y obtenir une place distinguée, et ce qu'Aristide nomme un droit de préséance parmi les bienheureux, il falloit nécessairement recevoir la confirmation que les hiérophantes donnoient durant les grands mystères, dans la bourgade même des Eleusiniens, qui avoient à la vérité chez eux une rivière, qu'on appeloit le petit Céphise; mais comme elle étoit souvent à sec, on ne pouvoit y faire les lustrations convenables; et au temps de la fonte des neiges elle devenoit un torrent impétueux, qui inondoit souvent toute la vallée d'Iapis, jusqu'aux confins de la Mégaride (*).

Dans cette compilation, que Cousin Despréaux a intitulée l'histoire de la Grèce, on prétend que le temple de Cérès à Eleusis renfermoit des richesses vraiment prodigieuses: mais la vérité est qu'on n'osoit pas même y déposer le moindre vase d'argent, parce

(*) C'étoit au moins une grande prudence de faire l'ablution de tant de milliers d'hommes dans des eaux courantes; tandis qu'en différentes parties de l'Europe on y emploie aujourd'hui des eaux qui ont long-temps stagné, et qui se sont chargées de différens germes de maladies qui peuvent être cause de la mortalité des enfans. Cet objet devroit sérieusement occuper tous les gouvernemens, où de tels abus se sont introduits.

qu'on y craignoit sans cesse les Lacédémoniens, les plus grands brigands de la terre, et qui pillèrent, comme on sait, au temps du roi Cléomène l'ancien temple d'Eleusis, reconstruit depuis sous l'inspection de Périclès. C'est dans les murs mêmes d'Athènes qu'étoit conservé l'immense attirail nécessaire à la célébration des mystères, où l'on voyoit paroître aussi des lingams et d'autres obscènes symboles, dont la forme désignoit assez une origine égyptienne ; et il n'est point surprenant que des philosophes, comme Diagore de Mélos, ayent si hautement réprouvé un culte chargé de pratiques à la fois contraires aux notions du sens commun, et aux idées de la pudeur.

Quelques Auteurs semblent insinuer que les initiés faisoient aussi aux hiérophantes une espèce d'aveu de leurs fautes ou de leurs foiblesses : en effet à Phénéon, en Arcadie, le grand pontife de Cérès mettoit une petite statue de cette Déesse dans les replis de sa robe, et ensuite il distribuoit aux dévots des coups de baguette par forme de correction, à-peu-près comme quelques pénitenciers d'Italie en donnèrent une aux ambassadeurs de Henri IV, qui étoient bien éloignés de soupçonner alors que ce cérémonial avoit été

puisé dans le paganisme, et qu'il remontoit à des temps de la plus haute antiquité, au moins chez les Arcadiens, qu'on sait avoir été des peuples assez grossiers ; car on n'en découvre pas le moindre vestige à Eleusis même, où les habitans avoient trop de politesse pour recevoir les étrangers d'une manière si peu conforme à ce qu'on appeloit l'urbanité attique.

Dans quelques parties de la Grèce européenne et de l'Asie mineure, les mystères de Cérès et ceux de Bacchus étoient considérés comme des institutions très-distinctes, et même incompatibles aux yeux des prêtres de l'Egypte, qui n'osoient jamais goûter aucune espèce de liqueur exprimée du fruit de la vigne : mais les prêtres d'Athènes, toujours inépuisables en expédiens, avoient eu la politique de combiner ces deux cultes différens en un même corps, et voilà proprement ce qui donna lieu à cette fameuse procession, composée souvent de trente mille pélerins, qui se couronnoient de feuilles de myrte, et portoient tous les ans la statue de Bacchus à Eleusis, en partant du céramique d'Athénes, et en suivant cette route qu'on nommoit la voie sacrée, qui retentissoit alors

tellement de cris d'alégresse, qu'on entendoit ces acclamations dans toutes les vallées de la Diacrie, et dans toute la plaine de Thria.

Les dames d'Athènes, montées sur des chars découverts, et superbement parées, marchoient à la tête de cette orgie; et leurs aventures amoureuses, dit Aristophane, (dans le *Plutus*, v. 1014), commençoient déjà même avant qu'elles fussent arrivées au lieu de leur destination. Ensuite elles se permettoient durant tout le cours de la route des discours si licencieux, qu'on les nommoit vulgairement *le langage des chariots*. Enfin toute cette marche des Athéniens offroit l'image d'une bacchanale ambulante de l'espèce de celles dont le Poussin a décoré quelques-uns de ses tableaux, et dont on a aussi découvert des représentations à Eleusis même sur des bas-reliefs antiques, où l'on voit paroître tous les initiés en habits mystiques avec des flambeaux allumés; et on ne sauroit nier que ce spectacle n'ait été très-propre à amuser les voyageurs qui se trouvoient dans la voie sacrée; mais qui n'y venoient pas tous pour prendre une part directe à la célébration des mystères : car il y avoit parmi eux

eux un grand nombre d'hommes, qu'on désignoit simplement par le titre de théores ou de spectateurs.

Ceux qui aiment, dit Maxime de Tyr, les solemnités religieuses et les panégyres, ne sauroient mieux satisfaire leur goût qu'à Athènes, où l'on avoit un génie particulier pour diriger ces sortes de divertissemens : nulle part on ne voyoit ni de si belles processions, ni de si belles danses ; et jamais les habitans n'y manquoient de prétexte pour instituer quelque fête : on en avoit même prétendu institué une à l'occasion du déluge de Deucalion ; et ensuite venoit la commémoration des principales victoires remportées par les armées, ou les flottes de la république ; de façon que les Athéniens se divertirent pendant plus de sept cent ans au jour anniversaire de la bataille de Marathon ; mais la vendange et la moisson étoient les deux événemens qu'ils célébroient avec le plus d'éclat ; parce qu'ils prétendoient être les inventeurs de l'agriculture, et ce furent eux, disoient-ils, qui distribuèrent aux autres Grecs les premiers échantillons des graines alimentaires qui mirent un terme à la vie

sauvage, et firent tomber les glands de la Chaonie en un grand discrédit (1).

Isocrate assure qu'il y avoit encore de son temps différentes nations qui apportoient tous les ans, par forme de reconnoissance, les prémices de leur récolte à Athènes; et quand elles s'en sont dispensées, ajoute-t-il, l'oracle de Delphes les a sérieusement rappelées à leur devoir (2). Il se peut que de petites peuplades qui se mettoient sous la protection des Athéniens, quand ils étoient heureux à la guerre, leur ayent offert par un esprit de flatterie quelques épis moissonnés avant les autres; mais quand la fortune abandonnoit Athènes, ces petites peuplades alloient porter leur encens ailleurs; car la légéreté des Grecs a été mémorable dans tous les âges. Ainsi cette coutume qui fut, de l'aveu même d'Isocrate, souvent interrompue, ne forme pas une preuve historique en faveur de l'invention de l'agriculture dans le territoire d'Eleusis, dont les campagnes n'offroient certainement pas les plus anciens défrichemens

(1) *Adsunt Athenienses, unde humanitas, doctrina, religio, fruges, jura, leges ortae, atque in omnes terras distributae putantur.* Cicéron pour Flaccus.

(2) Isocrate, *in Panegyr.* et Aristide, *in Eleusin.*

de la Grèce, comme nous l'avons démontré jusqu'à l'évidence dans le volume précédent.

Il paroît que les premiers plans de vignes qu'on cultivoit sur le mont Icare, y avoient été apportés de Thèbes en Béotie; et quant aux oliviers, ce sont, comme Tournefort l'a observé dans ses voyages, des arbres vraiment indigènes en différentes parties de la Grece, où l'on parvint à perfectionner leur nature au moyen de l'insertion; et Euripide prétend que ceux qu'on voyoit dans l'Attique, y avoient été transplantés de l'île de Salamine, où ils croissoient alors dans un état sauvage; comme on les retrouve encore de nos jours sur quelques montagnes de la Crète.

Au reste, si les Athéniens ne furent pas dans la réalité les inventeurs de l'agriculture, au moins faut-il avouer qu'ils furent les plus grands cultivateurs de la Grèce européenne, puisqu'en une contrée si excessivement aride ils firent des choses si étonnantes, et ne laissèrent en friche que les terrains qu'aucune industrie, ni aucune puissance humaine ne pouvoit fertiliser, ni pour ainsi dire dompter.

Je termine enfin ici les discussions relatives à ce peuple, dont j'ai fait connoître

le génie et les mœurs en un assez grand détail, pour pouvoir passer maintenant dans le domaine de Lacédémone, où l'on aura occasion d'observer une race d'hommes fort singuliers, et des usages qui ne l'étoient pas moins.

Il n'existoit, proprement parlant, dans la Grèce, que deux nations vraiment originales, c'est-à-dire les Athéniens et les Lacédémoniens : les autres ne doivent être envisagées que comme des nuances qui se rapprochoient plus ou moins de ces deux couleurs décidées : les habitans de la Crète, de Mélos, de Rhodes, de Mégare, de la Messénie et de quelques parties du Péloponnèse, suivoient différens usages laconiques, tandis que les autres Grecs de l'Europe adoptoient assez communément les mœurs, les modes, et les institutions civiles des Athéniens, hormis dans des circonstances locales, qu'il n'est pas d'un intérêt général de connoître.

Fin de la troisième Partie.

NEUVIÈME SECTION.

DES LACÉDÉMONIENS.

§. I.

Observations préliminaires sur ce peuple.

AVANT que l'art de juger les nations eut été réduit en de certaines règles et de certains principes, on étoit plongé à cet égard dans une telle incertitude, qu'on ne parloit jamais qu'au hasard des vices et des vertus nationales.

Les peuples militaires étoient ordinairement ceux auxquels on prodiguoit les éloges les plus outrés; et les historiens, qui sont rarement philosophes, ne voyoient rien de plus grand dans toute l'étendue de l'ancien monde que les prétendus exploits des Lacédémoniens, qui rentroient néanmoins dans la classe des nations barbares, puisqu'ils ne

cultivoient ni les sciences, ni les arts : ils ne savoient qu'aiguiser des javelots et des poignards, pour dépouiller tous ceux qui étoient plus foibles qu'eux ; et ils firent enfin de la ville de Lacédémone ce que Platon appelle l'antre du lion, où presque tout l'or et l'argent de la Grèce alla s'engloutir. On découvroit aisément les traces par où ces immenses richesses y étoient entrées ; mais on ne pouvoit découvrir les traces par où elles en étoient sorties.

Cette déprédation, soutenue pendant plusieurs siècles par des brigands vraiment insatiables, forme le plus sombre tableau de toute l'histoire grecque : on y voit sans cesse la perfidie suppléer à la force ouverte, et les notions les plus sacrées de la justice céder au moindre appât d'un intérêt sordide.

L'ouvrage le plus conséquent qu'on ait jamais écrit touchant les Lacédémoniens, est une dissertation de Gourcy ; et on est bien fâché de devoir ajouter que cette dissertation même a été couronnée par l'académie des inscriptions de Paris, à-peu-près comme les tragédies de Denys le tyran furent couronnées à Athènes.

Cependant Gourcy ignoroit jusqu'aux premiers élémens de la critique historique, et

n'avoit aucune espèce de pénétration pour distinguer les erreurs les plus grossières d'avec les vérités les plus frappantes : il ne se contente pas d'élever Lycurgue au-dessus du vulgaire des hommes ; mais il en fait un Dieu, et selon lui la nature humaine ne produisit jamais un génie comparable à celui-là (*).

Il est difficile de trouver des expressions propres à caractériser un enthousiasme si insensé, et qui décèle une ignorance profonde de l'histoire ancienne, où jamais aucun personnage ne fut moins connu, ni plus réellement obscur que Lycurgue.

Plutarque avoue sans aucun détour, *dans l'introduction à la vie de Lycurgue*, que les Grecs ne savoient absolument rien de positif touchant cet homme-là, et il rapporte les fables répandues à son sujet, sans pouvoir citer deux auteurs qui fussent exactement d'accord entre eux sur aucune de ces fables.

Rien n'est moins surprenant que l'incertitude des Grecs à cet égard, lorsque l'on considère que les prétendues institutions attribuées à Lycurgue ne furent jamais rédi-

(*) Histoire philosophique et politique des lois de Lycurgue. *pag.* 52.

gées par écrit ; et nous n'en connoissons aujourd'hui positivement aucune dont on puisse garantir l'authenticité selon les règles d'une saine critique.

Jadis personne à Lacédémone ne s'appliquoit à l'étude de la litterature et de l'histoire : on y vivoit dans une ignorance absolue de l'antiquité ; et les savans des autres parties de la Grece n'avoient garde d'aller voyager dans une région si peu hospitalière, où les étrangers étoient horriblement persécutés. Et encore aujourd'hui aucun philosophe n'est tenté d'aller au cap Ténare, pour étudier les usages et les mœurs de ces brigands de la Laconie, qu'on nomme les Mainotes, où l'on est dépouillé en descendant sur le rivage, et assassiné en pénétrant dans l'intérieur des terres.

Le plus ancien historien Grec qu'on connoisse, c'est-à-dire, Hellanicus, a constamment soutenu que Lycurgue n'avoit pas même été législateur à Lacédémone. (Strabon, *géographie*, lib. VIII). Et si par ce terme vague de législateur on veut désigner strictement celui qui rédige une société en ordre, et impose à tout un état une forme de gouvernement civil, on ne sauroit nier qu'Hellanicus n'ait eu raison en son sens : car au-

cune des grandes institutions politiques des Spartiates n'étoit et ne pouvoit être l'ouvrage de Lycurgue, puisque long-temps avant sa naissance il y avoit déjà deux rois à la fois à Lacédémone, et ce fut encore long-temps après sa mort qu'on y créa les cinq éphores annuels. Or c'est précisément sur cette puissance combinée des rois et des éphores que reposoit le gouvernement civil. Quant au sénat des vieillards, les Doriens avoient déjà, même avant d'avoir fait la conquête de Lacédémone, un conseil semblable, et on sait que chez tous les sauvages de la terre aucune autorité n'est au-dessus de l'autorité des vieillards. C'est l'instinct qui a enseigné cela aux hommes dans l'état de nature; et ce que l'instinct enseigne, on le retrouve ensuite sous tous les climats.

Enfin, il est de fait que ce ne fut pas Lycurgue qui institua les éphores, et il est de fait encore, que ce ne fut pas lui qui institua la double royauté, ou la dyarchie de Sparte, qu'on ne pouvoit envisager que comme un pur effet du hasard. Une Reine y mit un jour au monde deux enfans mâles à la fois; et soit par les intrigues de cette princesse, comme Hérodote le dit, soit par une influence inconnue aujourd'hui, on décida alors

à la cour que ces jumeaux régneroient ensemble, et que leur postérité se partageroit exactement la monarchie entre elle. Cette décision, opposée aux premières notions de la saine politique, donna lieu à deux dynasties collatérales, assises en même temps sur le même trône : on nommoit l'une la race des Agides, et l'autre la race des Eurypontides.

Le poids de cette double royauté étoit tel, qu'il devoit d'abord écraser toute la liberté nationale, et exciter ensuite une guerre civile entre les deux branches régnantes, dont l'une devoit encore, selon le cours ordinaire de l'ambition et de la cupidité, éteindre l'autre dans son propre sang. On n'avoit pas besoin d'une grande pénétration pour annoncer de telles catastrophes d'avance; et il n'est pas surprenant que les Lacédémoniens, menacés alors du dernier des malheurs, ayent enfin établi une magistrature capable de contre-balancer la puissance de deux Rois, et capable encore de terminer les dissentions qui s'élevoient sans cesse parmi de tels rivaux.

La race des Eurypontides, qui étoit la plus foible et la moins respectée, parce qu'elle formoit proprement la branche cadette, favo-

risa elle-même tant qu'elle put l'institution des ephores ; car sans un tel appui elle n'auroit pas été en état de se soutenir, et eût été indubitablement anéantie par la race des Agides, auxquels le trône appartenoit par droit d'aînesse (*).

De tous ces arrangemens bizarres, auxquels jamais Lycurgue n'eut la moindre part, il résulta enfin une forme de gouvernement si irrégulière, qu'aucun politique Grec n'a su la définir, et qu'aucune nation du monde n'a été tentée de l'imiter. En effet, on vient de voir que ce gouvernement même n'étoit ni l'ouvrage de la raison, ni l'inspiration de la sagesse humaine, mais le fruit du hasard ou de cette cause aveugle qui fait naître les princes ; et si une reine n'y eût accouché de jumeaux, jamais il n'y auroit eu deux Rois à la fois dans Lacédémone.

Tout ce que l'on a pu découvrir jusqu'à présent de plus vraisemblable touchant Lycurgue, c'est qu'il passa dans l'île de Crète, et transféra ensuite quelques usages militai-

(*) Ce fut le roi Théopompe, de la branche cadette des Eurypontides, qui engagea les Lacédémoniens à créer les Ephores, cent trente ans après la mort de Lycurgue. Il faisoit cela, disoit-il, pour sa propre sûreté et la sûreté de sa famille.

res, et quelques exercices des Crétois à Lacédémone. Il n'étoit par conséquent ni un génie créateur, ni un esprit original, et bien moins un homme inspiré par la divinité, comme l'ont dit quelques enthousiastes de l'antiquité, et comme quelques enthousiastes de nos jours l'ont répété.

On observoit un rapport si marqué entre les institutions des Crétois, et celles des Lacédémoniens, que la plûpart des Auteurs grecs ont avoué qu'une telle analogie ne pouvoit être que l'effet d'une imitation servile. Polybe est le seul qui ait voulu combattre cette opinion généralement reçue dans la Grèce; mais ses argumens sont si foibles, et ils sont encore si peu concluans, qu'il a été à cet égard abandonné par ses propres partisans.

Les Crétois, à la fois bergers et chasseurs, étoient divisés en un grand nombre de peuplades indépendantes, qui durant leurs guerres civiles se déroboient mutuellement leurs troupeaux, et qui à cause de cette discorde même étoient pillées à leur tour par les pirates et les aventuriers de la Méditerranée, qui venoient faire des descentes sur leurs côtes: cet état critique inspira aux Crétois l'idée d'être toujours armés, de former des cham-

brées de soldats, qui dînoient en commun, et de faire enfin des exercices, afin de défendre leurs possessions contre les peuplades voisines et les brigands étrangers.

Ces institutions parurent très-propres aux Lacédémoniens, qui étoient en petit nombre au milieu d'un grand pays qu'ils avoient conquis, en réduisant les anciens habitans en esclavage, de façon qu'ils craignoient autant leurs propres esclaves, que les Crétois se craignoient les uns les autres.

Aucun habitant de la Laconie soumise aux Spartiates, n'osoit avoir chez lui ni une épée, ni un javelot, ni une flèche; et quoiqu'on les eût désarmés de la sorte, on les massacroit en secret, afin de les affoiblir de plus en plus. Il est généralement connu que les jeunes hommes de Lacédémone, pourvus d'un casque, d'une cuirasse, et d'une lance, alloient à la chasse des Hélotes nus et destitués de toute espèce d'instrument propre à se défendre : on les attiroit dans une embuscade, et on tomboit ensuite sur eux les armes à la main, comme des bêtes féroces tombent sur un troupeau qu'ils ont long-temps guetté au fond d'une gorge ou d'une vallée.

Platon et Aristote assurent que ce fut Lycurgue lui-même qui enseigna cette affreuse politique aux Spartiates ; et pour calmer les remords que tant de perfidies et de massacres devoient exciter dans les ames les plus atroces, on imagina de déclarer une espèce de guerre aux Hélotes au milieu de la paix : dès que les Ephores étoient entrés en charge, ils montoient sur leur tribunal, et publioient à haute voix qu'on pouvoit, sans aucun scrupule, tuer tous ceux de ces esclaves qu'il étoit possible d'attirer dans une embuscade ; et en un seul jour on y en attira jusqu'à deux mille, qui eurent tous le cœur percé à coups de poignard aux pieds des Dieux pénates, où les Lacédémoniens les avoient invités, sous prétexte de leur accorder la liberté : déjà ils étoient couronnés de festons de fleurs comme des affranchis, lorsqu'on les immola comme des victimes ou des bêtes en une boucherie.

Quand on a osé dire que de telles institutions furent approuvées par l'oracle de Delphes, on a dû supposer avant tout que ce prétendu Dieu de Delphes étoit lui-même un monstre dénaturé, qui donnoit sa sanction à un code dicté par la perfidie, et écrit en caractères de sang. C'est ainsi qu'on est tombé

d'absurdités en absurdités dans une telle confusion d'idées, qu'il n'y en eut jamais d'exemple parmi les hommes.

Pour débrouiller un cahos semblable, il faut avant tout connoître au moins en grand cette contrée de la Grèce, qu'on nommoit la LACONIE, et où la terre fut teinte de tant de sang répandu par les plus barbares des conquérans.

§. II.

Description générale de la Laconie.

On peut comparer toute la surface du Péloponnèse à la figure d'un cône dont le sommet est en Arcadie. De cette espèce de pic il se détache deux chaînes de rochers qui se prolongent du nord au sud jusque dans le sein de la Méditerranée, où ils forment d'un côté le cap Ténare, et de l'autre le cap Malée: tout ce qu'il y avoit d'espace entre ces bras et les côtes de la mer, étoit la LACONIE proprement dite, qui, depuis les confins de l'Argolide jusqu'à ceux de la Messénie, renfermoit à-peu-près cent et cinquante lieues carrées.

Cette contrée s'offroit de loin sous l'aspect d'un cratère ou d'un bassin environné

dans la plus grande partie de sa circonférence de montagnes fort élevées, et revêtues d'épaisses forêts de sapin, où les armées ennemies ne pouvoient que difficilement se frayer un passage; mais dès qu'on avoit surmonté ces hauteurs, on alloit toujours en descendant jusqu'au fond d'une longue vallée baignée par l'Eurotas. La principale parure de cette rivière si célèbre dans la mythologie, consistoit en des bosquets de myrte et de laurier qui en ornoient naturellement les bords, et en une prodigieuse quantité de cygnes qui en couvroient les eaux, qu'on pouvoit à peine contenir par les digues les plus solides lors de la fonte des neiges, tandis qu'au cœur de l'été l'Eurotas finissoit par n'être pas navigable pour les moindres bateaux.

La ville de Sparte ou de Lacédémone occupoit la partie septentrionale de cette vallée, où dans une grande étendue on ne découvroit que des vignobles, des allées de platanes, des plans d'oliviers, des jardins et des maisons de plaisance, qui fournirent, dit Xénophon, un immense butin aux troupes d'Epaminondas après la bataille de Leuctres; car ceux qui avoient si souvent pillé tous les états de la Grèce, furent alors pillés à leur tour,

tour, et punis comme ils le méritoient. (Xénophon, *Helléniques*, lib. VI).

Dès qu'on partoit de Lacédémone pour s'élever vers le sud, on arrivoit à Amycles, où les habitations surpassoient toutes les autres par les charmes de leur situation; et ce canton étoit à la fois la terre la plus fertile de la Laconie, et le séjour le plus champêtre du Péloponnèse: au printemps, les champs y paroissoient entièrement tapissés de jacinthes sauvages; et Polybe assure que la beauté des arbres et la vivacité de leur verdure le disputoient à la beauté même des fruits (*). Le seul inconvénient dont on eût à s'y plaindre, consistoit en un degré de chaleur presque insupportable, occasionnée par la proximité du mont Taygète, qui y réfléchissoit les rayons du soleil aux approches du solstice d'été, tandis qu'en hiver les sommets de ce rocher sont cachés sous un lit de neiges que les navigateurs découvrent de très-loin, même au mois de Mai, sous l'apparence d'une nuée blanchâtre, qui voile à leurs yeux l'horizon de la Morée.

(*) Le canton d'Amycles étoit, selon les expressions de Polybe, ΤΟΠΟΣ ΚΑΛΛΙΔΕΝΔΡΟΤΑΤΟΣ ΚΑΙ ΚΑΛΛΙΚΑΡΠΟΤΑΤΟΣ. Or voilà tout ce qu'on peut dire d'un beau paysage.

Lacédémone, placée à une distance de huit lieues des côtes les plus voisines de la mer, ne put jamais devenir une ville fort négociante ; car cette position à tous égards défavorable l'excluoit de la sphère du commerce de la Grèce, à cause de l'impossibilité de remonter l'Eurotas avec des navires chargés. Comme les Lacédémoniens avoient néanmoins besoin d'un entrepôt pour y réunir leurs forces navales, et une partie de leur marine marchande, ils choisirent pour cet effet la ville de Gythion, située à l'embouchure d'une petite rivière qui s'y verse dans le golfe laconique, en un endroit connu de nos jours, sous le nom de *Colokythia* ; là ils creusèrent un bassin très-spacieux, défendu d'un côté par des moles, et de l'autre par tant de remparts et de fortifications, qu'Epaminondas, et Philippe, fils de Démétrius, ne purent forcer ce port au milieu de leurs victoires, et après avoir mis en déroute toutes les armées de terre. Cette circonstance seule démontre suffisamment l'erreur de ceux qui s'imaginent que les Spartiates, se reposant sur leur bravoure, ne se retranchèrent jamais au milieu de la Laconie : ce fut par des raisons purement politiques qu'ils n'osèrent environner leur capitale de murailles,

de peur que l'un des rois, ou tous les deux à la fois, ne s'y érigeassent en despotes; mais comme il étoit statué par une loi positive que ces princes ne pourroient jamais commander les flottes, on ne craignoit pas l'influence de leur pouvoir sur la marine de Gythion, où l'on n'armoit pas seulement les escadres, mais où l'on frétoit encore la plûpart des vaisseaux marchands, destinés pour la Crète, l'Afrique et l'Egypte, où Thucydide assure que les habitans de la Laconie faisoient un commerce régulier; et comme ils avoient un penchant irrésistible pour la piraterie, leurs armateurs étoient en temps de guerre le fléau des négocians d'Athènes, qui pour assurer au moins le transport de l'or et de l'argent monnoyé, eurent recours, comme on l'a vu, aux opérations du change, et mirent ainsi une partie de leur fortune à l'abri des corsaires de Sparte.

A mesure qu'on s'éloignoit de la longue vallée arrosée par l'Eurotas, on trouvoit des terres plus élevées, et par conséquent plus stériles, où l'inégalité du sol rendoit tous les procédés du labour excessivement pénibles aux animaux de trait; de sorte que le produit de ces fonds n'égaloit pas à beaucoup près celui des terres basses, situées entre

Pellane et Sellasie, dont les nobles de Lacédémone s'emparèrent au temps de la conquête, ne laissant au petit peuple, dit Isocrate, (*Panath. pag.* 418) que des champs pierreux, et d'une culture difficile; d'où il résulta une infinité de plaintes et de réclamations contre des lois agraires, si manifestement injustes, qu'on ne pouvoit les nommer qu'un brigandage, ou une tyrannie.

Par une suite nécessaire de cette disposition du terrain, telle qu'on vient de la décrire, quelques villes situées au penchant des montagnes, où elles pouvoient recueillir les ruisseaux et les sources qui descendoient de ces hauteurs, avoient une grande abondance d'eau, tandis que d'autres, reculées vers les côtes de la mer, éprouvoient une grande disette, comme Pyrrhique et Cyphante. Ce fut précisément dans cet endroit-là, dit Pausanias, (*Laconiques, c.* 23,) qu'Atalante revenant de la chasse, et se trouvant fort altérée, frappa un rocher de son javelot, et en fit jaillir une fontaine.

L'impossibilité où étoient les cultivateurs de Lacédémone de former sur les terres élevées des prairies et des pâturages, y rendoit l'entretien de la cavalerie extrêmement coûteux, et donna lieu à cette imprécation

qu'ils faisoient à tous leurs ennemis : que ne puisses-tu, leur disoient-ils, construire des digues le long de l'Eurotas, bâtir des maisons, nourrir des chevaux, et avoir une épouse infidelle ! C'étoit là, selon eux, un moyen à-peu près infaillible pour se ruiner, et pour se ruiner sans plaisir.

La partie la plus orientale de la Laconie, qu'on nommoit jadis la côte Maléatide, appelée maintenant par corruption la Malvasie, étoit beaucoup cultivée en vignobles; mais naturellement peu boisée et peu fréquentée par le gibier, tandis que vers le pied du mont Taygète la vaste forêt d'Enoras nourrissoit des daims, des cerfs, des sangliers, et sur-tout cette race d'ours qui habitoit toutes les montagnes de la Grèce, et y formoit une espèce d'animaux indigènes.

Dès qu'on avoit traversé les bois d'Enoras, on découvroit dans le lointain le sommet de deux rochers escarpés, que les habitans de cette côte nommoient les *Thyrides* : ils s'élevoient sous la forme d'un immense obélisque sur le promontoire du Ténare, dont toute la base étoit excavée par l'action des feux souterrains, et le marbre noir qu'on y exploitoit, appartenoit réellement à la classe des laves. C'est à l'entrée même de ces cavernes

noircies par la fumée des anciens volcans, que les mythologistes plaçoient non-seulement les portes de l'enfer poétique, mais encore le trône des vents, la route des orages, et l'étable des chevaux de Neptune, dont le temple, creusé dans le roc en figure de grotte, étoit environné d'une forêt de sapins, dont l'obscurité augmentoit l'horreur de ce paysage, où l'on n'entendoit d'autre bruit que le mugissement des flots de la Méditerranée, qui s'y élevoient en écumant contre les écueils du Ténare, souvent couverts de fragmens de navires que la tempête venoit y briser. Aucun endroit connu de l'ancienne Grèce ne réunissoit en un si petit espace tant de lugubres images; mais rien n'attristoit tant l'œil du voyageur que les ruines qu'il rencontroit à l'embouchure de l'Eurotas, et qui étoient les débris de la malheureuse Hélos, dont les habitans furent réduits à un état d'esclavage, d'autant plus oppressif, qu'on y avoit combiné la servitude de la glèbe avec le service militaire, auquel on ne condamne pas même les nègres; tandis que les Hélotes étoient toujours placés à la tête des bataillons spartiates, de façon que tous les traits et toute la fureur de l'ennemi tomboient sur eux.

On comptoit Hélos avant sa destruction au nombre des cent villes que la Laconie renfermoit autrefois sur un espace de cent cinquante lieues carrées. La plûpart de ces habitations, construites le long des côtes par les anciens Achéens, furent successivement abymées durant les guerres des Spartiates ; et celles qui échappèrent à ce feu-là, succombèrent sous d'horibles tremblemens de terre, occasionnés par la conflagration des substances volcaniques, concentrées dans le sein du mont Taygète, et dans les cavernes du Ténare. Il semble que la nature et les hommes avoient conspiré la ruine de cette contrée, dont aucune partie ne fut plus cruellement saccagée, dit Polybe, que celle qui joignoit l'Arcadie et l'Argolide, où les combats et les massacres étoient interminables : les Lacédémoniens vouloient toujours étendre les bornes de leur domaine sur le domaine des nations limitrophes, qui repoussoient ensuite les agresseurs par le fer et par le feu, au point que la terre n'y étoit jonchée que de cadavres, de cendres et de ruines.

Déjà au siècle de Strabon, les cent anciennes villes de la Laconie étoient réduites à trente bourgades, dont Pausanias a beaucoup embelli la description ; car il avoit l'art de voir

de grandes choses là où les observateurs plus judicieux que lui, voyoient à peine des ombres: aussi Tite-Live traite-t-il toutes les habitations de ce pays ruiné par la guerre, de bicoques et de fortins, *vici et castella*, si l'on en excepte Gythion et Lacédémone.

Les Indigènes de la Laconie, qui étoient le peuple le plus malheureux qui ait jamais existé sur la surface du globe, pouvoient jadis former une armée de trente mille combattans, comme Aristote le dit positivement; mais par les suites d'un gouvernement militaire, et destructif de lui-même, ils éprouvèrent le sort qu'avoient essuyé les villes, et se virent après plusieurs siècles de guerres et de dévastations, réduits à une poignée d'hommes qui étoient ou des esclaves ou des mendians. Cependant la dépopulation fut plus rapide encore parmi les Lacédémoniens de race Doride, dont il ne restoit plus, selon Macrobe, que quinze cent individus sous le règne d'Agis, dernier du nom, et seulement sept cent, selon le calcul de Plutarque, dans la vie d'Agis.

Le roi Cléomène, qui succéda à Agis, voyant l'état presqu'éteint, faute d'hommes, créa neuf mille citoyens, tirés de la classe des Hélotes affranchis, et des Laconiens

tributaires ; mais à peine eut-il achevé cette opération, qu'agité par ses fureurs ordinaires, il osa conduire ce peuple nouveau à la guerre, et livrer aux Macédoniens la plus terrible et la plus sanglante des batailles, qu'il perdit complètement ; de sorte qu'après cette défaite générale on ne comptoit plus que deux cent Lacédémoniens, qui furent depuis pour la plûpart exterminés par le tyran Nabis. (Plutarque, *vie de Cléomène.*)

Les pilotes de l'antiquité évaluoient la longueur des côtes de la Laconie à trois jours de navigation dans des vaisseaux qui marchoient à la rame, et qui suivoient toutes les sinuosités des terres : le vrai point du départ étoit à l'embouchure d'un ruisseau, nommé le *petit Pamise*, sous les murs de la ville de Leuctres, où commençoit la Laconie à l'Occident, et elle s'étendoit jusqu'au port de Prasie vers l'est sur le golfe argolique. Durant cette traversée on découvroit différentes îles, dont aucune n'étoit habitée, si l'on en excepte Cythère, qu'on traitoit comme une dépendance de la terre-ferme, dont elle n'est séparée que par un canal, large de cinq mille pas, mais très-difficile à franchir en un temps orageux ; car alors les navires risquoient d'être jetés

sur le promontoire de Malée, dont l'aspect seul faisoit pâlir les navigateurs grecs, qui n'avoient pas bien approfondi les élémens de leur art : puisqu'il eût été facile d'éviter ce détroit si dangereux, et devenu célèbre par mille naufrages ; il falloit pour cela courir plus avant dans le sud, et doubler la pointe méridionale de Cythère, dont les habitans avoient en général la réputation d'être extrêmement laborieux, mais aussi extrêmement économes. Tel étoit le caractère de toutes les petites peuplades répandues sur les îles les plus stériles de l'Archipel : on les comparoit à des hommes qui avoient été jadis fourmis, et qui ne changèrent point de mœurs en changeant de forme : travailler, entasser, et ne pas jouir, étoient trois choses qu'ils préferoient à toutes les autres (*).

Il suffisoit d'aborder à Cythère, pour se convaincre de l'excessive vanité des anciens mythologistes, dont l'imagination peu éclairée sur l'état réel du local de cette île, y plaçoit le séjour de la volupté dans des champs éternellement couverts de fleurs, et sous des bosquets de myrte, consacrés aux

(*) Héraclide-du-Pont, ΠΕΡΙ ΠΟΛΙΤΕΙΩΝ, c. 24. Ovide, *métamorph.* lib. VII, f. 25.

amours ; tandis qu'on n'y voyoit qu'un amas affreux d'écueils fort arides et fort élevés, dont la plus grande longueur s'étendoit, selon le périple de Scylax, à cent stades. Parmi les interstices de ces rochers on ne pouvoit cultiver d'autres arbustes que la vigne et le figuier, ni élever d'autre graine alimentaire que l'orge, ni nourrir d'autres animaux domestiques que des troupeaux de chèvres : mais comme la Laconie n'étoit pas le pays de la gaieté, on n'y entendoit jamais les égicores chanter, comme chantoient les bergers de l'Arcadie, le long de l'Alphée et du Ladon.

Thucydide assure que quand les Athéniens eurent fait la conquête de Cythère, durant la guerre du Péloponnèse, ils ne purent en obtenir pour tout tribut annuel qu'une somme de quatre talens attiques, ou à-peu-près dix-huit mille livres de France : aussi n'est-ce que par la commodité de ses ports, que la possession de cette île intéressoit singulièrement la république de Lacédémone, qui y avoit formé dans la grande rade de Scandée un dépôt, ou un point de relâche pour ses vaisseaux marchands; et déjà dès les temps de la plus haute antiquité, les Phéniciens étoient venus s'y établir en un lieu qu'on

connoît encore aujourd'hui sous le nom de *Phénicori* : il n'y a même aucun doute parmi les savans qui ont étudié les monumens du paganisme grec, que la Vénus Uranie, que les Cythériens représentoient sous la figure d'une femme armée, n'ait été dans son origine la même divinité que l'Astarté des habitans de la Phénicie, qui furent attirés dans cette île par l'abondance des coquillages qu'on pêchoit sur ses côtes, et qui servoient à la teinture en pourpre, dont il existoit plusieurs fabriques en Laconie ; mais jamais on n'y eut l'art de communiquer à cette couleur l'éclat et la vivacité qu'on lui donnoit à Tyr ; et les étoffes de cette partie de la Grèce étalées à côté de celles de la Syrie, s'évanouissoient comme la garance à côté de l'écarlate (*).

Quant aux autres productions naturelles de la Laconie, elle étoit sur-tout riche en

(*) L'île de Cythère avoit tiré son nom du terme contracté de *Cerythéra*, qui signifie un endroit où l'on pêchoit le coquillage à pourpre, appelé en grec *Céryx*. L'ancien nom de l'île, qui étoit *Porphyrusa*, avoit également rapport à ce coquillage, le symbole de la Vénus Cythérienne ; et dont les anciens crieurs publics de la Grèce se servoient en forme de trompe pour assembler le peuple, ce qui les fit nommer *Céryces*.

bois de construction, en substances minérales et métalliques, comme le fer, le plomb, le cuivre et les pierres colorées de la nature du marbre vert, et des émeraudes du mont Taygète. Les arts qu'on y exerçoit le plus généralement, avoient pour la plûpart quelque rapport à la métallurgie ; et la trempe laconique étoit si célèbre, que les instrumens tranchans, fabriqués selon cette méthode, obtenoient la préférence dans les foires du Péloponnèse, où l'on recherchoit également les ouvrages de menuiserie, exécutés dans les environs de Lacédémone, tels que les chaises, les tables, et sur-tout ces lits devenus si fameux dans le luxe des anciens, sous le nom de lits laconiques, parce qu'ils étoient garnis du duvet des cygnes qui fréquentoient les rives de l'Eurotas aux environs d'Amycles.

Telle étoit cette contrée occupée d'abord par les anciens Achéens, et conquise depuis par les Spartiates, qui tiroient leur origine du mont Oéta, sous le trente-neuvième degré de latitude nord : là ils occupoient en un canton très-rude et très-stérile quatre à cinq chétives bourgades, qui formoient proprement la petite Doride.

Ces montagnards de l'Oéta n'étoient pas des

sauvages selon toute la rigueur des termes, mais des barbares fort féroces, qui immoloient encore des victimes humaines, et jetoient leurs enfans nés foibles à la voirie; usage qu'on a depuis attribué à Lycurgue, mais qui remontoit, selon toutes les apparences, à des temps beaucoup plus reculés. Cette race d'hommes, tourmentée dans la Doride par le froid, la faim, et la misère, sur des rochers presque toujours couverts de neige, s'avisa de chercher une nouvelle patrie, et commença à émigrer quatre-vingt ans après le siége de Troie: elle étoit dès-lors divisée en différentes hordes, et conduite par différens chefs, qu'on nommoit tantôt *Bagoi*, et tantôt *Archagètes*. Ces Caciques, issus de quelques roitelets de la Doride, avoient la vanité de rapporter leur origine à Hercule; et dans un pays où tous les habitans composoient des généalogies ridicules et romanesques, on n'avoit garde de révoquer en doute la généalogie des Heraclides; puisqu'ils étoient des conquérans heureux, et par conséquent très-nobles. Enfin ils descendoient d'Hercule, comme Alcibiade étoit descendu de Jupiter, et Jules-César de Vénus.

Ces émigrans sortis du mont Oéta marchèrent toujours directement vers le sud, arrivèrent au golfe de Corinthe, qu'ils passèrent sur

quelques canots à Naupacte, et parvinrent à force de massacres et de dévastations, à subjuguer une grande partie du Péloponnèse, et sur-tout la Laconie, qui tomba en partage à la horde dorique, la plus barbare et la plus grossière de toutes.

§. III.

De la manière dont les Spartiates traitèrent la Laconie après la conquête.

A l'approche de ces usurpateurs impitoyables qui bouleversoient les états les plus florissans du Péloponnèse, et y mettoient tout à feu et à sang, un grand nombre d'Achéens se sauva de la Laconie, et la fuite fut presque générale dans les parties les plus voisines de l'Argolide et de l'Arcadie; mais les habitans de Hélos, reculés vers le sud à l'embouchure de l'Eurotas, ne purent se sauver; et comme leur ville étoit d'un difficile accès, à cause des marais qui l'environnoient, ils y firent une longue résistance; mais n'étant secourus par personne, ils durent enfin plier sous le joug qu'on leur imposa.

Les autres villes de la Laconie, qui n'avoient

pas été entièrement abandonnées par les anciens Indigènes, furent déclarées tributaires, et on les dépouilla de tous leurs privilèges et de toute espèce de droit municipal; de sorte que ces villes avoient moins de pouvoir et moins d'influence dans le gouvernement civil de Lacédémone, que les villages de l'Attique dans la république d'Athènes. (*Isocrate*, *Panath. pag.* 419.)

Après avoir porté à cette extrémité le droit de conquête, les Spartiates s'emparèrent des meilleures terres pour les partager entre eux: et on en forma des espèces de fiefs qui passoient alors du père au fils aîné, et jamais au cadet. On ne pouvoit, dit un politique Grec, imaginer des institutions plus vicieuses, ni plus propres à détruire tout rapport et tout équilibre entre les facultés des citoyens; vu que les familles issues des branches cadettes ne possédoient rien, et étoient successivement réduites à un état d'indigence manifeste.

Par une seconde opération aussi peu réfléchie que la première, les femmes furent déclarées habiles à succéder à ces sortes de portions féodales, et elles y succédèrent tellement, qu'au temps où Aristote écrivoit (*politique*, *liv.* 2), la plus grande partie des terres de

la

la Laconie étoit entre les mains de ces femmes qu'on y nommoit les Epiclères, ou les héritières universelles de toutes les branches masculines, éteintes par les funestes effets d'un gouvernement militaire.

Rien n'est plus chimérique que le prétendu projet qu'on attribue à Lycurgue, qui vouloit, dit-on, établir parmi les Lacédémoniens une parfaite égalité de fortune; car on conçoit que cette égalité ne pouvoit jamais résulter du partage des terres en un pays montagneux où les anciens arpenteurs n'étoient pas en état de former deux portions exactement équivalentes; et ce ne fut même qu'en des temps fort postérieurs que les géomètres parvinrent enfin à découvrir que les terrains inégaux ne produisent pas en raison de leur surface réelle, mais en raison de leur plan horizontal: comme la pluie et la rosée tombent à peu-près en ligne perpendiculaire, et comme les végétaux observent dans leur croissance la même direction, il s'ensuit qu'un terrain convexe n'équivaut jamais à sa superficie, mais toujours à son plan. On peut même être étonné de ce que l'Académie des Sciences de Paris ait dû donner, au milieu du dix-huitième siècle, une décision touchant ce problème, qu'on trouve déjà résolu dans un ou-

vrage de Frontin qui écrivoit sous le règne de Trajan (*).

D'ailleurs, on a vu que dans le partage de la Laconie il se commit de grandes injustices, puisque le petit peuple ne reçut que des champs élevés au penchant des montagnes, difficiles à labourer; quoique leur grandeur géométrique fût la même que celle des portions que la noblesse de Lacédémone se fit assigner dans la longue vallée de l'Eurotas.

Mais indépendamment de toutes ces considérations, il est fort aisé de comprendre qu'un partage de terres fait avec toute l'exactitude imaginable, ne sauroit établir aucune égalité de fortune chez quelque peuple que ce soit, ni dans quelque société que ce soit; car les citoyens auxquels il naît un grand nombre d'enfans, sont dès cet instant plus pauvres que ceux auxquels il en naît peu ou point; puisque le poids de la famille a augmenté, pendant que le revenu du fonds est resté le même. Et quand ensuite il s'agit de partager ce fonds, les portions se trouvent toujours respecti-

(*) *Quidquid de terrâ nascitur, in aërem rectum exit; et illam terrae obliquitatem crescendo atterit, nec majus spatium occupat, quàm si de plano nascatur.* Frontin, *de re agraria*, pag. 283, édit. de Keuchénius.

vement plus petites à mesure que les héritiers se multiplient, sans parler de tant d'incidens et de tant de désastres occasionnés à chaque heure du jour et à chaque heure de la nuit par les incendies, la perte des bestiaux, et les différens degrés d'intelligence dans les opérations de la culture et de l'économie rurale, qui seuls suffisent pour enrichir les uns, et ruiner les autres. On ne sauroit remédier à aucun de ces inconvéniens par l'introduction du droit d'aînesse ou de primogéniture, puisqu'il est par son essence même destructif de tout équilibre, et fait de tous les cadets des mendians.

Comme donc l'égalite de fortune doit être comptée au nombre des choses dont l'impossibilité est physiquement et moralement démontrée, il s'ensuit que des hommes qui prétendoient être philosophes comme Rousseau, et historiens comme Plutarque, ont attribué à Lycurgue des vues et des projets dont un enfant est maintenant en état de concevoir l'absurdité.

Enfin, dès la vingt-quatrième Olympiade, c'est-à-dire vers l'an 684 avant notre ère, il n'existoit déjà plus à Lacédémone aucun rapport, ni aucune comparaison entre les facultés des citoyens, dont quelques-uns

étoient réduits à une telle misère, qu'ils excitèrent une sédition pour obtenir un nouveau partage de terres. Et c'est à cette occasion que le versificateur Tyrtée composa un poème intitulé l'*Eunomie* ou la bonne législation, qui ne calma pas, comme Pausanias le prétend, les clameurs des mécontens, qui avoient besoin de tout autre chose que d'une élégie.

Ce n'est point sans raison qu'on a objecté à Mably, auteur de quelques ouvrages très-superficiels sur les anciens Grecs, qu'il n'y a point de vérité, ni même de vraisemblance dans tout ce qu'il dit de Lycurgue, du partage des terres, de Sparte et des Spartiates (*). Cette manière d'écrire sur un sujet qu'on ne connoît pas, loin de contribuer aux progrès de la lumière, met au contraire de grands obstacles aux développemens de la littérature, en substituant des chimères aux réalités, et des conjectures aux événemens.

Il faut juger de la nature des gouvernemens politiques par les effets mêmes qu'ils produisent sur la surface de la terre où ils sont établis. Et par-tout où l'on voit les villes

(*) Examen historique et politique du gouvernement de Lacédémone, en réponse aux doutes proposés par *Mably* et *Vauvilliers*, *pag.* 25.

s'appauvrir et tomber successivement en ruines, on peut être certain que le gouvernement est oppressif, et par conséquent injuste ; puisqu'il détruit au lieu de créer, et passe sans cesse d'un état de délabrement à un autre état pire que le premier. Or voilà de quoi la description de la Laconie nous a fourni un exemple frappant : cette contrée, après avoir été long-temps sous la domination des Spartiates de race dorique, loin d'être aussi florissante que sous la domination des anciens Achéens, n'offroit plus que l'image d'une terre malheureuse, dépeuplée, teinte de sang, et couverte du cadavre de ses villes.

Telle sera à jamais la destinée des gouvernemens purement militaires : ils s'élèvent subitement en faisant des conquêtes, et tombent subitement en perdant leurs conquêtes, comme cela arriva à Lacédémone par une suite d'événemens qu'il suffira de développer, pour dissiper toutes les illusions des anciens et des modernes à cet égard.

§. IV.

Des causes de la grandeur et de la décadence de Lacédémone.

L'erreur générale de tous ceux qui ont

écrit l'histoire de la Grèce, consiste en un faux aperçu des causes et des effets : ils ont toujours cru et ils ont toujours assuré que la puissance des Lacédémoniens dérivoit uniquement de la nature de leurs lois, de leurs institutions civiles, et de leurs exercices militaires; tandis que cette puissance dérivoit uniquement de l'augmentation de forces que leur donna la conquête qu'ils firent de la Messénie. Et dès qu'Epaminondas leur eut arraché la Messénie après la bataille de Leuctres, ils furent absolument hors d'état de se soutenir; et leurs annales n'offrent plus alors qu'une suite non-interrompue de défaites, de calamités et de déroutes terribles.

Strabon est de tous les auteurs de l'antiquité celui qui a le mieux connu l'importance de la Messénie par rapport à l'équilibre politique de la Grèce, où aucune province, dit-il, ne pouvoit être comparée à celle-là, soit par la bonté des pâturages, soit par la fertilité des terres, soit par la douceur même du climat; car les hautes montagnes de l'Arcadie et de la Laconie la mettoient à couvert contre les vents froids du nord et du nord-est. Enfin, la surface de cette contrée remplie de troupeaux, de moissons et de

vignobles offroit l'aspect d'une vaste métairie, si l'on en excepte quelques petits cantons de la côte occidentale entre les points qu'on nomme maintenant le cap Gallo et Navarino, où le sol participoit à la nature d'un sable marin, répandu sur la plage par les fréquens soulèvemens de la Méditerranée durant les tremblemens de terre.

La Messénie étoit à la vérité séparée du territoire de Lacédémone par une chaîne de montagnes; mais il existoit dans cette chaîne même des interstices et des défilés par où ces provinces limitrophes communiquoient entre elles; et la vallée de Pellane étoit d'un si facile accès, que de grandes armées la franchissoient, sans qu'il fût possible d'y mettre quelque obstacle à leur marche.

La richesse et la fertilité de cette belle partie de la Grèce irritoient tellement l'insatiable cupidité des Lacédémoniens, qu'ils ne pouvoient s'abstenir d'y faire des incursions, tantôt sous un prétexte, et tantôt sous un autre; jusqu'à ce qu'on en vint à une rupture ouverte et décidée en l'an 744 avant notre ère. Cette guerre fut enfin terminée par la conquête de la Messénie, qui contenoit à-peu-près cent lieues carrées, tellement que cette acquisition augmenta le do-

maine de Lacédémone au point, qu'elle seule possédoit plus d'espace dans la Grèce qu'Argos, Corinthe, Sicyone, Mégare et Athènes ensemble. Il n'est donc pas surprenant, qu'avec une telle force et une telle puissance, elle ait souvent dicté la loi à de petites nations voisines. Ceux qui n'ont pas vu cela, et qui n'ont pas senti cela, ne doivent point se vanter de leur pénétration, puisque cette pénétration se réduit à rien.

Tous les événemens relatifs à la guerre de Messénie sont trop connus, pour qu'il soit besoin de les rappeler ici ; mais dès alors on observa que du côté de la bravoure et de la science militaire, les Messéniens avoient un avantage marqué sur les Spartiates, qui auroient dû infailliblement succomber, s'ils n'étoient parvenus à corrompre avec de l'argent Aristocrate, roi des Arcadiens : ce Prince, qui avoit été jusqu'alors l'allié des habitans de la Messénie, les abandonna au fort d'un combat décisif et découvrit tout le centre de leur armée.

Ce fut par cette insigne trahison, que les Lacédémoniens achetèrent la victoire la plus ignominieuse que jamais aucun peuple grec eût remportée sur d'autres Grecs.

Les Arcadiens, qui ne furent instruits de

cette criminelle intrigue que quand elle eut opéré ses effets, condamnèrent le roi Aristocrate à mort, le lapidèrent de leurs propres mains, exterminèrent toute sa famille, laissèrent son corps sans sépulture, et érigèrent sur le mont Lycée, à la face de tout le Péloponnèse, un monument capable de transmettre à la dernière postérité la mémoire de cette affreuse perfidie. Aucun Lacédémonien ne pouvoit, sans rougir, jeter les yeux sur l'inscription qu'on y grava, et que deux Auteurs différens nous ont conservée sans aucune variation (*).

Voici maintenant quels furent les arrangemens et les dispositions politiques que les vainqueurs firent dans la Messénie après la conquête.

Toutes les villes murées, à l'exception de Méthone et d'Asine, furent démantelées, et tous les habitans qui ne purent trouver leur salut dans la fuite, furent réduits en esclavage, quoiqu'ils fussent Doriens d'origine, et en quelque sorte frères des Lacédémoniens : on les força même les armes à la main de prêter serment de fidélité, comme si jamais un serment pouvoit être l'effet de la

(*) Polybe, *hist. lib. IV*, et Pausanias, dans les Messéniaques, *c. XXII.*

violence, qui détruit tout contrat mutuel, et toute espèce d'obligation de le remplir.

Après cette formalité, on annonça aux Messéniens que la moitié du produit de leurs terres devoit être exactement apportée tous les ans à Lacédémone, et qu'outre le service de la glèbe, il falloit encore que les cultivateurs y fissent le service militaire, comme le faisoient les Hélotes de la Laconie, qui devoient en temps de guerre fournir sept hommes, lorsque les Spartiates en fournissoient un.

Pour ajouter à tant d'humiliations un appareil plus triste encore, on contraignit les Messéniens subjugués à venir en habits de deuil assister non-seulement à l'enterrement des Rois, mais même aux funérailles des Ephores de Lacédémone. (*Recueil des fragmens de Tyrtée*, par Clos.)

Il est impossible de citer parmi les peuples conquérans, sans en excepter les Tartares, les Mogols, les Turcs et les Mandhuis de la Chine, aucun exemple d'un joug semblable, imposé à quelque pays conquis que ce soit de l'Europe ou de l'Asie.

Aussi long-temps que Sparte put en maîtresse souveraine et despotique employer à son gré les forces combinées de la Messénie,

elle fut formidable à tous les états du Péloponnèse, dont aucun ne possédoit, à beaucoup près, des moyens d'attaque et de défense comparables à ceux-là, comme le savoient tous les politiques tant soit peu instruits des intérêts de la Grèce : aussi la première démarche d'Epaminondas, après la victoire de Leuctres, fut-elle d'enlever, comme on l'a dit, la Messénie aux Lacédémoniens, qui avoient tenu cette riche province sous un sceptre d'airain pendant un laps de deux cent quatre-vingt-seize ans. Et tel fut aussi le véritable terme de leur puissance : avant cette conquête ils n'avoient été qu'un peuple très-foible, et dès qu'ils eurent perdu cette conquête, on les vit rentrer dans le néant d'où ils étoient sortis.

Ainsi le merveilleux qu'on a voulu trouver dans leur histoire, s'évanouit à l'aspect de la critique ; et là où l'on croyoit voir la force de la discipline, et le pouvoir des institutions militaires, il n'y avoit réellement qu'une force étrangère et factice, c'est-à-dire, fondée sur l'acquisition d'un espace de cent lieues carrées du plus fertile terrain de la Grèce ; et dans une contrée si bornée cent lieues étoient un monde. A cette première ressource on eut l'art d'en joindre plusieurs autres, qu'il faut

nécessairement connoître en détail, sans quoi on ne sauroit se former une idée exacte du génie et du caractère de ce peuple-là.

§. VI.

Des richesses de Lacédémone, et de la cupidité des Spartiates.

Il est très-certain, dit Platon, que la ville de Lacédémone renferme actuellement plus d'or et d'argent qu'il n'en existe dans tout le reste de la Grèce. Et pour le démontrer jusqu'à l'évidence, il suffira d'indiquer les étonnans moyens qu'on y mit en usage pour accumuler des trésors aussi mal employés que mal acquis.

D'abord les Spartiates (*Hérodote*, lib. VI) doublèrent la rançon des prisonniers de guerre, et exigèrent pour la délivrance de chaque homme, pris les armes à la main, la somme de deux cent drachmes (la drachme d'Egine valoit 25 sols de France) du poids d'Egine; et c'est sur ce poids plus fort que celui d'Athènes, qu'ils régloient tous les payemens et toutes les opérations de leurs finances.

Cependant dans les autres états de la Grèce, où l'on avoit plus d'humanité et plus de mo-

dération, la rançon du simple soldat n'étoit que de cent drachmes attiques. Et c'est là, dit Aristote (*Ethiques*, lib. V), l'usage reçu et constamment suivi.

Ainsi les Lacédémoniens demandoient au-delà du double de ce qu'on payoit aux autres puissances militaires; et comme ils faisoient continuellement la guerre, le seul rachat des prisonniers a dû leur rapporter des sommes immenses, sans compter le butin qu'ils entassoient durant leurs expéditions entreprises par mer et par terre dans les trois parties du monde alors connu.

Ils avoient des commissaires particuliers, dont l'emploi consistoit uniquement à vendre au plus offrant les dépouilles recueillies durant le cours d'une campagne. (Cragius; *de republica Lacedæmon.*)

Ils avoient encore dans leurs armées trois cent inspecteurs chargés d'observer le moment le plus favorable pour tomber sur le bagage; et ils donnoient le signal du pillage, dès qu'il voyoient les troupes de l'ennemi mises en un tel désordre, qu'elles ne paroissoient plus pouvoir revenir à la charge pour s'opposer à l'enlèvement de leurs équipages. (*Eustathe*, *sur l'Iliade*, lib. VI).

Xénophon parle dans ses hélléniques d'une

dévastation générale de l'Elide, où Agis, roi de Lacédémone, s'empara, dit-il, d'un nombre si prodigieux d'esclaves et de troupeaux, qu'après la vente qu'on en fit, tout le Péloponnèse en fut rempli; et cependant on a déjà eu occasion d'observer que le saccagement de l'Attique procura aux troupes de Sparte un butin encore plus considérable que le saccagement même de l'Elide.

Indépendamment de tout ce qu'on pouvoit enlever les armes à la main, les Lacédémoniens recevoient tous les ans la moitié des revenus de la Messénie, dont une partie étoit affectée au domaine particulier de leurs rois: ils recevoient encore le contingent des villes tributaires de la Laconie, de l'île de Cythère, et des places conquises en Thrace. Enfin Hérodote et Thucydide parlent d'eux comme d'un peuple qui faisoit un continuel usage de l'or et de l'argent; et ce fut par de tels moyens que, dès les temps de la plus haute antiquité, ils engagèrent l'arcadien Aristocrate dans la plus noire des perfidies.

Lorsqu'il fut question de délibérer sur les premières opérations de la guerre du Péloponnèse, et sur la manière d'attaquer la république d'Athènes avec toute la vigueur possible, le roi Archidame déclara sans détour, au milieu

du conseil de Lacédémone, et en présence de tous ses alliés, *que l'argent seul étoit le vrai nerf de la guerre.* (Discours de ce Roi dans Thucydide, *lib. I.*) C'est là l'axiome que les prétendus politiques ont mis depuis au-dessus de tous les axiomes; et Machiavel, qui avoit beaucoup profité en étudiant l'histoire de Sparte, dit, dans ses commentaires sur Tite-Live, qu'il n'existe que quelques cas particuliers qu'on puisse envisager comme des exceptions à ce grand principe, développé en si peu de mots par le génie des Lacédémoniens, qui ne manquèrent pas de s'attribuer la dixième partie de toutes les dépouilles qu'on trouva après la bataille de Platée dans le camp des Perses, et qui consistoit en métaux précieux, et en pierreries, dont les Asiatiques ont toujours garni les cimeterres, les poignards, et les harnois des chevaux.

Le Spartiate Pausanias, qui avoit commandé à cette journée les troupes de son pays, flétrit bientôt son nom et sa mémoire en se vendant lui-même, et en vendant le salut de toute la Grèce à l'empereur Xerxès : pour prix de cette criminelle lâcheté, ce Prince paya à un tel traître la somme prodigieuse de cinq cent talens d'or, qu'il rapporta à Lacédémone, où non-seulement les

richesses des Grecs, dit Platon, mais même celles des barbares vinrent s'engloutir successivement par les moyens les plus extraordinaires dont on eût jamais ouï parler parmi les hommes (*).

Dès que les Perses eurent été expulsés du continent de l'Europe, Sparte commença à prendre un ton de hauteur qui alarma plusieurs petites républiques ; mais rien ne parut plus insupportable que les inscriptions insolentes qu'elle fit graver sur les trophées, et où l'on n'avoit pas daigné nommer les peuples auxiliaires qui s'étoient le plus distingués par leur bravoure à repousser l'ennemi commun. Les habitans de la ville de Platée, qui croyoient que leur honneur même étoit essentiellement compromis par ce silence injurieux, citèrent les Lacédémoniens au tribunal des états généraux de la Grèce, leur intentèrent un procès formel, et exigèrent d'eux une amende de mille talens ou de quatre millions et demi de livres de France. (Démosthène contre Nééra, pag. 1377).

Cette démarche éclatante des Platéens prouve suffisamment l'erreur de ceux qui s'imaginent

(*) Chryserme, *histoire de Perse*, citée par Stobée, E. 37. Plutarque, *comparaison des Grecs et des Romains*, et Népos, *vie de Pausanias*.

que

que les Lacédémoniens n'avoient alors d'autres monnoies que des lingots de fer; tandis que le contraire étoit démontré par les dépouilles mêmes des Perses, qu'ils enlevèrent; et il eût été non-seulement absurde, mais ridicule de les condamner à une amende de quatre millions et demi, s'ils n'avoient pas été en état de la payer.

Il est aisé de concevoir que sans une monnoie égale et équivalente à celle qui se trouvoit dans la circulation, aucun peuple de la Grèce n'auroit pu subsister dans la confédération amphictyonique; car dès cet instant toute espèce de commerce et de liaison politique avec de tels hommes auroit cessé. Enfin les Spartiates devoient fournir, soit en argent, soit en or, leur contingent au trésor commun établi dans l'île de Délos, et au trésor particulier des Amphictyons que l'on conservoit dans le temple d'Apollon à Delphes: s'ils avoient voulu déposer en cette caisse des morceaux de fer, on les auroit exclus de l'association générale; et jamais Lacédémone n'eût pu prendre à sa solde des troupes auxiliaires: or dès la neuvième olympiade, elle avoit déjà à sa solde un corps d'archers Crétois, qu'elle opposa durant la

guerre de Messénie aux troupes légères de l'ennemi. (Pausanias, MESSÉNIAQUES, c. VIII.)

Pélerin, auquel on est redevable d'un ouvrage plus volumineux qu'instructif sur les médailles des villes grecques , y a renouvelé d'anciens préjugés, ou plutôt des erreurs palpables , en supposant que Lysandre fut le premier qui introduisit l'usage de l'or et de l'argent à Lacédémone, pendant que les preuves multipliées qu'on vient de citer, démontrent incontestablement que plusieurs siècles avant la naissance de Lysandre toutes sortes de monnoies de toutes sortes de métaux , frappées en Europe et en Asie, avoient cours parmi les Spartiates ;et il n'y a point de fait, dans toute l'histoire ancienne, qui soit mieux attesté que celui-là.

On connoît, de l'aveu même de Pélerin, et de tous ceux qui ont écrit sur la numismatique grecque, un grand nombre de médailles de bronze et d'argent, fabriquées à Lacédémone ; et si l'or de cette ville n'est pas également connu aujourd'hui , cela ne doit guère nous étonner; puisque l'or monnoyé des Athéniens mêmes est excessivement rare ; et la raison qu'on en a alléguée à l'article des finances de ce peuple est telle, qu'elle satisfera ceux qui voudront l'approfondir avec attention.

Ce que l'on dit de la pesanteur des plus anciennes monnoies de Lacédémone, suppose une grande ignorance dans les écrivains qui ont envisagé ce phénomène comme un fait unique ou sans exemple, puisque les Romains ont eu une monnoie de cuivre plus pesante encore, qu'on nommoit en leur langue *aes grave*. Tite-Live assure qu'il falloit souvent employer un chariot pour transporter une somme assez modique, avant que l'or et l'argent eussent été monnoyés à Rome. Or tel a aussi été le cas des Lacédémoniens dans les temps de la plus haute antiquité, et lorsque chez les peuples du Péloponnèse le fer étoit plus cher ou plus précieux que le cuivre.

Du reste, il est indifférent et très-indifférent, relativement à la cupidité des hommes, d'employer un métal plutôt qu'un autre, pour représenter la valeur des choses qu'on vend et qu'on achète ; et quelle que puisse être l'essence ou la nature des objets que l'avarice cherche à accumuler, sa soif n'en est ni moins brûlante ni moins mortelle.

Comme la pesante monnoie des anciens Romains ne changea rien parmi eux au cours ordinaire des passions humaines, celle de

Lacédémone ne changea rien non plus au cours ordinaire des passions.

Gourcy a raisonné sur toutes ces choses, sans même connoître l'état de la question; il a confondu, dans son mémoire, couronné par l'académie de Paris, tous les faits; et ensuite il a encore confondu toutes les époques; tandis qu'avec la moindre pénétration il étoit facile de s'appercevoir qu'au temps de Lycurgue il n'y avoit encore ni or ni argent monnoyé en aucune partie de la Grèce, d'où il s'ensuit qu'il ne put faire des lois pour proscrire des usages qui n'existoient pas de son temps, et dont personne ne pouvoit alors prévoir l'existence (*).

Dans tous les cas où il est honteux de donner de l'argent, et dans tous les cas où il est honteux d'en prendre, les Lacédémoniens en donnèrent et en prirent toujours. Pausanias avoue sans détour, qu'ils furent les premiers des Grecs qui rendirent la victoire vénale : c'est ainsi qu'ils terminèrent la guerre

(*) Heyne observe, dans ses *Commentaires sur les époques de Castor*, que l'origine des monnoies ne remonte chez les Grecs qu'à quarante ans avant l'institution des Olympiades, ou à-peu-près un siècle après la mort de Lycurgue.

de la Messénie, et c'est encore ainsi qu'ils terminèrent la guerre du Péloponnèse.

Les grands avantages qu'ils remportèrent alors, dit Corneille Népos (*vie de Lysandre*), ne doivent être attribués ni à la valeur de leurs soldats, ni à la force ouverte des armes, mais à des moyens invincibles aux yeux d'un historien. Cela signifie en d'autres termes, que le lacédémonien Lysandre, le séducteur le plus audacieux qui eut jamais paru dans la Grèce, trouva moyen de corrompre avec de l'argent les amiraux d'Athènes, qui lui vendirent leur flotte à Egos-Potame, par une perfidie aussi exécrable que celle de l'arcadien Aristocrate, qui leur vendit la conquête de la Messénie.

Les cinq grands magistrats annuels, qu'on nommoit à Lacédémone les Ephores, sont, dit Aristote, des hommes destitués de tout sentiment d'honneur, et des ames vraiment vénales (*): cependant tous les crimes et les forfaits que l'avarice leur fit commettre, ne sont pas parvenus à la connoissance de la postérité, et il y a beaucoup de mystères ensevelis entre l'Eurotas et le mont Taygète :

(*) Il désigne les Ephores par l'épithète d'Ω'ΝΙΟΙ, qui signifie en grec précisément la même chose que le terme de *vénal* en français.

mais un mystère qu'il ne fut pas possible d'ensevelir, est celui qu'Alexandre dévoila à la face de l'univers, dans son manifeste contre l'empereur Darius : « vous avez envoyé » dans la Grèce, *lui dit-il*, des émissaires » chargés d'or et d'argent, afin de susciter » par-tout des ennemis à la cour de Ma» cédoine ; mais aucun état de la Grèce n'a » voulu recevoir votre argent, si l'on en » excepte les seuls Lacédémoniens (*) ».

Les politiques de l'antiquité avoient raison de soutenir que jamais aucune cour de l'Asie ne se conduisit par des principes plus contradictoires, ni par des maximes plus absurdes, que la cour de Perse : elle perdit absolument toutes les sommes qu'elle donna aux Lacédémoniens, qui ne la payèrent jamais que d'ingratitude. On sait positivement qu'ils reçurent de la main des Perses au-delà de cinq mille talens, c'est-à-dire plus de vingt-deux millions de livres tournois, durant la guerre du Péloponnèse (Isocrate, dans l'oraison intitulée ΣΥΜΜΑΧΙΚΟΣ, *page* 295) ; et malgré la grandeur de ce subside, ils tournèrent leurs armes contre la Perse, dès qu'ils eurent vaincu les Athéniens, qui succombèrent moins,

(*) Arrien, de l'*Expédition d'Alexandre*, p. 122, de l'édition de Blanchard.

comme on l'a dit, sous l'impulsion de la force ouverte, que par l'effet de différentes opérations de finances; car Lysandre, qui disposoit alors à son gré des richesses du jeune Cyrus, imagina de doubler la solde des matelots, et des soldats de marine, de façon qu'Athènes, pour conserver ses équipages, dut porter leurs appointemens au même taux, ce qui épuisa complétement ses trésors; parce que la guerre alors coûta une fois plus qu'elle n'avoit coûté; et la paye militaire, qui avoit été fixée à trois oboles, s'éleva à une drachme ou quinze sols de France par jour. S'il existoit aujourd'hui en Europe un prince assez opulent pour promettre aux soldats le double de ce qu'ils reçoivent ailleurs, il arriveroit nécessairement de deux choses l'une: ou la plûpart des armées déserteroient, ou la plûpart des états se ruineroient par la grandeur de la solde; mais ce que personne n'est actuellement capable de tenter, les Lacédémoniens l'exécutèrent avec succès, il y a plus de deux mille ans.

Comme l'avarice nationale éprouve les mêmes symptômes, et suit la même progression que l'avarice individuelle qui croît avec l'âge, Sparte en vieillissant devint toujours plus avide, plus sourde à la gloire, plus

aveugle sur la nature des moyens; et durant la guerre sacrée elle se rendit manifestement complice des sacriléges qui pillèrent alors le temple d'Apollon, et eut une grande part à l'argent qu'on enleva du trésor de Delphes. (Diodore de Sicile, *lib. XVI*). Cette infamie, jointe à beaucoup d'autres également criantes, entraîna enfin la dégradation de Sparte, qu'on déclara inhabile à assister par ses députés à l'assemblée des états-généraux, et son nom fut à jamais effacé de la liste des peuples qui s'étoient associés pour former la confédération amphictyonique.

Les Grecs désignoient communément les Lacédémoniens par le terme d'*aischrocerdeis*, c'est-à-dire des hommes avides d'un gain sordide, et qui observoient entre eux aussi peu d'égards dans les discussions d'intérêt, qu'ils en observoient par rapport aux nations étrangères. Le désordre, dit Aristote (*Politique*, *lib. II*), qui règne maintenant dans l'administration de leurs finances, provient des subtilités qu'ils ont imaginées pour ne point verser dans le trésor public les sommes qui lui sont dues. Comme les cinq Ephores avoient seuls le droit de contrainte par corps, on peut aisément concevoir que ces magistrats, dont la vénalité étoit connue,

se laissoient à chaque instant corrompre par les grands propriétaires, qui mettoient leurs possessions à l'abri des impôts, dont le fardeau écrasoit ensuite le petit peuple, qui se vit enfin complètement réduit à la mendicité; et Plutarque assure que sous le règne d'Agis, dernier du nom, on ne comptoit plus à Lacédémone que cent citoyens qui possédassent des fonds de terre; les autres ne possédoient absolument rien en propre, et avoient encore, outre leur misère avérée, des dettes énormes.

Il est aisé de reconnoître, dans cette enchaînement d'abus politiques, le désordre qui éclata aussi au milieu de l'Europe, au temps de la féodalité, lorsque plusieurs grands vassaux ne voulurent plus ni s'acquitter du service militaire, ni payer les impôts établis pour y suppléer, sous prétexte que les terres nobles étoient exemptes; mais on voit par la loi rigoureuse que Charlemagne fit contre eux, que l'autorité souveraine étoit bien éloignée alors de reconnoître une telle exemption en aucune province de l'empire des Francs; et ce qu'il y a de surprenant à cet égard, c'est que la loi la plus utile et la plus sage qu'on ait faite dans les siècles de

ténèbres, soit précisément celle qu'on a le plus éludée dans les temps éclairés (*).

Lorsqu'on partagea les terres de la Laconie entre les conquérans venus de la Doride, chaque portion obligeoit les possesseurs à servir dans les armées avec un certain nombre de serfs ou de Hélotes; mais quand dans la suite des temps, les femmes d'un côté, et les grands propriétaires de l'autre eurent réuni en une même masse cent portions différentes, l'état fut frustré à la fois et du service militaire et de l'impôt; de manière que toutes les tailles retombèrent sur les Laconiens tributaires, dont la condition devint si déplorable, qu'ils ne cessèrent de faire de grands efforts pour se détacher du joug de Lacédémone, et cette dissolution du corps politique est un événement qu'on verra bientôt arriver sous le règne de Nabis.

Plusieurs Auteurs ont parlé de ce qu'ils appellent la loi de l'Ephore Epitadès, dont ils critiquent toujours la lettre, sans jamais en comprendre l'esprit. On a déjà observé que les fonds de terre occupés par les Spar-

(*) *Lois de Charlemagne*, pag. 1143 de la grande collection des codes barbares et des capitulaires, par Georgisch.

tiates étoient dans leur origine assimilés à des fiefs, c'est-à-dire, qu'étant indivisibles et inaliénables, ils passoient du père au fils aîné exclusivement, ce qui réduisit plusieurs branches cadettes à l'indigence; et comme Epitadès voyoit toutes les autres menacées du même sort, il crut devoir venir à leur secours en permettant aux parens de disposer par testament ou par donation de leurs biens envers tous leurs enfans.

Par-là il diminua la rigueur du droit de primogéniture, qui n'étant fondé que sur une cause aveugle, telle que le hasard de la naissance, paroissoit opposé à toutes les notions de l'équité naturelle. Cet Ephore de Sparte ne fit par conséquent rien de contraire à l'intérêt de chaque citoyen, et ce ne fut pas sa faute si depuis on abusa de sa loi pour accumuler sur la tête des femmes au-delà de la moitié des terres de la Laconie. Il y avoit dans les institutions de cet état tant de vices, que quand on parvenoit à en corriger un, il en renaissoit cent autres de la correction même.

§. VI.

Observations sur les exploits militaires des Lacédémoniens.

Par une énumération générale de tous les combats, plus ou moins décisifs, que ce peuple livra en une suite de plusieurs siècles, il s'est trouvé qu'il en perdit autant qu'il en gagna, sans compter quelques déroutes occasionnées ou par une terreur panique, ou par la trahison des généraux, comme quand les femmes de l'Arcadie mirent toute la phalange des Lacédémoniens en fuite au pied du mont Philactre, et comme quand les femmes d'Argos repoussèrent toute leur armée. Pour conserver la mémoire d'un événement si singulier, on institua une fête solemnelle, et des jeux publics, qu'on célébroit tous les ans sous le nom de *Télésilléa* ; car cette héroïne qui prit alors les armes, et qui les fit prendre aux autres Argiennes ses compagnes, étoit l'immortelle Télésille : inspirée à la fois par le Dieu de la guerre, et par le Dieu de la poësie, elle composa de très-beaux vers, et porta la consternation dans tout le camp des Spartiates, qui pour se laver d'un affront si grand, dirent que leur

roi Cléomène s'étoit laissé corrompre avec de l'argent pour ne point attaquer la ville d'Argos avec vigueur. Ces sortes d'accusations étoient si fréquentes à Lacédémone, que la plûpart des rois y furent soupçonnés et très-souvent convaincus de s'être engagés dans des négociations pécuniaires à l'insçu de l'armée ; on surprit même Léotychide, l'un des souverains de Sparte, au moment où il recevoit l'or des Thessaliens pour exécuter une retraite précipitée ; et ce fut aussi par de tels moyens que Périclès fit évacuer l'Attique, quatorze ans avant la guerre du Péloponnèse, en corrompant le roi Plistoanax, fils de Pausanias (*).

Lorsque les écrivains de la Grèce, guidés par leur enthousiasme et leur vanité nationale, se permettoient les exagérations les plus outrées, ils ne soupçonnoient pas que la postérité découvriroit un art tel que la critique historique, qui sait déchirer le voile de la fiction dont ils couvroient la vérité ; et on peut aisément par cette méthode apprécier à sa juste valeur l'exploit des trois cent Spartiates contre l'armée des Perses aux Thermopyles.

(*) Hérodote, *lib. VI.* Thucydide, *lib. II.* Et Meursius *de regno Laconum*, à l'article de Léotychide et de Plistoanax.

D'abord il est impossible qu'il s'y soit livré un combat tel que les historiens l'ont décrit; car on avoit alors exactement fermé ce défilé par un mur très-solide et très-élevé, qui s'étendoit depuis le pied des montagnes jusqu'au rivage de la mer. Les Lacédémoniens placés au sud de ce boulevard, loin de pouvoir engager une attaque, ne pouvoient même découvrir l'ennemi; puisque la hauteur des retranchemens bornoit absolument leur vue du côté du Nord. La position qu'ils avoient prise en cet endroit, péchoit contre les règles de la guerre telle qu'on la faisoit alors; car un corps détaché qui passa par les sentiers du mont Oéta, vint les resserrer à un tel point, qu'il leur fut impossible de fuir : ils étoient arrêtés d'un côté par la muraille des Thermopyles, et ils étoient arrêtés de l'autre par l'ennemi : aussi Tite-Live observe-t-il fort judicieusement que leur mort fut bien plus mémorable que leur combat (*). En effet, tout cet exploit se réduisit au mas-

(*) *Morte magis, quam pugnâ memorabili.* Hérodote dit que la muraille des Thermopyles avoit été construite pour empêcher la cavalerie Thessalienne de faire des incursions dans la Phocide; et à l'approche de l'armée des Perses, on fortifia encore ces retranchemens par de nouveaux ouvrages.

sacre de quelques hommes, qu'on perdit très-inutilement et pour l'état et pour le reste de la Grèce.

Cependant cette faute, dont on vient de faire mention, fut commise encore depuis au même endroit par le roi Antiochus, que les Romains y défirent de la manière la plus terrible : ce Prince avoit également fermé les Thermopyles par un mur insurmontable, sans penser aux autres défilés par où Caton pénétra en suivant la même route qu'avoient tenue les Perses pour venir exterminer Léonidas. C'étoit sans doute une grande imprudence, et de la part des Lacédémoniens, et de la part du roi Antiochus, de s'être engagés dans un lieu resserré par la nature du terrain, sans avoir fortifié suffisamment les autres passages par où l'on pouvoit tomber sur leur flanc et sur leur arrière-garde, comme l'expérience l'a deux fois démontré.

Quand on combine les lumières de la géographie avec les lumières de l'histoire, pour éclaircir les circonstances d'un événement semblable, alors il sort de la classe des choses merveilleuses où les Grecs l'avoient placé, pour rentrer dans l'ordre des choses très-naturelles et très-ordinaires.

Platon, qui avoit eu le malheur d'être

pris par les pirates de la Méditerranée, qui le vendirent au plus offrant comme une bête de somme, en conserva durant tout le reste de sa vie une grande horreur pour la marine: il parloit avec un souverain mépris des victoires navales, et mettoit la bataille de Salamine bien au-dessous de la bataille de Platée: cependant il avoue qu'à cette journée-là les Lacédémoniens perdirent contenance, et furent tellement mis en fuite, que si les troupes d'Athènes n'eussent en attendant soutenu le combat, ils n'auroient pu se rallier pour revenir à la charge, et ils n'y revinrent que quand le grand danger fut passé: aussi les accusoit-on assez généralement d'être du caractère de ces individus, qu'on appeloit en grec des *thrasydiles:* ce terme, composé de deux significations opposées l'une à l'autre, avoit été inventé par les grammairiens pour désigner ceux qui sont très-timides dans un péril manifeste, et très-audacieux dans un embuscade ou un stratagême. Aristote observe dans ses éthiques, que le portrait d'Ulysse, tel que l'Auteur de l'Odyssée l'a tracé, est le vrai modèle des Thrasydiles; mais les plus grands de tous étoient à Lacédémone, où les généraux qui avoient vaincu l'ennemi à force ouverte, ne

ne pouvoient sacrifier après la victoire qu'un coq, et ceux qui avoient triomphé par une fraude ou une ruse de guerre, immoloient un taureau (1).

Le poète Tyrtée, qui connoissoit bien le génie des Lacédémoniens, se donna toutes les peines imaginables pour leur inspirer ce qu'il nommoit le vrai courage, et non pas cette timide audace d'Ulysse et de ses semblables; mais d'un autre côté les leçons de Tyrtée dégénèrent en des préceptes plus propres à former des bêtes carnassières que des héros : il n'y parle que de grincemens de dents, de grands coups de lance, d'un déluge de sang, et de mille morts plutôt que d'un seul pas fait en arrière (2). On tremble en lisant des poësies si meurtrières, et qui étoient absolument inutiles chez un peuple tel que les Athéniens, dont la bravoure loin de devoir être enflammée, se laissoit difficilement éteindre; et Périclès disoit d'eux, qu'ils n'avoient pas besoin d'éperons, mais qu'ils avoient besoin d'un frein.

(1) Platon, au dialogue intitulé *Lachès ou de la bravoure*; et Plutarque, dans les *institutions laconiques*.

(2) Voyez sur-tout les poèmes de Tyrtée, cités par l'orateur Lycurgue, et Stobée.

Comme les Lacédémoniens ne cessoient de faire la guerre en un pays montagneux et rempli de défilés, ils avoient acquis une grande expérience dans l'art de camper, de marcher, et de dresser des embuscades ; mais ils étoient trop ignorans dans les sciences et les mathématiques, pour pouvoir inventer ou perfectionner les machines propres à l'attaque des places ; et leurs meilleurs capitaines ne conduisirent les opérations d'aucun siége suivant les règles ; il leur avoit été défendu, disoient-ils, par une loi positive, de monter jamais à l'assaut ; mais la vérité est qu'ils ne surent jamais faire une brèche.

Ils bloquèrent pendant deux ans la petite bourgade de Platée sur les confins de l'Attique : ils bloquèrent pendant onze ans les Messéniens sur le mont Ira, et les bloquèrent ensuite encore pendant dix ans sur le mont Ithome. Ces faits, dont la vérité ne sauroit être révoquée en doute, peuvent beaucoup diminuer les absurdités qu'on a cru découvrir dans les opérations et les lenteurs du siége de Troie, qui n'étoit proprement qu'un blocus soutenu par des escarmouches et des duels, plutôt que par des batailles. Mais si l'on pardonne aujourd'hui aux héros de l'Iliade leur excessive igno-

rance, en faveur des temps reculés où ils vivoient, il est impossible qu'on puisse avoir la même indulgence envers les Spartiates, qui en négligeant la culture des sciences et des arts, manquèrent au moins en grande partie le but où ils vouloient atteindre, c'est-à-dire d'être un peuple vraiment militaire; car comme ils n'entendoient pas l'attaque des places, on pouvoit leur refuser ce titre à plusieurs égards. Accoutumés dès leur enfance au maniement des petites armes, ils connoissoient très-bien les évolutions les plus communes, et les moindres manœuvres de la phalange; mais les grands principes de cette ordonnance très-compliquée avoient encore échappé à leur sagacité; et la preuve la plus convaincante qu'on en puisse citer, c'est qu'ils n'ont jamais combattu en bataille rangée contre les Macédoniens, sans être totalement défaits par Antipater, par Antigone, par Pyrrhus, et par Philippe, fils de Démétrius; d'où l'on peut certainement inférer que la phalange macédonienne étoit sans comparaison supérieure à la leur.

D'ailleurs il ne faut pas croire que Lacédémone ait toujours eu des généraux également habiles: souvent on les voyoit pécher contre les premières règles de l'art, comme

le fit Cléombrote à Leuctres, où il se rangea sur douze hommes de profondeur, quoiqu'on l'eût instruit que les Thébains avoient disposé leur centre sur cinquante hommes de profondeur, d'où il devoit résulter une impression à laquelle un ordre quatre fois plus foible ne pouvoit résister. A cette première faute Cléombrote en ajouta une autre, en commençant le combat avec sa cavalerie, dont le mauvais état étoit connu de tous les Grecs, et dont la défaite découragea tous les gens de pied. (Xénophon, HELLÉNIQUES, liv. VI.)

Nous terminerons cet article par quelques observations relatives au costume laconique, et à l'armure des Spartiates, qu'on reconnoissoit parmi les Grecs de l'Europe et de l'Asie à la manière dont ils étoient vêtus et coiffés. Ils portoient la chevelure dans toute sa longueur, mais divisée en deux ou trois tresses qui leur flottoient sur les épaules, tandis que des moustaches fort touffues leur flottoient sur la poitrine ; de sorte qu'ils ressembloient d'un côté aux Tartares, et de l'autre aux anciens Suèves : au lieu du long manteau des Athéniens, ils couvroient leur tunique d'une casaque fort courte, qu'on nomme *tribon* : elle étoit de couleur rouge

en temps de guerre, mais toujours si malpropre et si déchirée, qu'Aristote l'appelle le manteau de l'orgueil; mais depuis que le tyran Nabis eut introduit une nouvelle forme de gouvernement, et dissipé jusqu'à l'ombre de la liberté civile, les Lacédémoniens commencèrent à se distinguer par le luxe de leurs habits, qui suit toujours la progression de l'esclavage, et alors leur présomption se changea en bassesse. (Clément d'Alexandrie, *pedagog.* lib. III, c. 2.)

Le roi Cléomène croyoit que la phalange laconique n'avoit été constamment inférieure à celle de la Macédoine, que par le vice de son armure, qu'il réforma dans toutes ses parties depuis l'épée jusqu'au bouclier. Jadis l'arme la plus usitée à Lacédémone, étoit la demi-pique ou le javelot qu'on pouvoit manier d'une seule main; et c'est sur-tout par cet emblême qu'on caractérisoit la capitale de la Laconie, qui étoit surnommée *dory-stéphanos*, comme qui diroit couronnée de javelots. Quelque terrible que fût cet instrument, lorsqu'on savoit s'en servir avec dextérité, il ne pouvoit néanmoins être approprié à toutes les manœuvres de la phalange; car quand ce corps se concentroit pour combattre sur un ordre fort dense,

alors ces piques si courtes devenoient inutiles dans les files du milieu, pendant que les Macédoniens employoient des lances ou des sarisses qui avoient jusqu'à seize coudées ou vingt-quatre pieds grecs de longueur, et qui étant maniées avec force, devenoient des espèces de beliers, et renversoient tout ce qui se présentoit devant elles (*).

Ce fut cette longue sarisse que Cléomène substitua à l'ancienne armure des troupes de Lacédémone ; mais l'expérience démontra qu'il est très-dangereux de changer subitement la tactique d'une nation, pour lui en faire adopter une autre : tout cela exige des combinaisons et des tempéramens dont le génie fougueux de ce prétendu réformateur n'étoit pas susceptible.

Les Spartiates, accoutumés de temps immémorial à l'usage des armes courtes, ne purent se perfectionner dans l'exercice de la sarisse, que le soldat devoit tenir des deux mains, et se faire encore souvent aider par les hommes de la file suivante. Enfin, à la bataille de Sélasie, où Cléomène fit l'épreuve de sa nouvelle méthode, il fut entièrement défait : le massacre fut si terrible, le désor-

(*) Elien, *Tactique*, chap. 14. Polyen, *Stratag.* liv. II, à l'article du roi Cléomène.

dre si complet, et la déroute si générale, qu'on ne put rallier aucun corps d'infanterie, ni aucun corps de cavalerie : tout étoit renversé : tout étoit perdu : des flots de sang couloient depuis les hauteurs de Sélasie jusque dans le lit de l'Eurotas et de l'Oénons. Ainsi finit ce peuple qui n'avoit jamais connu d'autre métier que celui de la guerre, et qu'on ensevelit dans l'abyme même qu'il avoit creusé.

§. VII.

De l'empire de la Mer.

En parlant du commerce maritime des Grecs en général, on a déjà eu occasion d'observer que tous les peuples de cette partie du monde qui voulurent s'arroger l'empire de la mer, furent entraînés successivement dans des désastres si grands, et des calamités si multipliées, qu'on ne pouvoit plus en trouver la fin. Mais aucune nation ne fit dans cette périlleuse carrière une chute plus terrible que les Lacédémoniens : ils parurent aussi au rang de ceux qui prétendoient exercer un despotisme absolu sur toute la surface de la Méditerranée ; et ce fut Alcibiade qui, par une politique insidieuse,

les conduisit vers leur ruine, sous prétexte de les conduire à la fortune : lorsqu'il étoit à Lacédémone il conseilla aux Rois, aux Ephores, et à tout le peuple en général d'augmenter constamment la marine, afin d'être en état de faire baisser tous les pavillons à l'aspect du leur, et de devenir enfin de véritables Thalassocratores, ou les dominateurs exclusifs des mers de la Grèce (*).

Alcibiade ne pouvoit donner à de tels hommes des conseils plus réellement funestes ; car on haïssoit déjà beaucoup les Spartiates, parce qu'ils vouloient toujours régner sur le continent ; mais on les détesta encore bien davantage, lorsqu'ils voulurent aussi devenir les tyrans des eaux. D'ailleurs, à force de s'appliquer à la construction des vaisseaux, et à la manœuvre des rames, ils négligèrent l'entretien de leur cavalerie, qui étoit, de l'aveu même de Xénophon, sur un très-mauvais pied, et en grande partie composée de chevaux de vieille race, énervés par les courses olympiques ou d'autres luttes semblables.

(*) Isocrate, *harangue à Philippe de Macédoine*, pag 180. Avant l'arrivée d'Alcibiade à Lacédémone, on y avoit déjà une marine militaire ; mais depuis lui on ne cessa de l'augmenter de jour en jour.

Quoiqu'il n'y eût aucun rapport entre la marine militaire telle qu'elle est de nos jours, et telle qu'elle étoit chez les Grecs, cependant elle exigeoit déjà alors des dépenses très-considérables, eu égard aux finances des moindres républiques; et Démosthène (*Philippique I*, pag. 47) assure qu'avec la plus rigoureuse économie on ne pouvoit entretenir dix vaisseaux légers à moins de quarante talens, ou cent quatre-vingt mille livres par an. De-là on peut inférer que l'équipement des grandes galères propres à combattre dans une ligne de bataille, coûtoit une fois davantage; de sorte que par une spéculation vicieuse, les Lacédémoniens crurent pouvoir épargner sur les frais de la cavalerie une partie des frais de la marine.

Isocrate prétend que la bataille décisive qu'ils perdirent à Leuctres par terre, étoit une suite nécessaire de celle qu'ils avoient perdue par mer sur la côte de Gnide, où l'Athénien Conon détruisit totalement leur flotte et toutes leurs forces navales. En effet, on ne sauroit douter que ces deux événemens n'aient eu entre eux une liaison naturelle; car quand les Thébains apprirent que Lacédémone venoit de perdre l'empire

de la mer, ils osèrent porter leurs espérances plus loin, et leur audace augmenta de beaucoup. Lorsqu'un état a reçu un grand échec, il est toujours très-probable qu'il en recevra encore un autre, parce qu'une première foiblesse en amène une seconde : il est d'ailleurs dans la nature de la consternation d'aller en augmentant, et la victoire navale de Conon avoit singulièrement consterné la république de Sparte.

On pardonnoit aux Athéniens d'avoir dirigé tout leur génie et toutes leurs forces vers la marine, parce qu'ils habitoient un pays stérile, qui ne pouvoit se soutenir que par le commerce maritime, et l'importation des blés étrangers; ce qui y rendoit la navigation d'une nécessité absolue, et il faut envisager comme des illusions tout ce que Platon dit pour la désapprouver. Mais ces considérations, qui existoient réellement à l'égard d'Athènes, ne purent jamais exister à l'égard de Lacédémone; au moins aussi long-temps qu'elle fut en état de conserver une conquête aussi importante que la Messénie, dont les terres étoient suffisantes pour nourrir la nation sans aucun supplément de denrées étrangères.

Quelques Auteurs ont prétendu que Lycurgue avoit positivement défendu aux Spar-

tiates de construire des vaisseaux, et d'entretenir des matelots. (Cragius, *de republ. Lacedaemon.* Lib. III, c. 4.) Mais il n'est pas même vraisemblable que personne ait jamais pensé à faire de telles lois dans un pays comme la Laconie, qui avoit au moins cinquante villes maritimes, qui seroient devenues d'affreux déserts, si on leur eût interdit la pêche, et le commerce de l'Asie, de l'Afrique et de la Sicile.

Les Grecs avoient une telle passion pour le trafic, les courses et les expéditions, que déjà dans les temps les plus reculés, on les voit occupés, comme le sont de nos jours les insulaires de la mer du Sud, à construire des canots et des pirogues, pour aller continuellement des îles de l'Archipel au continent, et du continent aux îles, ou comme marchands, ou comme pirates, ou comme aventuriers. Dès qu'ils surent adapter une petite voile à un petit mât, on les entendit déjà parler de l'empire de la mer. Les Crétois, dit-on, furent les premiers qui y dominèrent; et qui s'y perdirent tellement, qu'ils ne purent plus défendre leurs propres côtes, qu'il fallut abandonner, afin de réunir tout ce qu'on avoit encore de forces pour sauver les ports les mieux

situés, et qui étoient sur le point de devenir la proie de l'ennemi ; et on a déjà observé qu'il n'y a pas de peuples qui ayent plus d'ennemis que ceux qui veulent régner exclusivement sur la mer. (Pausanias, *Laconiques*, chap. 2.)

Indépendamment de ces considérations, la prétendue loi de Lycurgue relative à la marine est démentie par une infinité de faits : car on trouve que les Lacédémoniens eurent toujours des vaisseaux armés en guerre, et dès le siècle de Crésus ils vinrent débarquer leurs troupes dans l'île de Samos, où ils avoient été attirés par un pur esprit de brigandage. C'est un bruit généralement répandu, dit Hérodote, que le tyran Polycrate les engagea alors à faire une retraite précipitée, en leur comptant de grandes sommes en une monnoie qui paroissoit être de bon aloi ; mais lorsque les essayeurs de Lacédémone l'examinèrent, il se trouva qu'elle ne consistoit qu'en des jetons de plomb ou d'étaim couverts d'une feuille d'or, comme les médailles fourrées qu'on voit dans tous les cabinets des antiquaires. Cette expédition étoit digne des Spartiates, et cette ruse étoit encore digne d'un tyran tel que Polycrate.

Fin de la neuvième section.

DIXIÈME SECTION.

CONSIDÉRATIONS SUR LES MŒURS DES LACÉDÉMONIENS.

---

§. I.

Des Femmes de Lacédémone.

CHEZ les peuples militaires, les mœurs des femmes doivent nécessairement être très-corrompues; et c'est sur-tout cette cause-là qui accélère la ruine de toutes ces sociétés fondées sur la force et la violence. Il suffit de considérer l'avilissement où sont encore réduites aujourd'hui les épouses des soldats, pour concevoir que la nature a attaché de terribles châtimens à cet état qui choque ses vues, et qui choque encore les notions mêmes de la raison. C'est une grande inconséquence, disoit-on aux Spartiates, de vous marier aujourd'hui, et d'aller demain assister à une

bataille, ou à un blocus de dix ans, dont les suites étoient pour le moins aussi funestes que le furent celles du siége de Troye: tous les Grecs qui en revinrent, trouvèrent leurs familles ou ruinées par des amans parasites, ou plongées dans le dernier désordre par l'infidélité de leurs épouses, qui sous prétexte d'avoir perdu leurs maris dans la Troade, se remarioient tous les jours.

Ce qu'il y a de bien plus surprenant encore, c'est que chez les peuples militaires les femmes sont excessivement peureuses et beaucoup plus lâches que parmi les nations pacifiques. Lorsqu'on lit ce que les Grecs ont écrit touchant les vierges de Lacédémone, qui, selon eux, combattoient nues parmi les hommes dans les gymnases, et sur les rives de l'Eurotas, alors on est naturellement tenté de croire qu'elles avoient acquis par de si rudes exercices une grande fermeté d'ame, et un courage presque héroïque; mais la vérité est que jamais chez aucun peuple du monde on ne vit des femmes plus timides, ni plus pusillanimes qu'à Lacédémone. Elles ne purent, dit Xénophon, soutenir la vue de la fumée qui s'élevoit de quelques maisons de campagne, auxquelles les avant-coureurs de l'armée d'Epaminondas avoient mis le

feu après la bataille de Leuctres; mais lorsqu'Epaminondas lui-même s'approcha de Lacédémone avec le reste de ses forces, alors les femmes y furent frappées d'une telle frayeur, et d'une épouvante si mortelle, que leurs cris et leurs lamentations jetèrent toute la cité en une confusion sans exemple : les soldats ne pouvoient plus entendre la voix des officiers : les officiers ne pouvoient plus entendre la voix des généraux, et il étoit absolument impossible de se frayer un passage dans les rues, et les places publiques, au travers de cette foule de personnes égarées par la crainte et la consternation, qui ne savoient ni où elles alloient, ni d'où elles étoient venues. Enfin ce jour-là, dit Aristote, les femmes de Lacédémone mirent cette ville dans le plus grand danger, et faillirent à la faire tomber absolument entre les mains de l'ennemi (*).

C'est donc bien inutilement qu'elles s'étoient exercées, comme on le prétend, au pugilat, si l'ombre même du courage les abandonna en un instant où il étoit nécessaire de témoigner quelque résignation à de si urgentes

(*) Xénophon, *Helléniques*, liv. VI. Aristote, *Politiques*, liv. II. Et Plutarque, *vie d'Agésilaüs.*

destinées, comme le firent les femmes de Carthage et de tant d'autres villes pressées par l'ennemi, et sur le point d'être prises d'assaut ou dévorées par les flammes.

Philarque et Hiéronyme de Cardie, deux historiens très-décriés parmi les anciens à cause de leur mauvaise foi, et de leur acharnement contre la mémoire de Pyrrhus, ont tâché de flétrir le nom de ce prince, en soutenant qu'il fut repoussé par les vierges de Lacédémone, lorsqu'il se présenta devant la capitale de la Laconie : mais la vérité est qu'au temps de Pyrrhus, cette ville étoit déjà tellement fortifiée de remparts, de tours et de fossés, qu'on ne pouvoit plus la prendre par un coup de main, et ce fut une imprudence de le tenter.

Au reste, de tous les écrivains qui ont parlé de la nudité des vierges Spartiates dans les exercices gymnastiques, aucun n'en avoit été témoin ; et ce fait paroît si peu croyable, qu'il faut bien l'expliquer d'une manière ou d'une autre.

A Athènes, on disoit qu'un homme étoit nu, lorsqu'il avoit quitté son manteau, quoiqu'il eût encore conservé sa tunique. Cette façon de parler étoit fort usitée parmi les

Grecs

Grecs en général, et on disoit probablement aussi à Lacédémone qu'une femme y paroissoit nue, lorsqu'elle n'étoit revêtue que de sa robe, sans porter le voile ou le *peplos*, qui formoit une partie si essentielle de l'habillement du sexe de la Grèce, que les dames de quelque considération s'en couvroient toujours, lorsqu'elles paroissoient en public, soit à Argos, soit à Athènes, soit à Thèbes; tandis que les vierges de Lacédémone entreprenoient des courses, des jeux et des danses le long de l'Eurotas, sans être voilées, durant les chaleurs excessives qu'on éprouvoit au pied du mont Taygète; de sorte qu'alors une partie de leur sein restoit à découvert, ainsi que les bras et les genoux; mais il y avoit bien loin de-là à une nudité absolue, telle que Properce l'a imaginée dans une élégie, et Plutarque dans ce roman, qu'on appelle la vie de Lycurgue.

En un pays aussi inégal que la Laconie, où il falloit à chaque instant monter et descendre parmi des bois épais ou des rochers escarpés, les habillemens longs et traînans ne pouvoient être que très-incommodes; et il n'est point surprenant que les femmes qui s'y occupoient de la chasse, ayent adopté au milieu d'un peuple militaire, des vêtemens

très-immodestes aux yeux des autres nations grecques, accoutumées à la draperie flottante du Péplos.

On ne sauroit se former une idée plus exacte du costume des vierges de la Laconie, qu'en considérant quelques statues antiques d'Atalante et de Diane, où il est aisé d'observer que cet ajustement, approprié aux usages d'une région montagneuse et difficile à parcourir, ne flattoit pas la taille; car les plis de la tunique, qui retombent sur les hanches, font paroître ces parties d'un volume excessif (*). Et voilà pourquoi les femmes de l'île de Mélos, qu'on sait être habillées à-peu-près de la sorte, choquent tant les yeux des étrangers qui les voient pour la première fois: cependant on ne sauroit appliquer aux Méliennes l'épithète de phénomérides, qu'on donnoit aux Spartiates, parce qu'elles n'avoient pas même le haut du genou couvert.

Il est très-probable qu'il existoit jadis en Laconie une grande différence entre les femmes de race achéenne, qui habitoient les villes, et les femmes de race dorique, qui parcouroient les campagnes, et y chas-

(*) Philostrate, *Icon.* p. 868, et Callimaque, *Hymne à Diane*, vers 16 et suivans.

soient le gibier avec des arcs et des flèches du même calibre que celles des Crétois ; car dans cette contrée prolongée au-delà du 37me degré de latitude, le climat a une influence sensible sur le teint des habitans ; comme on le voit aujourd'hui par l'exemple de ces Mainottes, qu'on nomme les *cacovougnis* ou les scélérats des montagnes : exposés aux impressions de l'air sur les rochers élevés du cap Ténare, ils paroissent très-basanés, eu égard aux familles turques qui occupent aux environs de Misistra des habitations plus ombragées.

Dans l'antiquité, les Grecs s'accusoient les uns les autres de n'avoir pu réduire en un corps exact de discipline les institutions relatives aux sexes : ce fut là l'écueil de leurs législateurs, et ils y firent tous un naufrage plus ou moins éclatant. Cependant les peuples, dit Aristote (*Rhétorique*, lib. I, *Politiques*, lib. II), qui ne savent gouverner les femmes, perdent dès cet instant précisément la moitié de leur bonheur. Mais selon lui aucune nation du monde connu alors, n'avoit à cet égard des usages plus vicieux que les Lacédémoniens, auxquels il arriva un désastre qui ne prouve que trop que chez eux la perte des mœurs remontoit à des temps fort reculés.

Dès la première guerre de la Messénie, la plûpart des vierges de Lacédémone parvinrent au terme de la maternité sans hymén et sans époux; on y vit paroître au milieu de l'état un peuple entier dont on ne connoissoit pas les pères; et ce sont ces enfans de la terre, qu'on nomma depuis les *Parthénies*, terme par lequel les Grecs désignoient uniquement ceux qui étoient nés d'une vierge non mariée. Strabon et Justin accusent à la vérité les Spartiates d'avoir été complices de cette dépravation; et ce fut même de leur aveu, disent-ils, qu'on envoya alors les soldats les plus vigoureux de l'armée pour abuser des filles de Lacédémone; mais le récit de ces écrivains renferme une contradiction manifeste, et il n'est certainement pas vrai qu'on ait eu recours à des moyens si extrêmes pour augmenter la population en temps de guerre; puisque les *Parthénies*, que personne ne voulut jamais reconnoître pour ses enfans, et que l'état ne voulut aussi jamais reconnoître pour ses citoyens, furent contraints de s'expatrier, et d'aller fonder une colonie à Tarente, vers l'an 707 avant notre ère (*).

(*) Collection des dissertations académiques de Heyne, *tome II, pag.* 217.

Les Tarentins, qui étoient issus de cette race illégitime, tombèrent depuis en une aussi grande dissolution que celle de Lacédémone ; c'est-à-dire, qu'ils gouvernèrent leurs familles avec la même négligence que les Spartiates gouvernoient leurs femmes. Corneille Népos prétend même que chez eux les veuves de la plus haute noblesse osoient monter sur le théâtre pour de l'argent, et y représenter des farces grossières dans la même attitude que les vierges formoient des chœurs de danse sous les platanes d'Amycles. Au reste, il ne régnoit à Lacédémone aucune ombre de goût par rapport aux représentations théâtrales ; et Plutarque assure qu'on n'y joua jamais aucune comédie régulière, ni aucune tragédie régulière : les divertissemens de ce genre s'y réduisoient à des mimes ou des opéra bouffons, où l'on contrefaisoit le geste et le langage des charlatans, des filous, des voleurs de fruits, et de tout ce qu'on peut imaginer de personnages ignobles et subalternes. (Meursius, *Miscell. Laconica*, Lib. III, cap. 6).

Il est possible que les femmes de Lacédémone, aussi peu scrupuleuses que les hommes sur les moyens d'acquérir, se soient chargées de l'exécution de ces drames qu'on n'avoit

pas besoin d'apprendre par cœur; car Athénée assure qu'ils ne consistoient qu'en un dialogue trivial sans suite, sans liaison, comme les farces des Italiens, et on donnoit proprement le nom de *Dicélistes* aux acteurs de cette classe mimique, la dernière des classes; mais un peuple aussi peu instruit et aussi grossier que les Lacédémoniens, n'étoit point susceptible d'avoir un théâtre plus épuré, ni plus ingénieux, ni plus régulier.

Quelques critiques modernes, qui n'ont pu combiner leurs propres idées avec les assertions de Corneille Népos, prétendent que son texte a été altéré, et qu'il ne concerne aucune partie de la scène comique, mais des repas particuliers, donnés par des citoyens d'un ordre peu distingué, qui pour répandre de l'éclat sur ces festins, engageoient par argent les matrones et les veuves les plus illustres à venir les honorer de leur présence (*). Mais quand même cette opinion singulière seroit exactement prouvée, il s'ensuivroit encore qu'un usage si sordide

(*) Ces critiques lisent de la sorte le texte de Népos : *Nulla Lacedaemoni tam nobilis vidua est, quae non ad cœnam eat mercede conducta.* On a encore découvert une autre leçon dans un ancien manuscrit qui ne paroît pas être d'une grande autorité.

choquoit toutes les notions qu'on avoit ailleurs de l'hospitalité et de la franchise qui devoit y régner, en réduisant tous les convives au même niveau; et c'est par un reste de barbarie que plusieurs peuples de l'Europe ont encore conservé au milieu de leurs repas un cérémonial gothique.

Aristote, qui étoit infiniment moins enthousiaste qu'aucun autre Grec, et qui connoissoit infiniment mieux qu'aucun autre politique les vices essentiels du gouvernement de Lacédémone, dit que les expéditions militaires y entraînèrent, durant l'absence de l'armée, des désordres incroyables dans l'intérieur des familles restées à la discrétion des femmes. Mais ce mal, aussi ancien que l'état, devint encore bien plus funeste, lorsque Lacédémone osa s'arroger l'empire de la mer, et entreprendre des guerres sur le continent de l'Asie et de l'Afrique; ce qui empêchoit souvent les citoyens de revoir leurs foyers en un laps de plusieurs années: ensuite ils revenoient comme revinrent les héros de l'Iliade, que la grandeur de leurs trophées ne consola jamais de la ruine de leurs affaires domestiques.

Comme les Reines de Sparte surent ériger à l'insçu des Ephores qui les gardoient à vue,

mille autels à Vénus dans la ville de Mars; il est aisé de juger quelle importance les femmes du vulgaire y attachoient à un lien, qu'on appeloit improprement l'union conjugale.

On peut réduire à deux causes générales toutes les causes particulières de l'excessive dissolution des Lacédémoniennes.

D'abord elles ne recevoient aucune éducation convenable ni à l'état de la virginité, ni à l'état du mariage; de sorte que les mères ne pouvoient y enseigner à leur postérité des mœurs et des égards qu'elles n'avoient jamais connus elles-mêmes.

Toutes les passions exerçoient immédiatement sur leur ame un empire tyrannique, qui n'étoit tempéré ni par la retenue qu'inspire la pudeur, ni par la modération qu'inspire la sagesse : aussi les désignoit-on universellement dans la Grèce par l'épithète *d'Andromanes*; parce que l'amour, qui est déjà une passion terrible par elle-même, dégénéroit dans leur sein brûlant, en une manie, c'est-à-dire le dernier terme des foiblesses humaines.

Les Lacédémoniens, qui étoient sans contredit les plus ignorans des hommes dans les causes et les effets de la nature, fai-

soient quelquefois venir des charlatans ou des opérateurs étrangers, afin de calmer, soit par des remèdes, soit par des sacrifices expiatoires, les transports de leurs propres épouses, et ils avoient la simplicité de croire que l'imposteur Bacis réussit au moins une fois dans une cure si difficile à tous égards. (Suidas, au mot ΒΑΚΙΣ.)

Les femmes grecques en général essuyoient, par les causes qu'on a déjà indiquées, des perturbations capables d'effrayer l'esprit humain. J'ose avouer à la face de l'univers, dit Galien, que j'avois conçu une haine mortelle pour ma propre mère; car elle étoit, ajoute-t-il, si violente et si terrible, qu'en ses accès de fureur, elle mordoit ses propres esclaves comme une bête féroce, et alors le sang couloit à grands flots de sa bouche. Cependant la mère de Galien, qui appartenoit à une famille fort distinguée de la Grèce, avoit au moins reçu une certaine éducation, tandis que le sexe de Lacédémone n'en recevoit aucune: car on ne sauroit donner ce nom à un exercice aussi réprouvé que la lutte, ni à un exercice aussi barbare que la chasse, qui rend le cœur de l'homme même atroce; et ce métier-là ne convenoit qu'à des bouchers, puisqu'il étoit

absolument indifférent d'égorger des veaux, ou d'égorger des biches dans la forêt d'Enoras au bas du mont Taygète, qui durant tout le temps des Bacchanales retentissoit du cri et du hurlement des vierges et des ménades.

Plutarque prétend que les femmes de cette partie du Péloponnèse étoient aussi quelquefois consumées par ce feu illégitime dont brûla Sappho, qui a elle-même dépeint dans ses vers les symptômes de ce mal terrible, qu'on peut envisager comme le comble de toutes les perturbations dont l'ame du sexe fût susceptible dans la Grèce. Il est possible qu'une organisation vicieuse ait été la cause première d'une passion semblable; mais on ne doit pas douter que l'usage immodéré des vins de la Laconie, encore plus violens que ceux de Lesbos, n'ait beaucoup contribué à l'aigrir dans les individus qui s'y trouvoient déjà naturellement isposés. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que cet amour illusoire ne guérissoit point de l'amour réel; et Sappho étoit tellement entraînée par ces deux chaînes à la fois, qu'elle dut avoir recours au saut de Leucade : mais on ne sait point positivement si elle y termina ses jours, ou si elle fut du nombre de ceux qui se faisoient appliquer, comme dit Strabon, des

plumes et des ailes, dans l'espérance de se soutenir après leur chute, sur les eaux de la mer, où ils étoient ensuite secourus par les prêtres d'Apollon, qui prétendoient que cette immersion calmoit les fureurs érotiques, et ils traitoient les amoureux, comme les médecins traitoient de leur côté les hydrophodes; car à de grands maux, il falloit, disoit-on, de grands remèdes.

La seconde cause de l'extrême désordre qu'on voyoit régner parmi les femmes de Lacédémone, provenoit du luxe et des richesses immenses qu'elles y avoient accumulées, en acquérant tous les fonds de terre possédés jadis par les branches masculines qu'avoient moissonnées la discorde et la guerre. Lorsqu'une héritière universelle ou une épiclère s'y marioit, elle conservoit durant le terme même de cette union le droit de disposer souverainement de sa fortune (*).

De telles institutions rendirent les Spartiates esclaves de leurs propres épouses, qui avoient non-seulement une grande autorité dans l'intérieur des familles, mais encore une grande influence dans les délibérations d'état : cependant elles étoient bien éloignées

(*) Ubbo Emmius, *de la république de Lacédémone*, pag. 266.

de jamais prévenir une guerre ; car la guerre même les enrichissoit. Mais lorsque le roi Agis voulut réformer le gouvernement, elles lui firent comprendre qu'il manquoit de force pour opérer une telle révolution ; et cela étoit exactement vrai comme elles le disoient ; puisqu'un état si vicieux dans ses principes, et attaqué par tant de maladies politiques à la fois, ne pouvoit plus dégénérer qu'en despotisme, ainsi que cela arriva sous le règne de Cléomène, tyran aussi atroce que tous ceux qui lui succédèrent.

Quoique l'excessive dépopulation de Lacédémone eût été produite en grande partie par l'esprit même du gouvernement, et par l'orgueil national, qui écartoit tous les étrangers qui auroient pu aspirer au droit de la cité ; cependant on ne sauroit douter que le libertinage et sur-tout le luxe des femmes, n'ayent aussi beaucoup contribué à diminuer le nombre des naissances et le nombre même des mariages : car à mesure que ce luxe-là augmente, on voit augmenter sensiblement le nombre des célibataires ; et tel citoyen qui voudroit bien devenir père de famille, ne veut néanmoins pas se ruiner pour le seul plaisir de voir son épouse habillée de soie et coiffée d'une aigrette de diamans. Voilà,

disoit un philosophe à Pentésillée de Corinthe, une robe très-riche et superbement brodée ; mais elle vous empêchera d'avoir un mari.

Aristote assure dans ses livres de politique, dont chaque ligne contient, ou une grande leçon, ou une grande vérité, que les dots doivent être très-modiques dans les gouvernemens républicains, et qu'à Lacédémone où l'on prévoyoit que la dépopulation anéantiroit l'état, on auroit dû beaucoup les modérer : cependant c'est précisément là, ajoute-t-il, que les dots sont excessives, et mettent mille obstacles à la reproduction de l'espèce humaine. Mais il est aisé de s'appercevoir que tout cela tenoit à l'avarice même de la nation : car ce ne sont point les femmes, mais les hommes qui déterminent la grandeur de la dot, lorsqu'ils veulent la déterminer par de justes lois.

§. II.

De l'éducation militaire des Lacédémoniens.

Comme c'est une grande erreur de trop bien cultiver les terres, c'étoit aussi une grande erreur de vouloir avoir à Lacédémone des troupes trop bien exercées ; car les exercices

outrés émoussent le courage naturel de l'homme : à force d'être frappé tous les jours par l'image de la mort et de la destruction, il commence à craindre le fer, et finit par le détester. Voilà pourquoi les Spartiates devinrent des Thrasydiles fameux, sur lesquels Tyrtée essaya en vain la puissance de la poësie.

Au milieu de la paix les Athéniens étoient toujours couronnés de violettes, et habillés de pourpre : ils assistoient ou à des spectacles ou à des foires, ou conduisoient un chœur de danse depuis Phalère jusqu'à Marathon, sans se ressouvenir de quelques vieilles armures que l'on conservoit comme les instrumens les plus inutiles de la maison; mais lorsqu'il s'agissoit sérieusement de faire la guerre, ces mêmes hommes alloient chercher leurs casques et leurs épées, et se livroient le lendemain une bataille selon toutes les règles de la tactique, qu'ils n'apprenoient qu'une seule fois en leur vie, et cependant ils les savoient en la dernière perfection : aussi les vit-on rarement pécher contre les premiers principes ; et Diodore de Sicile dit que leur pesante cavalerie étoit la meilleure de la Grèce, tandis que celle de Lacédémone étoit la plus mauvaise, à force

même d'avoir été trop exercée. En effet, rien ne sauroit être plus absurde que de fatiguer tellement les chevaux en temps de paix, qu'ils ne valent plus rien en temps de guerre.

Il ne faut point s'imaginer qu'il y eut beaucoup de combinaisons, ni beaucoup de génie dans les exercices de la jeunesse de Sparte; car ils avoient été si servilement copiés sur les institutions des Crétois, qu'il étoit impossible d'y observer la moindre différence: non-seulement on y voyoit les mêmes choses, mais on y entendoit encore les mêmes mots. On donnoit à Lacédémone, tout comme dans la Crète, le nom d'*Agélé* à une troupe d'enfans qu'on faisoit combattre contre une autre troupe de même âge et de même force, jusqu'à ce que l'une ou l'autre eût été précipitée dans les eaux de l'Eurotas, ou de l'Oénons. De-là il arrivoit que plusieurs individus qui étoient nés sans aucun vice dans la taille, et dont le magistrat avoit lui-même approuvé la constitution, devenoient estropiés durant le cours de l'adolescence par les suites d'une chute, comme Agésilas.

Chez tous les peuples tant soit peu civilisés, on a toujours tâché de prévenir la *pugnacité* naturelle et innée dans les enfans mâles: à Sparte, au contraire, on l'encoura-

geoit; mais il est certain qu'il survint à cet égard une révolution dans le tempérament de plusieurs sujets vers l'âge de vingt-quatre ans; et ceux qui ont été les champions les plus ardens et les plus furieux durant leur jeunesse, finissent souvent par être des hommes très-poltrons. Cette malheureuse affection, que j'ai désignée par le terme de pugnacité, faute d'en trouver un autre, n'a sa source que dans la chaleur du sang, et l'ignorance absolue où sont les enfans de tout ce qu'on appelle droit ou justice; de sorte qu'ils ont sans cesse recours à la force; c'étoit par conséquent une grande erreur en morale de la part des Spartiates, de vouloir augmenter un penchant fondé sur des impulsions aveugles et purement animales.

A l'âge de cinq ans, les enfans de Lacédémone commençoient à apprendre la danse pyrrhique ou militaire, et ils devoient dès-lors se mettre sous la discipline des musiciens, pour se faire instruire dans le jeu de la flûte laconique, dont aucun citoyen n'étoit dispensé; c'est-à-dire, qu'il falloit au moins connoître les différens airs du mode Dorien qui se jouoient à l'armée, et sur lesquels les évolutions de la phalange se régloient toujours.

A sept

A sept ans les enfans quittoient décidément la maison paternelle, pour entrer dans les casernes de l'état, qui se chargeoit de leur entretien ; et quelques Auteurs ont prétendu qu'on ne les élevoit que dans l'intérieur des campagnes de la Laconie, à une grande distance de la capitale. Cette éducation champêtre avoit même été portée, selon Justin, à un tel degré de rigueur, qu'on ne permettoit plus aux élèves d'entrer dans l'enceinte de la ville avant d'avoir atteint le terme de la virilité, que les lois y fixoient à trente ans (*).

Il est vrai que le principal gymnase consacré aux exercices militaires, et qu'on nommoit le PHOEBÉON, étoit situé hors de Lacédémone, du côté de Thérapné à l'orient de l'Eurotas : mais cela n'empêche pas que l'assertion de Justin, comme la plûpart des choses que les anciens ont écrites touchant les Spartiates, ne renferme une erreur manifeste, puisque les enfans étoient aussi très-souvent exercés au centre de la cité, sans

(*) *Pueros puberes non in forum, sed in agros deduci praecepit, neque prius in urbem redire, quam viri facti essent, statuit.* Toutes les autres institutions que Justin attribue à Lycurgue, sont aussi fabuleuses que celle-là.

quoi ils n'auroient pas été pour la plûpart ensevelis sous les ruines d'un portique qui s'écroula sur eux, lors du grand tremblement de terre. D'ailleurs au temps de la revue générale de l'armée les jeunes gens dînoient parmi les soldats dans les salles publiques, et ces magistrats, qu'on nommoit les Bidiens, qu'on sait avoir été chargés du département de l'éducation nationale, ne tenoient leur tribunal qu'au milieu de Lacédémone.

Le corps de la jeunesse qu'on nourrissoit en commun, étoit composé de quatre classes différentes.

La première comprenoit les enfans des citoyens libres, quelle que pût être leur fortune, leur rang ou leur dignité, hormis les héritiers présomptifs du trône, qu'on ne vouloit pas exposer à recevoir tous les jours des coups dans un pugilat ou une lutte, de peur d'affoiblir le respect dû aux Rois, et à ceux qui devoient le devenir.

Ensuite on trouvoit les *Mothaces*, qui ne s'élevoient guère au-dessus de la condition des affranchis; mais après avoir achevé le cours de leur éducation, ils pouvoient parvenir à tous les grades militaires, soit sur la flotte, soit dans l'armée de terre, comme

on en a un exemple en la personne de Lysandre, qui étoit né dans l'ordre des *Mothaces*.

A ces deux classes succédoit celle des enfans étrangers, que des parens très-entêtés des institutions laconiques envoyoient à Lacédémone, comme en une excellente école, pour y apprendre le maniement des armes, et de très-mauvaises mœurs. Ce sont ces élèves étrangers qu'on désignoit par le terme de *Trophimes*; et ils devoient, selon toutes les apparences, payer les frais de leur nourriture et de leur vêtement, qui étoit uniforme dans toutes les casernes.

Enfin, la quatrième division consistoit en enfans illégitimes, que l'incontinence des vierges et des femmes de Lacédémone mettoit au monde, soit en temps de paix, soit en temps de guerre. Xénophon appelle tous ces nourrissons sans aucun détour *les bâtards des Spartiates*; mais pour adoucir ensuite la dureté des termes par l'excellence des choses, il prétend que malgré l'irrégularité de la naissance on pouvoit comparer ces individus aux premiers hommes de la nation (*).

(*) Ces enfans illégitimes sont nommés ΝΟΘΟΙ ΤΩΝ ΣΠΑΡΤΙΑΤΩΝ, dans le quatrième livre des helléniques.

Tous ces élèves apprenoient par cœur deux espèces de chants militaires, dont les uns formoient un recueil d'élégies, composées par Tyrtée, et les autres un recueil de poèmes anapestiques, composés par Sophron et par Spendon, qu'on sait avoir approprié la mesure de leurs vers à la musique martiale des Lacédémoniens, qui n'alloient au combat et n'attaquoient l'ennemi qu'au son alternatif des anapestes et des spondées, d'où il résultoit une marche progressive, entremêlée de pas lents et de pas rapides. Héphestion d'Alexandrie nous a conservé le premier vers d'un cantique semblable, qu'on peut traduire à-peu-près en ces termes. *O vous ! enfans armés de Sparte, faites les mouvemens de Mars* (*). Et comme nous avons indiqué les quantités du texte grec en faveur de ceux qui n'ont aucune connoissance de la proso-

(*a*) ΑΓΕΤΩ | ΣΠΑΡΤΑΣ | Ε'ΝΟΠΛΟΙ | ΚΟΥΡΟΙ
ΠΟΤΙ ΤΑΝ | Α'ΡΕΩΣ | ΚΙΝΑ | ΣΙΝ.

Par-là, on voit que les chants militaires de Lacédémone contenoient trois spondées, quatre anapestes, et une syllabe surnuméraire qui servoit à recommencer le vers suivant : il n'y avoit dans ce mètre aucune apparence de césure : le dialecte en étoit toujours dorique, et même quelquefois lacodorique.

die de cette nation, on peut par-là se former une idée aussi précise d'une telle mélodie, que si on l'entendoit jouer au milieu d'un camp au son des flûtes et des lyres laconiques.

Comme chez les sauvages de l'Amérique, les chants de guerre, sans avoir une influence sensible sur le courage des guerriers, augmentent cependant l'esprit de vengeance qu'on sait être terible dans les barbares, de même les vers de Sophron, de Spendon et de Tyrtée, entretenoient dans l'ame des Lacédémoniens un caractère vindicatif et atroce, que les chefs de l'école militaire tâchoient encore d'aigrir, en permettant aux élèves d'aller égorger les Hélotes dans une embuscade, et de piller les métairies des Laconiens tributaires, où ils pouvoient s'introduire par une ruse ou une surprise.

Ceux qui ont voulu révoquer en doute des faits de cette nature, ne réfléchissoient pas à cet état malheureux où fut plongée l'Europe durant le brigandage de la féodalité, lorsque tous les gentilshommes voloient sur les grands chemins. Et la plûpart des montagnes de l'Allemagne sont encore couvertes aujourd'hui de débris d'anciens châteaux,

qui de l'aveu même des historiens allemands, étoient des châteaux de voleurs, habités par les premiers barons de l'empire, qui se glorifioient de faire une fortune brillante en adoptant une telle profession. L'empereur Rudolphe renversa soixante-six forteresses de ces brigands : la ligue de Souabe en renversa encore depuis cent et quarante, et malgré cela il en restoit un nombre prodigieux.

Il est aisé de juger par de tels faits jusqu'à quel point l'esprit humain peut descendre, et dans quels abymes il peut se dégrader, lorsque l'on condamne à un égal oubli les lois, les arts, les sciences, et toutes les institutions civiles, qui seules élèvent l'homme au-dessus des bêtes féroces; car la religion n'a par elle-même aucune influence sensible sur la vertu des nations, puisque les Lacédémoniens étoient des mortels excessivement superstitieux ; et tous ces chevaliers qui dépouilloient et assassinoient les voyageurs au temps de la féodalité, étoient chrétiens; aussi ne fut-ce pas la théologie, mais la police tant soit peu perfectionnée qui mit un terme à cette épouvantable déprédation.

Plutarque prétend qu'on permettoit le meurtre et le vol adroit aux enfans de La-

cédémone, afin de les former de bonne heure dans les principes et les opérations de la petite guerre, lorsqu'il s'agissoit de piller les terres de l'ennemi, sans beaucoup exposer sa vie. Mais on se seroit bien gardé de faire de tels essais, et de prendre de telles leçons dans une contrée habitée par une seule et même nation étroitement unie entre elle; tandis qu'en Laconie il existoit deux nations différentes, dont l'une étoit opprimée et l'autre opprimante. Ce n'est que dans les possessions des Achéens et des Messéniens subjugués que les élèves de l'école militaire commettoient tant de ravages; car ils n'osoient rien enlever au milieu de Lacédémone, où tout appartenoit aux Spartiates de race Dorique.

Cette observation fait évanouir les difficultés où ont été arrêtés ceux qui prétendoient remonter à la source des institutions laconiques: elles tendoient manifestement à affoiblir d'un côté les Hélotes, et à affoiblir de l'autre les habitans tributaires, qui conçurent enfin une haine si mortelle pour les Spartiates, qu'ils auroient volontiers, disoient-ils, dévoré jusqu'aux entrailles de ces despotes impitoyables: telles furent même les expressions de l'aveu que fit Cinadon aux Ephores, lorsqu'on découvrit la fameuse

conspiration que les indigènes de la Laconie avoient tramée contre Lacédémone (*).

Il suffit maintenant de réfléchir au plan de cette éducation où l'on avoit combiné la lutte, le pugilat, la course, la chasse, la musique, la danse, la tactique, l'assassinat et le brigandage, pour concevoir que la principale force de ces institutions n'affectoit que les facultés corporelles en corrompant le cœur, et en étouffant la culture de l'esprit. Aussi Isocrate et Platon assurent-ils que plusieurs Lacédémoniens étoient à cet égard si peu instruits, qu'il ne savoient ni lire, ni signer leur nom, ni calculer au-delà de leurs doigts; ce qu'on regardoit à Athènes comme le comble de l'avilissement; et la plus cruelle des injures consistoit à y appeler un citoyen *apaideutos* et *amousos*, pour dire qu'il n'avoit pas été durant son enfance élevé à la manière des Athéniens.

Le roi Agis, dernier du nom, qui ne cessoit de gémir sur la barbarie et la corruption des Spartiates, crut qu'il étoit possible encore de réformer leurs mœurs en les éclairant sur leurs devoirs; et il invita à Lacédémone un philosophe étranger de la

(*) Xénoph. *Hell.* lib. III. Et l'*Hist. philos. et politique des lois de Lycurgue*, pag. 67.

secte Stoïque, nommé Sphéerus, afin d'y instruire la jeunesse ; et nous avons encore quelques foibles fragmens d'un Traité de politique que ce Stoïcien composa alors : mais cette éducation, déjà très-tardive, fut absolument abandonnée, dès qu'Agis eut été immolé par la main de ceux mêmes qu'il prétendoit ramener à la vertu. Les Lacédémoniens, qui ne vouloient pas qu'on fixât des bornes à leur perversité, arrachèrent ce roi de son trône, et l'étranglèrent dans la prison publique comme le dernier des scélérats. Alors l'anarchie alla en augmentant, la confusion devint inexprimable, et l'état s'écroula avec un horrible fracas sur ceux qui préféroient tant de maux politiques aux moindres remèdes de la philosophie.

Nous pourrions ici terminer cet article, s'il n'étoit encore nécessaire d'observer qu'on a mal à propos confondu la fustigation des enfans de Sparte aux pieds de la statue de Diane Orthia, avec les exercices de la jeunesse : car ces choses n'avoient et n'ont jamais eu entre elles le moindre rapport.

Cette flagellation étoit une cérémonie religieuse, ou plutôt un fanatisme exécrable, dont on connoît positivement l'origine. Jadis on sacrifioit à Lacédémone des victimes hu-

maines, comme Pausanias (Laconiques, *ch.* 16) et Porphyre (de l'*abstinence*, lib. II) l'avouent; mais quand l'humanité eut fait entendre sa voix au cœur des Grecs, ils abolirent ces immolations impies et dénaturées : cependant les Lacédémoniens, fort attachés à leurs anciens usages, prétendirent que la statue de Diane Orthia étoit si accoutumée à recevoir de tels sacrifices, qu'on ne pouvoit plus les lui refuser absolument, sans qu'il en résultât quelque grand désastre, ou quelque éclatant malheur pour la nation; et au lieu d'arracher le cœur aux enfans, ils se déterminèrent à les fustiger jusqu'à ce que l'autel et le pavé du temple fussent baignés de leur sang; mais il arrivoit très-souvent que les plaies de ces victimes s'enflammoient à un tel point, qu'on les voyoit expirer quelques jours après les avoir reçues.

C'est bien à tort, sans doute, que Cicéron compte de tels exploits parmi les exemples de la constance des Spartiates; puisque ce sacrifice, de quelque manière qu'on l'envisage, ne présente que le spectacle de la plus affreuse superstition, et qu'on retrouvoit aussi parmi d'autres peuples Grecs de la race dorique, établis dans le Péloponnèse, qui versoient également le sang des enfans

sur le prétendu *tombeau de Pélops* : car c'est ainsi qu'on nommoit cet autel d'horreur, digne de la Tauride. C'est ce sacrifice qu'on nommoit dans le Péloponnèse ἈΙΜΑΚΟΥΡΙΑ, ou l'*effusion du sang des enfans*.

Ces détails sont plus que suffisans pour démontrer l'erreur de ceux qui ont soutenu que cette barbare cérémonie n'étoit pratiquée en aucune partie de la Grèce, sinon à Lacédémone, où on ne la faisoit d'ailleurs essuyer qu'aux enfans des esclaves et des Hélotes, que leur condition ne pouvoit affranchir de ce système d'oppression, où l'on comptoit la vie d'un homme pour peu de chose, et celle d'un enfant pour rien. (*Archéologie grecque*, tome I, page 400.)

§. III.

Du caractère des Lacédémoniens.

On ne connoît positivement que deux causes, qui puissent changer une nation pacifique en un peuple militaire : ou la crainte d'être subjuguée par ses voisins, ou l'envie de faire des conquêtes à son tour.

Les Lacédémoniens n'étoient pas dans l'un ou l'autre de ces cas-là, mais dans tous les

deux à la fois. D'abord ils craignirent d'être subjugués par leurs propres esclaves : ensuite ils s'armèrent de plus en plus pour conserver une acquisition aussi importante que la conquête de la Messénie, à laquelle leur existence politique étoit enchaînée ; et après cela ils osèrent encore aspirer à l'empire de la mer ; de façon que toutes leurs idées étoient absorbées par la guerre, et par tout ce qui avoit rapport à la guerre.

Une situation si violente devoit inspirer à de tels hommes une grande mélancolie, et le maniement continuel des armes devoit encore les rendre fort taciturnes. Aussi est-ce dans les exercices militaires que l'on découvre l'origine de leur laconisme. Tous les tacticiens grecs ont observé que c'étoit une nécessité absolue d'abréger, autant qu'on pouvoit, les phrases impératives dont se servoient les commandans pour faire exécuter les évolutions de la phalange, en imposant aux soldats un profond silence pendant tout le temps que duroient les manœuvres (*).

Il n'est donc pas surprenant que les Lacédémoniens, élevés de cette manière dès leur plus tendre enfance, ayent contracté

(*) Arrien, *Tactique*, pag. 72; et l'empereur Léon, à l'article *des exercices*.

l'habitude de parler en temps de paix, comme ils parloient à l'armée; et on a peine à concevoir que Lanauze ait pu prendre cette espèce de laconisme militaire pour le caractère de la plus sublime philosophie: les preuves qu'il emploie pour soutenir un tel paradoxe, décèlent une érudition confuse, destituée de toutes les lumières de la critique, et par conséquent plus dangereuse que l'ignorance même (*).

D'ailleurs, il est certain que l'auteur du traité de la république de Lacédémone y a exagéré d'une manière ridicule l'air sombre et le maintien des Spartiates : « ces hommes-» là, *dit-il*, marchent en public avec une » si étonnante gravité, qu'on ne les entend » non plus parler que les pierres : on leur » voit aussi peu tourner les yeux qu'à des » statues de bronze, et ils ont plus de pu-» deur qu'il n'en régna jamais dans les » appartemens les plus inaccessibles des » vierges ».

Ce sont précisément ces phrases et ces hyperboles-là que Longin a condamnées dans son traité du Sublime, comme le dernier excès du langage ampoulé : mais si Longin

(*) Mémoire sur l'état des sciences à Lacédémone. *Recueil de l'Acad. des Incript.* tome XIX.

eût eu plus de pénétration pour distinguer les tableaux supposés par des peintres ignorans, d'avec les originaux des grands maîtres, il se seroit d'abord apperçu qu'il faisoit tort au génie de Xénophon, en le regardant comme l'auteur d'une production, qui de l'aveu de Démétrius de Magnésie, lui avoit été faussement attribuée par l'un de ces pseudonymes, qui s'étoient prodigieusement multipliés à Athènes; et on a déjà observé que leur pernicieuse industrie répandit de grands nuages sur la littérature.

Au reste, la taciturnité des Lacédémoniens n'eût peut-être été ni si remarquable, ni si frappante chez les autres nations de l'Europe, qu'elle dut naturellement l'être parmi la plûpart des Grecs, qui raisonnoient sans cesse, parloient à haute voix en public, disputoient dans les rues, et s'arrêtoient ensuite au centre d'un marché, ou sous un portique, pour y résoudre des problêmes de la manière la plus bruyante: souvent ils portoient sur eux dans les replis de leurs manteaux un grand nombre de livres, pour convaincre leurs adversaires par des axiomes, et des sentences décisives. (Plaute, dans le *Curculio*. Act. II, page 3).

Au milieu de Lacédémone, on n'entendoit

jamais des contestations semblables, et la langue dorique qu'on y parloit, étoit si extrêmement pauvre en mots, et avoit encore tant de rudesse et d'obscurité, qu'on ne pouvoit l'employer à la discussion des matières scientifiques et abstraites : il n'étoit pas même possible à quelques habitans de l'Ionie de comprendre, sans le secours d'un interprète, ce dialecte si dégénéré de la langue-mère, qu'il paroissoit appartenir à un idiome étranger; et ce n'est qu'au moyen d'un commentaire que les savans peuvent expliquer aujourd'hui le jargon d'une femme de Lacédémone, qu'Aristophane a introduite dans l'une de ses comédies.

Nous avons déjà eu occasion de remarquer que la grande urbanité des Athéniens étoit le fruit de leur application à l'étude de la philosophie, de l'excessive douceur de leurs lois civiles, de la perfection de leur théâtre, et enfin de leurs continuelles liaisons avec les étrangers de toutes les nations attirées dans l'Attique, ou par l'appât du commerce, ou par le goût des beaux-arts. De toutes ces causes aucune ne pouvoit influer sur les progrès de la civilisation à Lacédémone, où le luxe même, loin de se ressentir de cette élégance qu'on voyoit à Corinthe,

à Argos, et à Athènes, se convertissoit en une ostentation grossière, et un faste barbare, comme celui des Turcs, des Tartares, et de la plûpart des Asiatiques.

Les Spartiates, concentrés en eux-mêmes, et ne vivant qu'avec des esclaves, des soldats et des goujats, ne pouvoient ni adoucir leur accent, ni enrichir leur langue, ni perfectionner leurs manières, ni corriger leurs mœurs, en étudiant celles des peuples étrangers, qu'on y repoussoit avec un mépris insultant, qui portoit tous les caractères de la haine la plus violente.

Cette intolérance civile, qu'on nommoit proprement en grec la *xénélasie*, et qui rendit Sparte si odieuse, résultoit d'abord d'un grand orgueil national, et ensuite de la constitution même d'un gouvernement militaire. Comme on y méditoit sans cesse des expéditions dont le succès devoit beaucoup dépendre du secret, on y envisageoit tous les étrangers comme des observateurs dangereux; et on y cachoit avec tant de soin tout ce qui étoit relatif à la force réelle des armées, et les instructions adressées aux commandans, que l'œil le plus attentif ne pouvoit percer le voile d'un tel mystère. Aussi Thucydide (*lib. V*) avoue-t-il que les historiens,

historiens, les annalistes et les chroniqueurs de la Grèce n'étoient jamais en état de se procurer les lumières nécessaires pour parler avec certitude du nombre des combattans effectifs, qui formoient la phalange de Lacédémone, et le corps de ses troupes auxiliaires. (Cragius, *lib. IV, page* 188).

D'un autre côté, les débauches des femmes y étoient portées à de tels excès, qu'on n'osoit leur permettre aucun commerce avec les étrangers ; car elles succomboient sous les moindres tentations ; et l'exemple d'Alcibiade, qui alla s'y reposer dans le lit nuptial des Rois, prouve assez qu'il suffisoit d'y avoir des désirs pour être assuré de la jouissance. Cependant comme ces femmes dont l'ame étoit si foible, connoissoient exactement toutes les affaires politiques, on tâchoit de mettre de grands obstacles à leurs liaisons avec ceux qui pouvoient être intéressés à approfondir les secrets d'état, qu'on sait avoir été tant de fois trahis par l'amour.

De-là il arriva que les femmes de Lacédémone, abandonnées à leurs propres goûts et aux seules impulsions de l'instinct, ne purent profiter des progrès que fit la science des mœurs chez les autres peuples de la Grèce : elles subjuguoient les hommes par les

vices de leur cœur, sans les rendre plus polis par les charmes de leur esprit. D'ailleurs les grandes richesses qu'elles avoient acquises, et l'usage où elles étoient de monter sur le théâtre, leur firent confondre la parure qui peut convenir à la scène, avec la parure appropriée à la vie sociale : or c'est ce même renversement des mœurs et des modes qui a aussi beaucoup influé en Europe sur l'habillement du sexe depuis environ vingt ans; de sorte que des dames très-illustres, qui se défendent beaucoup d'être des courtisanes ou des baladines, se mettent néanmoins comme des baladines et des courtisanes doivent être mises; ce qui a singulièrement avili les institutions les plus respectables de la société, en les convertissant en un jeu théâtral, où l'on prend tous les jours de nouveaux masques, dont quelques-uns sont si effrayans, qu'ils font fuir les grâces mêmes.

Il est essentiel d'observer encore que les institutions attribuées vulgairement à Lycurgue, ne formoient pas une suite de lois originales, et appropriées aux besoins ou aux circonstances locales du continent de la Grèce; mais qu'elles avoient été copiées sur celles des insulaires de la Crète, qui attaqués alors par un essaim de pirates, ont pu

concevoir une grande aversion pour tous les navigateurs étrangers qui paroissoient sur leurs côtes. (Pausanias, LACONIQUES, c. 2.)

Cet esprit des lois Crétoises passa à Lacédémone en un temps où personne n'y étoit assez éclairé pour distinguer les institutions politiques qui peuvent convenir aux habitans de la terre-ferme, d'avec celles qui pouvoient convenir aux habitans des îles de l'Archipel, où l'ingratitude du sol, et la rareté des vivres rendoient souvent l'hospitalité à charge; de façon que les législateurs ne vouloient pas l'encourager comme une vertu nationale.

Indépendamment de ces considérations, les Lacédémoniens craignoient toujours, disoient-ils, que les étrangers ne parvinssent par une instigation secrète à faire soulever les esclaves de la Laconie. Aristote paroît avoir cru que cette appréhension étoit chez eux le motif le plus plausible de la *xénélasie* ou de l'intolérance civile; mais si l'on y avoit traité ces malheureux avec plus de douceur et d'humanité, de telles craintes se seroient évanouies, tout comme chez les autres peuples Grecs, où la servitude domestique étoit établie sur des maximes ou des principes moins révoltans.

« Les Lacédémoniens de race dorique n'exerçoient jamais aucun métier, quelque nom que l'on pût lui donner, soit dans la classe des mécaniques, soit dans l'ordre des arts libéraux ; de façon que chez eux toutes les fabriques étoient mises en action par les Laconiens tributaires, et toutes les terres cultivées par les Hélotes, et les esclaves de la Messénie. Mais comme le commerce y offroit tant de moyens d'acquérir, les nobles de Lacédémone s'y intéressoient ou directement, ou par l'entremise de leurs facteurs.

Dès que les citoyens y étoient parvenus au terme de l'âge où la loi les dispensoit du service militaire, ils commençoient à faire l'usure, et devenoient, comme dit Plutarque, de soldats, banquiers. (Au Traité *s'il convient aux vieillards de gouverner les républiques.*)

Ils avoient en général tant d'inclination pour le trafic, que la peine la plus rigoureuse qu'on infligeât parmi eux aux guerriers qui s'étoient signalés par une grande lâcheté, consistoit à leur interdire l'entrée du marché de Lacédémone ; de sorte que pendant tout ce temps ils ne pouvoient ni vendre, ni acheter. Ce fut de cette ma-

nière-là qu'on châtia les trois cent Spartiates qui avoient mis bas les armes dans l'île de Sphactérie, pour se rendre prisonniers aux Athéniens; mais depuis on les rétablit, soit par crainte, soit par compassion, dans tous les honneurs du commerce, quoiqu'ils fussent les prémiers thrasydiles, ou plutôt les premiers poltrons du Péloponnèse. (Thucydide, lib. 5.)

On a vu que la plûpart des Grecs introduisirent dans les opérations et les détails du négoce des subtilités qui rendirent leur bonne foi très-suspecte; mais on avoit cependant à Athènes des lois écrites contre les fraudes des marchands: on y avoit des tribunaux et des orateurs qui démasquoient les coupables, et les livroient à la vindicte publique; tandis qu'à Lacédémone, où il n'existoit aucun droit écrit, la police du commerce devoit être sujette à mille incertitudes, et à mille interprétations arbitraires.

C'est sur-tout ce défaut d'une Jurisprudence positive qui répandit parmi les Spartiates un grand esprit d'intrigue, et un penchant décidé pour la politique la plus insidieuse. Chez eux Lysandre disoit ouvertement qu'il faut tromper les enfans

par des jeux, et les hommes par des sermens.

Ce qui démontre bien que cet emploi continuel de la ruse, et ce mépris pour tous les contrats civils, résultoient d'une législation vicieuse et incapable de fixer les obligations de l'homme social, c'est que les Crétois, qui ne voulurent pas non plus employer les lois écrites, se rendirent également fameux dans le monde entier, par leur duplicité, par leur logique sophistique, et par tout ce qu'on nommoit enfin les mensonges de la Crète.

Cependant Polybe prétend que les habitans de cette île avoient encore plus d'avidité pour le gain, et qu'ils étoient encore plus sordidement avares que les Lacédémoniens mêmes; mais il lui eût été impossible de le prouver par une énumération de faits comparables à ceux que nous avons exposés dans la section précédente.

Les cent villes de la Crète ne renfermèrent jamais la moitié de l'or et de l'argent qu'on parvint à entasser à Lacédémone. Or ce butin étoit, comme on l'a vu, le fruit des guerres non interrompues et entreprises indistinctement contre toutes les nations de la Grèce, où les Spartiates vouloient

régner en maîtres absolus : tel étoit le grand but de leur politique, et l'objet de tous leurs vœux. Il s'en faut sans doute de beaucoup que jamais la Crète ait été animée d'une ambition semblable, ni qu'elle ait jamais formé des projets aussi dangereux pour le repos des îles voisines de l'Archipel, dont elle n'en subjugua aucune, quoiqu'elle fût par sa position en état d'être le centre d'un grand empire étendu sur l'Europe et l'Asie; et aucun point connu de l'ancien continent ne paroissoit plus propre que celui-là aux yeux d'Aristote pour y créer une puissance réellement formidable.

D'ailleurs les plus grands reproches que les Crétois ayent essuyés de la part de leurs contemporains, ne sauroient être comparés aux imputations qu'on faisoit aux Lacédémoniens, qu'on accusoit de n'avoir ni autel, ni foi, ni serment, parce qu'ils violoient les traités de paix et d'alliance, dès qu'ils trouvoient le moindre intérêt à les rompre. Jamais on ne vit un peuple plus superstitieux en apparence, ni plus impie dans la réalité : il n'entreprenoit aucune guerre sans consulter quelque Oracle, et souvent plusieurs à la fois : il offroit sans cesse des sacrifices

aux Dieux, et finissoit par voler dans leurs temples; il pilla d'une extrémité à l'autre le territoire sacré de l'Elide, que tous les Grecs regardoient comme inviolable; il enleva des vases d'or et d'argent dans l'enceinte d'Eleusis, que tous les Grecs regardoient encore comme inviolable: il se rendit complice des sacriléges qui pillèrent le trésor d'Apollon à Delphes: il osa mettre le feu au bois sacré de la Junon d'Argos, et y brûler vifs tous les supplians qui s'y étoient réfugiés: il osa enfin au milieu de la paix s'emparer de la citadelle de Thèbes par la dernière des trahisons, contre la foi donnée et la foi reçue.

On distingue ordinairement parmi le vulgaire des Spartiates, le roi Agésilas, parce que Xénophon, entraîné alors dans le parti de Lacédémone, a fait un éloge très-fastidieux de ce prétendu héros, qui ne fut jamais dans la réalité qu'un brigand insigne: toutes ses expéditions en Asie et en Egypte n'eurent, de l'aveu même de son panégyriste, d'autre but que d'amasser de l'argent par le pillage et la déprédation: il rapporta de la Lydie, de la Phrygie, et de l'Egypte douze cent vingt talens, c'est-à-dire près de six millions de livres, sans

compter la solde et l'entretien de ses troupes, qui vécurent par-tout à discrétion sur le territoire des ennemis, ou de ceux qu'on appeloit ainsi (*).

Cette soif inextinguible du butin étoit un effet nécessaire de l'éducation que la jeunesse de Lacédémone recevoit dans une école militaire, où l'on avoit réduit en systême le meurtre et le vol; de sorte que les premières notions de la morale devoient absolument s'éteindre dans l'ame des élèves.

Après avoir appris à mépriser tous les droits de l'humanité, et tous les nœuds de la vie civile, ils finissoient par attacher une grande importance à la force ou à la ruse qui y suppléoit, et ne voyoient plus dans les armes que des instrumens propres à satisfaire leur avarice, qui croissoit à mesure que les dépouilles s'entassoient sous leurs mains.

D'ailleurs, cet usage de réunir dans des casernes tous les jeunes gens de la nation, au moment même que le feu de l'adolescence commençoit à embraser leurs sens, devoit entraîner des conséquences très-pernicieuses pour les mœurs en corrompant l'instinct: aussi les Spartiates étoient-ils plus infectés encore

(*) Xénophon, ΛΟΓΟΣ ΕΙΣ ΑΓΗΣΙΛΑΟΝ ΤΟΝ ΒΑΣΙΛΕΑ. Ensuite Népos et Plutarque, *vie d'Agésilas*.

que les autres Grecs de cette malheureuse passion qui choque les premières vues de la nature. (Théodoret, *de curandis Graecorum affectibus*, sect. X, page 630.)

Dire que Lycurgue fit des lois particulières pour favoriser cette dépravation, c'est l'accuser de la même manière qu'on accuse les législateurs de la Crète : cependant il y a bien de l'apparence que dans toutes ces choses on a confondu les effets avec les causes ; car la façon dont on élevoit les enfans parmi les Crétois, et la façon dont on les élevoit parmi les Spartiates, devoient produire des inconvéniens exactement semblables, et que les premiers instituteurs n'avoient point prévus. Au moins est-il certain que jamais Lycurgue n'avoit pu prévoir qu'un jour on porteroit à Lacédémone le mépris pour toutes les notions de la pudeur, jusqu'au point que les hommes oseroient y paroître nus dans les stades : car nous avons déjà observé que cette nudité ne commença qu'entre la soixante-dixième et la quatre-vingtième Olympiade, et par conséquent plusieurs siècles après la mort de Lycurgue ; ce qui démontre évidemment qu'il ne fut jamais l'auteur d'une infinité d'institutions, que des historiens qui ne savoient pas la chronologie lui ont imputées.

Il est absurde de dire qu'il eût exigé des femmes ce qu'il n'exigea pas même des hommes ; car de son temps c'étoit aux yeux de tous les Grecs une action vraiment infame de paroître sans vêtemens en public : mais depuis, les Spartiates se mirent au-dessus de toutes les considérations, et foulèrent aux pieds tous les droits de la décence.

Tels étoient en général le caractère et le génie de cette nation, ennemie des mœurs et des arts de la paix ; et qu'indépendamment de tant d'autres causes, l'ignorance seule devoit précipiter dans les excès de la dernière corruption. Cependant ceux qui ont observé la manière artificieuse avec laquelle les Spartiates conduisirent souvent les entreprises et les négociations politiques les plus difficiles et les plus compliquées, croient qu'ils ne manquoient pas de cette espèce de pénétration naturelle qui les auroit fait réussir dans l'étude des sciences, s'ils s'y étoient appliqués avec la même ardeur que les Athéniens. Mais à cet égard on doit observer qu'il y a bien de la différence entre cette lumière qui éclaire les peuples les plus grossiers sur leurs intérêts personnels, et cette flamme du génie qui perce les voiles de la nature. Le docteur Robertson, qui a com-

menté en Anglais mes recherches sur les Américains, prétend que les peuplades sauvages les plus abruties y donnent souvent des marques d'une étonnante sagacité, dès qu'il s'agit d'objets qui affectent immédiatement la conservation de leur existence : or cette observation qu'on peut aussi appliquer à l'instinct de quelques animaux, prouve assez qu'il ne faut pas confondre cette subtilité que les besoins physiques inspirent à l'homme, avec cette faculté de combiner des idées abstraites qui lui font franchir les espaces du monde moral, et rendent sensible à son esprit ce qui n'est pas même sensible à sa vue.

Du reste, rien ne sauroit être plus inutile que cette étude où l'on recherche ce qu'un peuple de l'antiquité auroit pu faire, s'il avoit adopté de certaines lois, et suivi de certains principes ; car si ce n'est point un grand art de raisonner sur des faits, c'est encore moins un art de raisonner sur des possibilités.

§. IV.

Des repas publics des Lacédémoniens.

Le luxe qui s'introduisit dans ces festins, surpassoit tout ce que les plus grands exa-

gérateurs de la Grèce ont jamais dit des Sybarites, et de leurs lits de roses, et de la multitude de leurs cuisiniers, et de la somptuosité de leurs tables.

Athénée (*Dipnosoph.* lib. IV, cap. 5), assure que sous le règne du roi Acrotate, on ne servoit dans les salles de Lacédémone destineés aux repas publics, que les vins les plus exquis, les parfums les plus précieux, et les desserts les plus recherchés; tandis que les tapis et les coussins des lits, garnis du duvet des cygnes d'Amycles, étoient chargés de tant de broderies et de tant de richesses, que les étrangers, peu accoutumés à un faste si asiatique, craignoient de s'y reposer, de peur d'endommager des meubles si magnifiques.

Lorsqu'avant la conquête de la Messénie les Lacédémoniens étoient encore un peuple fort pauvre, il est naturel qu'ils n'ayent pu avoir un grand luxe; mais lorsqu'ils eurent recueilli les dépouilles de cent nations rançonnées, et de cent contrées totalement pillées, comme l'Attique, l'Elide et Corcyre, leur dissolution devint excessive, et ils n'observèrent plus aucun milieu, sinon dans l'appareil extérieur de leurs vêtemens, à-peu-près comme les aristocrates de Berne et les

nobles de Venise, qui paroissent en public sous un costume si lugubre, et dorment dans des appartemens tapissés d'étoffes d'or et d'argent.

C'est uniquement par orgueil, dit Aristote, que les Lacédémoniens affectent d'être si mal habillés; mais cet orgueil même y étoit combiné avec une certaine politique, et partout où le gouvernement civil se rapproche de la forme oligarchique, on voit le faste des habits diminuer parmi les membres de la régence, et le luxe intérieur des maisons augmenter. Quand peu d'hommes, qui n'oseroient prendre ouvertement le titre de Rois, gouvernent néanmoins d'une manière arbitraire une nation subjuguée, il ne faut point que ces hommes-là paroissent sans cesse en public avec des équipages trop brillans, de peur de blesser les yeux de ceux qu'ils oppriment, en les conduisant jusqu'aux dernières extrémités du désespoir. Et comme la liberté a ses secrets, la tyrannie a aussi les siens.

C'est la nature elle-même qui a enseigné aux peuples les plus sauvages et les plus barbares, que chaque père de famille doit présider à sa maison, et qu'il doit présider encore à sa table: ainsi les repas que les Lacédémoniens prenoient hors de leurs mai-

sons, étoient des institutions opposées aux usages primitifs, que le consentement du genre humain avoit établis dans les autres parties du monde. Or quand une nation est contrainte de choquer l'ordre général de toutes les sociétés, il faut que cette nation-là se trouve dans des circonstances très-particulières qui l'obligent à s'éloigner de la route indiquée par la raison. C'est uniquement dans les exercices militaires qu'il faut chercher l'origine des repas publics de Lacédémone : cette ville étoit comme une place d'armes, où les citoyens répandus dans l'intérieur de la Laconie devoient venir apprendre le métier de la guerre sous les yeux des Ephores ; de sorte que la nécessité de pourvoir à la subsistance de tant d'hommes dont les familles habitoient souvent à une grande distance de la capitale, y fit établir des tables communes, entretenues aux frais de ceux qui y dînoient. Quelques Auteurs modernes ont eu raison de prétendre que ces repas n'avoient lieu que durant un seul mois de l'année (*). En effet, ce terme étoit suffisant pour passer en revue les citoyens assemblés en corps d'armée, et pour leur

(*) Meursius, *Miscellanea laconic.* Lib. I, p. 46.

faire exécuter les évolutions appropriées à la phalange laconique ; car hors le temps des exercices on ne comptoit souvent qu'un très-petit nombre de Spartiates à Lacédémone (*).

Si Platon eût mieux approfondi l'esprit de ces institutions, il ne se seroit pas tant étonné de ce que les vierges et les femmes avoient été exclues de ces festins purement militaires ; on ne les y admettoit jamais, par la même raison qu'elles n'étoient pas admises dans un camp, ni sur une flotte armée.

Au reste, tous ces usages bizarres occasionnèrent un grand dérangement dans l'ordre économique des familles les plus pauvres, et qui devoient payer pour leur nourriture précisément la même somme que payoient les familles les plus opulentes : mais ce qui n'étoit pas pour celles-ci une dépense sensible devenoit pour les autres un fardeau insupportable ; et Aristote (*Politiques*, lib. II) assure que ce fut même une injustice

(*) Xénophon assure qu'au jour où éclata la conspiration de Cinadon, il n'y avoit dans toute la ville de Lacédémone que quarante Spartiates : tous les autres s'étoient retirés à leurs campagnes.

manifeste

manifeste de répartir d'une manière si inégale cette contribution qui équivaloit à un impôt.

Lorsqu'un Spartiate tomboit, soit par sa faute, soit par un désastre imprévu, dans une indigence si complète, qu'il ne lui étoit plus possible de contribuer aux repas militaires, on le privoit dès cet instant de sa dignité civile, et il se voyoit réduit à la classe de ceux qu'on nommoit les *Hypomiones*, c'est-à-dire, des sujets absolument incapables de remplir une magistrature.

Il se commettoit d'ailleurs dans cette partie de l'administration, ainsi que dans le département des finances, de grandes malversations, qui allèrent toujours en augmentant; et on força même les citoyens à fournir plus de vivres qu'un homme très-vorace ne peut en consommer.

Les soldats Romains ne recevoient tout au plus pour leur subsistance que quatre boisseaux de blé en un mois, tandis qu'à Lacédémone chaque convive devoit fournir, outre une grande quantité de vin, neuf boisseaux de farine en trente jours, ou une médimne et demie de la mesure d'Athènes. (*Fragment de Dicéarque le Laconien*, cité par Athénée.)

Quand à cette profusion il vint se joindre

un luxe effréné, la majeure partie des citoyens se trouva hors d'état de suffire à une telle dépense; ce qui fit de plus en plus dégénérer le gouvernement en oligarchie: car plus il y avoit d'hommes exclus des magistratures, et plus ces emplois se concentroient entre les mains d'un petit nombre de familles.

Quelques philosophes de l'antiquité ont cru que dans l'île de Crète, où les tables publiques étoient entretenues, non pas aux frais de chaque particulier, mais aux dépens de la nation en corps, cette institution renfermoit une économie moins vicieuse qu'à Lacédémone: mais dans la réalité elles ne différoient que du plus au moins; et loin d'inspirer le goût de la modération et l'amour de la frugalité, elles augmentèrent sensiblement la débauche et l'intempérance parmi les gens de guerre. Xénophon avoue lui-même que quand les Lacédémoniens vinrent piller l'île de Corcyre, leurs troupes y tombèrent dans une telle dissolution, qu'elles ne voulurent plus boire que des vins parfumés, ce qu'on regardoit comme le dernier terme du luxe des Rois.

Ces excès entraînèrent ensuite des conséquences terribles; et c'étoit une opinion as-

sez généralement répandue dans la Grèce, que le Spartiate Cléombrote, qui commandoit l'armée de son pays à la journée de Leuctres, s'étoit enivré avec tous les généraux qui composoient son conseil, et que dans les accès mêmes de cette ivresse, ils prirent la résolution d'aller attaquer Epaminondas ; d'où résulta d'abord la perte de la Messénie, et enfin la perte de tout l'état.

§. V.

De l'état intérieur de la ville de Lacédémone.

La description que nous avons donnée de la Laconie, étoit uniquement destinée à fixer les idées du lecteur sur cette partie de la Grèce en général ; et dans un tableau peint avec tant de rapidité, on n'a pu s'arrêter à des considérations particulières, relatives à l'état de la capitale, où il faut maintenant descendre pour acquérir une connoissance plus approfondie des mœurs et du luxe des habitans.

Lacédémone, située au fond de cette longue vallée qu'arrosoit l'Eurotas, ne le cédoit à aucune ville du Péloponnèse par les

charmes et les agrémens de ses environs, que la nature et l'art avoient contribué à embellir. Les conducteurs publics qui guidoient les voyageurs dans ce dédale de bosquets et de jardins, n'y parloient que d'événemens mythologiques, relatifs aux aventures de Castor, de Pollux, d'Hyacinthe, de Léda, et sur-tout d'Hélène, dont le nom y étoit écrit sur l'écorce de la plûpart des platanes, où on lisoit ces mots en langue dorique : *Révérez-moi, car je suis l'arbre d'Hélène*. Des bergers ou des chasseurs oisifs avoient gravé ces inscriptions, que les mystagogues montroient ensuite comme des monumens historiques. Au reste, c'est précisément en cet endroit qu'on nommoit le Plataniste, que le poète Alcman monta tant de fois sa lyre sur un ton aussi voluptueux que celui d'Anacréon : et c'est encore là que les filles de Sparte chantèrent si souvent ce fameux cantique que Sappho composa à l'âge de quinze ans, et qui commençoit de la sorte : *O virginité, virginité, où fuyez-vous, après m'avoir quittée ?*

Dès qu'on avoit traversé ces avenues si champêtres, si romanesques, et signalées par tant d'exploits, on arrivoit à Lacédémone, plus étonné encore de ce que l'on

y voyoit qu'étonné de qu'on venoit d'entendre ; car aucune ville de la Grèce européenne n'étoit ornée dans un goût si oriental ; et la décoration des édifices publics y annonçoit un faste et une profusion outrée. Le principal temple consacré à Minerve y avoit été entièrement construit en bronze, c'est-à-dire que le frontispice et toutes les parties apparentes, depuis le comble jusqu'à la base des colonnes, étoient exactement revêtus de lames de cuivre chargées de sculptures et de bas-reliefs en forme de médaillons, qui représentoient les travaux d'Hercule, la naissance miraculeuse de Minerve, et d'autres sujets de cette nature, choisis parmi un amas de fables qu'on nommoit alors la théologie.

Ce fut par une pure ostentation de leurs richesses et de leur puissance, que les Lacédémoniens élevèrent de la sorte un édifice qu'on auroit pu exécuter infiniment mieux en pierres ; puisque la qualité intrinsèque d'un métal sujet à être attaqué par la rouille ou la corrosion de l'air humide sur un terrain souvent inondé par l'Eurotas, n'ajoutoit rien au prix des ornemens extérieurs, sinon l'image d'un luxe qui étoit sans exemple dans la Grèce, où les grands artistes ne

furent jamais tentés d'imiter un modèle qui s'éloignoit si fort des règles ordinaires.

A ce temple de Minerve, qui occupoit le centre de la cité, succédoit le grand théâtre dont la construction avoit également absorbé des sommes prodigieuses : car Pausanias assure qu'il étoit dans toutes ses parties bâti de marbre blanc ; de sorte que par sa magnificence extérieure il l'emportoit de beaucoup sur le théâtre d'Athènes simplement taillé dans le roc ; mais il lui étoit bien inférieur par le mauvais choix des mimes et des drames ignobles qu'on y représentoit, et on ne pouvoit voir sans regret une scène si superbe, avilie par le jeu des moindres histrions.

Parmi les bâtimens publics, et les tribunaux, dont la principale place de Lacédémone étoit environnée, on distinguoit surtout le *portique des Perses*, où la correction et la simplicité de la belle architecture avoient encore été sacrifiées à de vaines idées de faste et de grandeur : car l'entablement n'y reposoit pas sur des colonnes ordinaires et appropriées à un tel ordre ; mais il étoit immédiatement supporté par des statues colossales de marbre blanc, qui représentoient les principaux officiers de l'ar-

mée de Xerxès, pris ou tués à la bataille de Platée, tels que Mardonius, qui y paroissoit dans l'attitude humiliante des captifs, et vêtu selon le costume asiatique, usité parmi les Satrapes de la Perse ou de la Médie (*).

Tout ce que l'on a déjà objecté contre le mauvais goût et l'emploi vicieux des cariatides, pouvoit s'appliquer à ce portique, qui choquoit d'abord la vraisemblance, et ensuite les principes mêmes de l'art : car dans une statue le cou devient nécessairement un membre trop foible, eu égard au fardeau de l'architrave et de la frise. Mais comme les architectes de cette partie du Péloponnèse étoient, selon toutes les apparences, les vrais inventeurs des cariatides, qui tiroient leur nom d'une bourgade de la Laconie, ils affectoient d'employer cet ordre par préférence aux autres ; et on l'avoit aussi appliqué au trône d'Apollon à Amycles, où les Grâces et les Heures personnifiées soutenoient la partie la plus lourde de ce groupe immense, surchargé de figures et d'ornemens en bronze ; de façon que la légéreté, qui est le premier apanage des Heures et des Grâces, s'y changeoit en une attitude souf-

(*) Vitruve, *Architect.* lib. I, c. Et le commentaire de Philandre sur les cariatides.

frante, et un état d'effort contraire à la nature de ce genre de symboles.

La place la mieux ornée de Lacédémone étoit le *Pécile*, qui ne se réduisoit pas, comme celui d'Athènes, à une simple galerie de tableaux; mais il embrassoit un grand espace environné de murailles décorées de superbes peintures en fresque, que les Romains eurent l'étonnante industrie d'enlever en faisant scier insensiblement le ciment sur lequel elles étoient appliquées; et on les vit arriver n Italie sans être endommagées par les suites d'une opération si violente. (Pline, *H. N.* lib. 35, C. 14.)

C'est ainsi que des vainqueurs vraiment insatiables dépouillèrent la Grèce de ces ornemens mêmes qui ne sembloient pouvoir lui être ravis, et qui enterrés ensuite dans quelque palais de la campagne de Rome, furent perdus pour l'histoire des arts, au point qu'on ne connoît pas même le sujet de ces fameux tableaux exécutés à Lacédémone par des artistes étrangers : car jamais il ne parut dans toute l'étendue de la Laconie un seul peintre digne d'être comparé au moindre élève de l'école de Sicyone; et dans la classe des sculpteurs on ne pouvoit placer d'autre Laconien qui se soit acquis quelque

réputation, que Gitiadas, dont le chef-d'œuvre consistoit en un médaillon de bronze qui représentoit Amphitrite et Neptune, et auquel aucune statue de Sparte ne pouvoit être comparée.

Dès qu'on quittoit le *Pécile* pour pénétrer dans les quartiers intérieurs de la cité, on rencontroit une suite de portiques uniquement destinés à y étaler différens genres de marchandises ; et quoique Lacédémone ne fût pas une place de commerce proprement dite, à cause de son éloignement de la Méditerranée, on y vendoit cependant toutes les dépouilles que les armées rapportoient à la fin de la campagne : et cet objet étoit de la plus grande importance chez un peuple qui envisageoit le brigandage comme la première manière d'acquérir. Et on a déjà observé que les Indigènes de la Laconie faisoient aussi un commerce régulier dans l'île de Crète, en Afrique, et sur-tout en Egypte, où ils trouvoient plus de facilité à trafiquer que les Athéniens, qui n'y étoient reçus qu'avec la plus grande défiance, depuis qu'ils avoient tenté de conquérir le Delta jusqu'à la hauteur de Memphis ; ce qui les rendit toujours très-suspects dans les ports de l'Egypte, et lors même que cette contrée passa

sous la domination des Macédoniens, qui du vivant d'Alexandre commencèrent déjà, à ce que dit Démosthène (*contre Dionysiodore*), à mettre de grands obstacles au commerce des Athéniens à l'embouchure du Nil : de sorte qu'ils abandonnèrent presque entièrement cette partie de l'Afrique, pour diriger toutes leurs spéculations vers la Crimée et les ports de la mer Noire.

Les habitations des particuliers avoient à Lacédémone sans comparaison plus de solidité et plus d'élévation que les maisons d'Athènes. Et voilà pourquoi le grand tremblement de terre qui renversa Sparte en l'an 469 avant notre ère, entraîna une si terrible destruction d'hommes : on assure que de tous les citoyens et de tous les esclaves qui s'y trouvoient réunis, il n'en survécut à ce désastre que cent et cinquante, tandis que plus de vingt mille individus de tout sexe et de tout âge furent enterrés sous les ruines. (Diodore de Sicile, lib. IX, c. 63.) Si ce rapport n'est pas exagéré, il fournit toutes les lumières qu'on peut désirer sur l'état de la population de cette ville, dont l'étendue évaluée à quarante-huit stades, ou deux lieues de circonférence, sur un plan presque circulaire, ne le cédoit pas autant en grandeur

à Athènes que Thucydide paroît l'avoir cru. La secousse qui abyma de la sorte la principale cité du Péloponnèse étoit produite par la conflagration subite des substances volcanines, entassées sous la base du mont Taygète, d'où il se détacha par la violence de la commotion de prodigieuses masses de rocher, sous lesquelles des habitations entières furent ensevelies. Il paroît que le continent de l'ancienne Grèce renfermoit deux espèces de feux souterrains, dont les uns produisoient des explosions, et par conséquent des tremblemens de terre, et dont les autres brûloient toujours, sans jamais éclater, à-peu-près comme on l'observe par rapport aux fontaines chaudes, dont la température n'a pas varié depuis plus de mille ans : de sorte que l'action des volcans concentrés doit avoir été à leur égard singulièrement uniforme ; car si le degré du feu eût augmenté, ces sources seroient entrées en ébullition, et auroient fini par s'évaporer : si au contraire le feu s'y étoit éteint, les eaux thermales se seroient refroidies. Or on sait que rien de tout cela n'est arrivé en des endroits sur lesquels on possède des observations locales, faites depuis une longue suite de siècles. Plus on réfléchit à ces phénomènes, et plus

il faut avouer que la physique en général n'a pas encore acquis des lumières fort étendues sur l'état intérieur du globe, dont la rotation ou le mouvement diurne a peut-être quelque rapport avec l'action des volcans concentrés.

Après cette catastrophe dont on vient d'exposer les causes, les architectes de la Laconie jugèrent à propos de reconstruire Lacédémone, comme on a reconstruit de nos jours Lisbonne, c'est-à-dire, sur cet emplacement même où elle venoit d'être abymée. Lorsque Thucydide prétend que cette ville ne fut jamais habitée que par quartiers, cela doit s'entendre de l'irrégularité des rues, où l'existence des anciens tombeaux mettoit un obstacle à la symétrie et à la contiguité des édifices; car de tous les Grecs d'Europe les Spartiates furent les seuls qui ne voulurent jamais renoncer à l'usage barbare d'inhumer les morts au centre de leur capitale, où l'on comptoit jusqu'à vingt amas d'habitations isolées et soumises à la police de vingt magistrats, qu'on nommoit *les Harmostes internes*, pour les distinguer de ceux qu'on envoyoit gouverner les municipes de la Laconie.

Lors même que Sparte n'étoit pas encore

environnée de murailles, les armées ennemies ne pouvoient que difficilement s'y frayer un passage; car le cours de l'Eurotas, qui est très-tortueux en cette partie du Péloponnèse, enveloppoit tellement la ville au nord et à l'orient, qu'il n'y restoit pas assez d'espace pour former une attaque régulière du côté de l'hippodrome. On avoit d'ailleurs rendu l'entrée des principales rues si étroite, que peu d'hommes armés pouvoient y marcher de front; et lorsque les Romains, commandés par Flaminius, voulurent franchir ces défilés pour pénétrer dans le centre de Lacédémone, en y donnant trois assauts à la fois, les assiégés mirent le feu aux quartiers avancés, de façon que la chute des tuiles, et des poutres enflammées, écrasoit les soldats en des lieux si excessivement resserrés. (Tite-Live, *Décad. IV*, lib. 4)

Lorsque les peuples barbares commencèrent à inonder l'Empire romain, ils dirigèrent principalement leurs expéditions vers les contrées où ils espéroient de trouver les vins les plus violens : c'étoit là, pour ainsi dire, la boussole qui régloit leur marche et leurs mouvemens; et comme la Laconie possédoit des vignobles immenses, où l'on faisoit des vins qui surpassoient en force tous ceux du

continent de la Grèce, les barbares vinrent d'abord fondre sur Lacédémone; et Libanius, qui écrivoit sous les règnes de Julien et de Valens, parle déjà de ces expéditions bacchiques, qui furent depuis si fréquentes, qu'elles contribuèrent beaucoup à la dégradation de cette ville, dont il restoit cependant encore en 1464 des ruines considérables: on y voyoit même sur pied des cariatides du portique des Perses, et d'autres grands membres d'architecture, qui ont été tellement renversés depuis, qu'à peine trouve-t-on quelques vestiges de l'hippodrome et du théâtre en un endroit nommé *Paleo-chori* ou le vieux bourg, dont la hauteur a été déterminée par une observation astronomique à trente-sept degrés et onze minutes de latitude nord.

Les Grecs de la Morée ont été pendant long-temps très-persuadés qu'on avoit jadis enterré aux environs de Lacédémone une prodigieuse quantité d'or: ce trésor devoit selon eux surpasser beaucoup celui que le hasard fit retrouver dans un souterrain d'Athènes au bas du théâtre, et qui y avoit été, suivant toutes les apparences, déposé par les partisans de Harpalus, qui enleva à Alexandre de Macédoine vingt-sept millions de livres;

qu'on transporta furtivement de Babylone dans l'Attique. Or il se peut que cette idée de faire une grande fortune en creusant parmi les ruines de Lacédémone, a contribué à la destruction de ces ruines mêmes, depuis l'arrivée des Turcs dans le Péloponnèse. Du reste, il est vrai que jamais les historiens grecs n'ont pu découvrir quelle fut enfin la destinée de l'or et de l'argent accumulés par les Spartiates : ils durent à la vérité payer aux Romains quatre cent talens au temps du tyran Nabis; mais cette contribution ne formoit pas la centième partie de ce que Nabis lui-même avoit acquis par ses continuelles déprédations: et long-temps après sa mort on avoit encore une si haute idée de l'extrême richesse de Lacédémone, que Brutus et Cassius promirent de la livrer au pillage pour récompenser la valeur de leurs troupes, si elles faisoient pencher de leur côté la victoire à la bataille de Philippes : car les Spartiates d'alors s'étoient déclarés contre la liberté de Rome, en faveur d'Auguste et de Marc-Antoine, précisément comme ils se déclarèrent jadis contre la liberté de la Sicile, en faveur du tyran Denys, qu'ils soutinrent de toutes leurs forces. (Appien d'Alexandrie, *histoire des guerres civiles*, lib. IV).

Fin de la dixième section.

ONZIÈME SECTION.

DU GOUVERNEMENT DE LACÉDÉMONE.

§. I.

De Lycurgue, et de l'usage des lois non écrites.

Le plus grand politique de la Grèce a eu raison d'observer que c'étoit une entreprise remplie de dangers, et enfin une excessive témérité de la part des magistrats de la Crète, et de la part des magistrats de Lacédémone, de gouverner un peuple sans employer les lois écrites. Par-là ils étoient devenus presque despotiques, décidoient toutes les contestations d'une manière arbitraire, punissoient les citoyens sans observer aucune formalité, et ressembloient plutôt à des officiers qui conduisent une troupe de soldats le bâton à la main, qu'à des magistrats civils.

civils. Or cet esprit-là formoit proprement l'essence d'un gouvernement militaire ; et celui des Spartiates ne l'étoit malheureusement que trop. Chez eux les Rois et les Ephores avoient un égal intérêt à ne point employer le droit écrit : ils préféroient une espéce d'anarchie qui favorisoit leurs vues, à une législation positive qui auroit dû nécessairement fixer des bornes à deux puissances rivales dont l'une tendoit sans cesse à détruire l'autre.

On dit communément que Lycurgue savoit lire et écrire ; mais il s'opiniâtra, ajoute-t-on, à ne point vouloir écrire ses propres lois ; afin que le peuple les apprît par cœur, et les imprimât fortement dans son esprit. (Cragius, *de la république de Lacédémone*).

J'ose assurer que ceux qui ont hasardé une telle assertion, n'avoient point le sens commun ; puisque le peuple pouvoit apprendre par cœur les prétendues lois de Lycurgue, quand même elles auroient été écrites dans les archives de Lacédémone, comme celles de Solon l'étoient dans la citadelle d'Athènes. Ainsi pour justifier une institution absurde, on a eu recours à des raisonnemens encore plus absurdes que cette institution même. Et voilà à quoi en sont

réduits ceux qui proposent des paradoxes, ou qui tâchent de défendre ceux d'autrui.

Au défaut des lois écrites, dit Cicéron, les Lacédémoniens se gouvernent par les mœurs, c'est-à-dire les coutumes et les usages : or dans un tel état les veillards durent, tout comme chez les sauvages, acquérir une grande considération et une grande autorité : car ils savoient souvent une infinité de choses que les autres hommes ne pouvoient savoir, et il falloit les interroger sur l'antiquité et l'esprit d'une coutume, et leur faire déposer tout ce qu'ils en avoient appris de la bouche de leurs pères et de leurs aïeux.

Mais malgré cette autorité des vieillards, on voyoit quelquefois à Lacédémone un magistrat paroître en public, et dire qu'il s'étoit rappelé par hasard une ancienne loi échappée au souvenir de la nation ; et ensuite on attribuoit cette loi-là à Lycurgue, qui étoit comme un fantôme, à l'ombre duquel tous les politiques et tous les intrigans jouoient leur personnage. Comme on manquoit d'annales, de régîtres, et de documens, il étoit impossible de remonter avec certitude jusqu'à l'origine d'une institution civile ; la tradition y varioit même extrêmement touchant le degré de puissance confiée aux pre-

miers Ephores. Les Rois parloient de toutes ces choses d'une certaine manière, et les magistrats de leur côté en parloient d'une autre. (Plutarque, *vie de Cléomène*).

Un Auteur que la nature même de son sujet obligeoit de discuter les élémens de la législation, et de découvrir les premières sources de la jurisprudence des Grecs, assure que par le résultat de ses recherches il s'est trouvé que Lycurgue n'avoit fait à Lacédémone aucune loi civile (*). Et comme nous avons prouvé qu'il n'avoit aussi fait aucune loi politique, on doit en conclure qu'il se borna à introduire les exercices des Crétois parmi les Spartiates, sans savoir ni lire, ni écrire : car il faudroit qu'il eût été le plus inconséquent des hommes pour rejeter le secours de l'écriture, qui seule peut conserver la mémoire des lois primitives, et les mettre à l'abri des altérations que la voix de chaque génération et de chaque interprète devoit y introduire, tantôt en changeant les mots, tantôt en changeant l'esprit.

Cent et cinquante ans avant la première Olympiade, l'alphabet étoit très-peu usité dans la Grèce ; et on peut assurer que des

(*) Goguet, *de l'origine des arts, des sciences, des lois*, tome V, page 83.

peuples aussi barbares et aussi ennemis de toute espèce de culture que les Doriens de la Laconie, n'en avoient aucune connoissance alors.

Maxime de Tyr a eu raison d'observer que Lacédémone et la Crète furent précisément les deux contrées de la Grèce où les poèmes d'Homère ne furent connus que très-tard, et lorsqu'on les chantoit déjà très-communément dans la Béotie et l'Attique (*). Après cela on conçoit combien il est absurde de prétendre que le premier exemplaire de ces poèmes-là ait été apporté de l'Asie en Europe par Lycurgue, qu'on a confondu avec différens personnages qui portoient le même nom que lui; et en attribuant aux uns ce qui ne pouvoit convenir qu'aux autres, on a d'abord troublé l'ordre de la chronologie, et ensuite l'ordre de l'histoire.

Nous avons déjà eu plus d'une fois occasion d'observer dans le cours de cet ouvrage, que parmi les Grecs en général, la critique historique étoit de toutes les sciences celle dont les progrès furent le moins sensibles; parce que chez eux les philosophes et les savans n'apprenoient jamais d'autre langue

(*) Maxime de Tyr, *Dissertation XXIII, de l'édition de Davisius à Londres*, 1740.

que la leur : on s'est imaginé que cette méthode, propre en apparence à abréger le cours des études, leur donnoit un avantage décidé sur les modernes ; mais c'est précisément le contraire : car au moyen des langues étrangères, on a été en état d'approfondir le génie d'une infinité de nations, de vérifier un grand nombre de monumens, et de détruire enfin cette vaine crédulité et cet esprit mythologique qui étoient les deux grands fléaux des Grecs, et de tous les Asiatiques, qui n'apprenoient point non plus d'autre langue que la leur.

Chez un peuple tel que les Spartiates, qu'on sait avoir été plongés dans une ignorance très-profonde et purement volontaire, on ne pouvoit par aucun moyen percer le voile de l'antiquité, ni distinguer les institutions qu'une fausse tradition attribuoit à Lycurgue, d'avec celles qui furent réellement son ouvrage : si ce fut lui qui ordonna d'assassiner les Hélotes sans aucune formalité de procès, et d'une manière vraiment perfide, cette seule atrocité de sa législation sanguinaire suffiroit pour flétrir à jamais son nom et sa mémoire : ce seroit encore bien pis, si ce fut lui aussi qui changea les Lacédémoniens en un peuple de soldats, occupés

d'abord à conquérir la Messénie, et à saccager successivement tous les états de la Grèce. Vouloir que de tels brigands missent, au milieu des armes, du sang et du pillage, un frein à leur cupidité, c'étoit vouloir réunir des choses qu'un Dieu même ne sauroit combiner: car si l'ame du sage a peine à se contenir dans la prospérité, comment des hommes si corrompus auroient-ils pu user modérément de la victoire? Je crois même que ce fut bien malgré eux qu'ils se virent enfin dans la nécessité d'employer l'écriture, relativement au droit public, qui obligeoit un peuple à l'égard d'un autre: quand ils avoient conclu un traité d'alliance avec Argos, ou un traité de paix avec Athènes, on en gravoit les articles sur des cippes, ou des colonnes de marbre, et chaque puissance contractante en conservoit une copie. Comme les Lacédémoniens déposoient tous ces monumens dans le temple d'Apollon à Amycles, on avoit cru qu'en y creusant à une certaine profondeur, il seroit possible d'y découvrir des inscriptions de la plus grande importance par rapport à l'histoire de la Grèce: mais comme ces recherches entreprises aux frais de Louis XIV, en un endroit nommé *Slabo-chori*, n'étoient point dirigées par une notion as-

sez positive du local, on n'y a déterré qu'un catalogue de prêtresses d'Apollon (*). Cette inscription n'est pas même aussi ancienne qu'on l'a cru jusqu'à présent; car la manière d'écrire alternativement de la gauche à la droite, et de la droite à la gauche, n'est rien moins qu'une preuve de son antiquité, puisqu'il me paroît certain que ce genre de caractère qu'on nomme vulgairement *boustrophedon*, resta plus long-temps en usage dans l'Arcadie, la Messénie, et la Laconie, qu'à Athènes.

On est généralement dans l'opinion que les Lacédémoniens ont été les seuls des Grecs qui ayent employé une espèce de chiffre pour les instructions qu'ils adressoient aux ambassadeurs et aux généraux d'armées : or nous venons de dire dans l'instant, que ce fut toujours leur grande maxime de répandre un nuage impénétrable sur les ressorts et les opérations de leur politique, qui étoient ordinairement d'une telle nature, qu'elles ne pouvoient soutenir la clarté du jour. Tout ce qui leur paroît utile, dit Thucydide, passe constamment à leurs yeux pour honnête ; et

(*) Barthélemy a donné une explication des inscriptions d'Amycles dans le tome XXIII de l'académie des belles-lettres.

ce machiavélisme étoit encore souvent accompagné d'un grand orgueil national, mais qui au moindre revers se changeoit en bassesse : les Spartiates avoient écrit à la république de Thèbes des lettres fort laconiques, ou, ce qui est la même chose, fort insolentes ; mais dès qu'ils eurent été vaincus complètement à Leuctres, ils commencèrent par alonger leurs phrases. *Et c'est moi*, disoit Epaminondas, *qui leur ai enseigné cette politesse-là* (*).

§. II.

Analyse du gouvernement de Lacédémone.

Les politiques de la Grèce définissoient les différentes formes de gouvernement par des termes si heureusement inventés et si énergiques, qu'on les voit encore aujourd'hui consacrés dans la langue de tous les peuples de l'Europe : mais quand il est question de définir le gouvernement de Lacédémone, alors les plus grands politiques, dit Platon, sont singulièrement embarrassés.

En effet, cette définition ne pouvoit se faire

(*) Le texte grec dit qu'Epaminondas avoit mis fin au laconisme ou à la brachylogie des Spartiates.

en peu de mots, ni même en peu de phrases ; car un ouvrage si compliqué devoit être envisagé sous différens aspects.

A l'égard des Hélotes, et des habitans subjugués de la Messénie, cette constitution étoit despotique, et plus absolue que celle de la Perse ou de la Turquie. Les Hélotes ne possédoient rien en propre, et on a déjà observé qu'outre la servitude de la glèbe, et le service militaire, on pouvoit les tuer impunément : or ce droit que les gentilshommes de la Pologne ont aussi osé exercer jadis contre les paysans et les cultivateurs, suppose le despotisme le plus affreux que l'esprit humain ait pu concevoir dans le dernier degré de sa perversité.

A l'égard des habitans tributaires de la Laconie, qui n'avoient aucun droit de suffrage dans les assemblées nationales, ni aucun représentant dans les délibérations d'état, ni aucune part directe au gouvernement civil, la constitution de Sparte étoit oligarchique, c'est-à-dire, que le petit nombre y opprimoit le grand nombre, comme les nobles de Venise oppriment les citadins et les habitans de la terre-ferme.

Quant aux véritables Lacédémoniens de race dorique, qui formoient la nation do-

minante, leur gouvernement étoit une démocratie imparfaite, et enchaînée par deux capitaines-généraux-héréditaires, qu'on y nommoit des Rois. Ce qui prouve que cet état étoit foncièrement démocratique, c'est que le peuple seul avoit le droit de donner sa sanction aux lois, de faire la guerre et la paix, de créer les sénateurs, qui étoient à vie, et d'élire les cinq grands magistrats qu'on appeloit les Ephores, et qui étoient annuels.

Ainsi tout ce qui constitue l'essence de la souveraineté, résidoit entre les mains du peuple, qui pour contenir ses propres Rois, et réprimer leur ambition, fut obligé de confier aux Ephores une autorité si grande, que jamais dans aucune république du monde le premier magistrat ne se vit élevé à un tel degré de puissance. Ce systême de contre-poids politique étoit l'un des principaux vices de cette constitution, où, pour se sauver du despotisme, on dut recourir à la tyrannie.

D'abord les cinq Ephores suppléoient par une volonté arbitraire au défaut des lois écrites, et ils avoient le droit de vie et de mort, sans qu'on pût appeler de leur tribunal à aucune autre cour de justice; de sorte que

leur autorité étoit, comme Aristote l'a définie, isotyrannique ou égale à la tyrannie. La seule chose que le peuple leur eût refusée, c'est qu'ils ne pouvoient en aucun cas commander les armées, ni les flottes ; et ils devoient nécessairement résider à Lacédémone, comme les Tribuns du peuple à Rome, sans jamais oser s'en absenter.

Il est aisé de concevoir pourquoi des magistrats si formidables, et dont l'aspect seul faisoit trembler, ne pouvoient se trouver à la tête des armées ; car alors ils seroient devenus plus puissans que la république même, et on n'eût pu réprimer leur force par aucune autre force.

L'influence du sénat de Lacédémone alla toujours en s'affoiblissant, à mesure que le crédit des Ephores augmenta. D'ailleurs ce sénat composé de vingt-huit vieillards dont le moins âgé devoit avoir soixante ans, manquoit réellement de vigueur et d'énergie : car il est certain, dit un philosophe grec, que dans l'homme l'esprit vieillit comme le corps. Pour prévenir un inconvénient semblable, ces conseillers-là auroient dû être annuels, et non point à vie ; et alors il n'étoit pas à craindre de les voir rentrer en enfance, comme cela arrivoit fort souvent.

On enleva successivement à ces sénateurs décrépits les grandes affaires, pour ne leur laisser que les jugemens dans les causes civiles ; de manière qu'ils représentoient plutôt une cour de justice qu'un département politique : aussi en est-il très-peu parlé dans l'histoire de la Grèce, tandis qu'on y parle à chaque instant des Ephores que le peuple élisoit tous les ans, et il avoit grand soin de les élire parmi les familles plébéïennes ; car la noblesse de Lacédémone étoit attachée à la faction de la cour au point, qu'on n'avoit nulle confiance en de tels hommes. (Ubbo Emmius, *de la république de Lacédémone*). Il paroît même fort probable qu'un noble ne pouvoit y devenir Ephore, non plus que les Patriciens ne pouvoient devenir à Rome Tribuns du peuple. Et voilà pourquoi Cicéron (*pour sa maison, aux Pontifes*) prétendoit que l'élection de Clodius, qui appartenoit à une famille patricienne, étoit nulle et illégale ; quoiqu'il eût abjuré sa noblesse, en se faisant adopter par un homme du peuple, ce qui étoit une pure fiction civile.

Les deux Rois de Lacédémone étoient membres nés du sénat, où ils avoient chacun une voix ; mais ils n'osoient jamais en-

trer dans le tribunal des Ephores, hormis qu'ils n'y fussent expressément appelés ; et quand on les appeloit de la sorte, ils devoient obéir; sans quoi une cohorte de satellites seroit d'abord venue les conduire du trône à la prison ; car les grands magistrats avoient à l'égard des rois le droit d'incarcération ; et c'étoit là, à ce qu'on croyoit, la lance et le bouclier de la liberté : mais l'événement prouva que ces armes mêmes n'étoient point encore d'une trempe assez forte pour résister aux impulsions de cette espèce de despotisme, que les plus grands politiques de la Grèce définissoient par les caractères suivans : c'est, disoient-ils, un état où un seul homme gouverne le peuple selon des maximes qui ne sont pas dirigées vers l'intérêt des sujets, mais vers l'intérêt du souverain et de la famille régnante. (Aristote, *Politiques*, lib. III, cap. 4; et lib. IV, c. 10).

Lorsque les Rois de Lacédémone se rendoient coupables de quelques fautes qui ne paroissoient pas absolument dignes de l'exil ou de la mort, on les punissoit par une amende pécuniaire ; et Thucydide, *lib. V*, dit que le roi Agis y fut condamné à payer cent mille drachmes d'argent du poids d'Egine, et à avoir sa maison rasée, ainsi que l'on rasa

jadis celle du roi Léotychide. (Hérodote, *lib. VI*).

Agis, à force de larmes, de prières et de promesses, parvint à calmer le peuple; mais il lui fut impossible de conjurer un autre orage qu'on vit s'étendre même sur la tête de ses successeurs. Ces Princes, en leur qualité de capitaines héréditaires, avoient seuls le droit de commander les armées; et au milieu d'un camp ils devenoient de véritables souverains, dirigeoient les opérations militaires à leur gré, livroient ou ne livroient pas des batailles, suivant qu'ils le jugeoient à propos, et conduisoient enfin les troupes par-tout où ils vouloient les conduire. Comme Agis paroissoit avoir abusé de ces éminentes prérogatives, les Lacédémoniens y fixèrent des bornes, et soumirent les Rois à un conseil de dix Assesseurs, sans l'aveu desquels ils n'osoient plus rien entreprendre à l'armée.

Cette révolution, qui eut lieu en l'an 418 avant notre ère, forme une époque remarquable dans l'histoire de Sparte; et depuis ce moment l'influence de l'autorité royale alla toujours en diminuant, jusqu'à ce que Cléomène fit enfin égorger en plein jour les cinq Ephores, brisa leur tribunal, anéantit

jusqu'à leur nom, et subjugua l'état, comme César subjugua Rome. Mais ce que César n'entreprit jamais, c'est-à-dire de se délivrer de Pompée par le poison, Cléomène osa le tenter, et il empoisonna le dernier Roi de la branche cadette des Eurypontides; de sorte que lui qui appartenoit à la branche aînée des Agides, resta seul maître et seul dominateur au milieu de Lacédémone.

Tel devoit nécessairement être l'effet de la dyarchie ou de la double royauté, et de toute cette constitution bizarre, formée, comme on l'a vu, par un concours de causes aveugles, et d'erreurs politiques, qu'on tenta ensuite de corriger par un équilibre difficile à trouver entre la puissance des Ephores, et la puissance des Rois, qui préféroient sans cesse la guerre la plus incertaine à la paix la plus profonde: car malgré les entraves qu'on tâcha de leur mettre, ils se voyoient infiniment moins gênés au milieu d'une armée qu'au milieu de la capitale, où les magistrats veilloient sur eux, comme des tuteurs veillent sur des pupilles. Ainsi l'esprit de ce gouvernement militaire étoit une maladie dont les malades eux-mêmes avoient intérêt à ne pas se guérir.

La noblesse de Lacédémone consistoit pro-

prement dans le corps des chevaliers, qu'on y nommoit les *Hippagrètes*, tandis qu'on désignoit les Plebéïens en général par le terme de *Cores* (*). Ceux-ci étoient divisés en deux classes, dont la dernière n'avoit qu'une voix active pour créer les magistrats, sans pouvoir parvenir elle-même à la magistrature, et ce sont les citoyens de cet ordre qu'on appeloit les *subalternes*, pendant que les autres qui prenoient le titre d'*égaux*, avoient à la fois voix active et passive pour élire et pour être élus. Mais l'Ephorat étoit le plus haut degré où ils pussent atteindre; et comme toute la durée de cette puissance se bornoit à un laps de douze mois, ils devoient s'y hâter pour faire fortune, en tirant tout le parti possible d'une autorité si étendue, et qui plaçoit entre leurs mains la direction générale des finances. Or nous avons déjà observé que ce département se trouvoit souvent dans un désordre extrême, dont la principale cause dérivoit de la prérogative

(*) Ils sont nommés ΚΟΡΟΙ dans un fragment d'Archytas cité par Stobée Les *égaux* s'appeloient Ο'ΜΟΙΟΙ, et les *subalternes* Υ'ΠΟΜΕΙΟΝΕΣ : ceux-ci étoient exclus des repas publics, et des magistratures, à cause de leur indigence avérée. Capperonnier a eu grand tort de confondre les Hypomiones avec les Hélotes.

attachée

attachée à la dignité des Ephores, de ne jamais rendre aucun compte de leur gestion à personne, tout comme ces grands magistrats de la Crète, qu'on nommoit les Cosmes (1).

Les vingt-huit Sénateurs de Sparte, qui étoient à vie, n'avoient point besoin de se presser autant que les Ephores ; mais en revanche on ne leur confioit pas des moyens aussi étendus pour s'enrichir : les principales subtilités auxquelles ils pussent avoir recours, consistoient dans des transactions qu'on faisoit avec les peuples alliés ; car au lieu de livrer leur contingent en troupes effectives, ils obtenoient aisément du Sénat la permission de payer en argent ; et alors ils donnoient tous les jours aux Lacédémoniens une demi-drachme d'égine pour la solde de chaque fantassin, et deux drachmes pour la solde de chaque cavalier (2).

Il est aisé de juger par ces détails jusqu'à quel point l'esprit de vénalité avoit infecté

(1) Meursius et Ubbo Emmius, de la *république des Crétois*, pag. 67.

(2) Xénophon, *kelléniques*, lib V. Les Lacédémoniens gagnoient beaucoup sur une solde si forte, et substituoient à meilleur marché des hommes de leur pays ou des Hélotes aux troupes des alliés.

tous les départemens de cet état, où l'on trafiquoit de la vie même des hommes : et c'est précisément ce trafic-là qu'on n'auroit pas dû y faire, afin de prévenir les progrès effrayans de la dépopulation, qui devenoit de jour en jour plus frappante : jadis les Spartiates de race dorique, sans compter les Hélotes, avoient pu mettre sur pied près de dix mille guerriers, que déjà sous le règne d'Agis on a vu réduits à quinze cent individus : depuis ils furent réduits à rien, et la Laconie n'offroit plus que l'image d'une terre dont la désolation faisoit frémir.

Tout ce qu'on peut dire aujourd'hui de plus plausible pour excuser ceux qui ont prôné avec tant d'enthousiasme cette forme de gouvernement, c'est qu'ils ne la connoissoient pas, et n'étoient point en état de la connoître : écrivant au hasard et jugeant de même, ils ont fait des livres à-peu-près comme on fait un songe.

§. III.

Des Colonies de Lacédémone.

Les trois principales villes grecques que les anciens regardoient comme des colonies de Lacédémone, furent précisément celles

qui se distinguèrent le plus par l'excessive dissolution de leurs mœurs. D'abord à Tarente les habitans célébroient tellement les Bacchanales, que durant leurs accès d'ivresse ils ne savoient plus s'ils étoient en Italie, ou s'ils étoient en Sicile : alors ils croyoient voir comme Penthée deux soleils, et confondoient le mont Vésuve avec l'Etna. Ensuite venoit Bysance, où l'on ne buvoit pas moins qu'à Tarente; et enfin venoit Cyrène, la mère du luxe et de la mollesse, où la philosophie elle-même dégénéra au point, qu'on plaçoit la secte cyrénaïque à plusieurs degrés au-dessous de l'épicurisme.

L'origine des Tarentins n'est point obscure, et ils étoient, comme on l'a vu, redevables de leur existence aux incroyables débauches des vierges de Lacédémone; ensuite ils allèrent s'embarquer pour la grande Grèce, qui étoit alors ce qu'est de nos jours l'Amérique, et des aventuriers qui n'avoient point de maison chez eux, venoient là construire toute une ville. Mais quant à Bysance et à Cyrène, on peut positivement assurer contre l'autorité des anciens, qu'elles n'étoient point de véritables colonies de Lacédémone, où l'extrême foiblesse de la population ne permettoit point d'envoyer au-de-

hors un nombre assez considérable de citoyens pour peupler une cité nouvelle.

On connoît aujourd'hui très-exactement la méthode que suivirent les Spartiates pour fonder la colonie militaire d'Héraclée au-delà des Thermopyles, près des ruines de l'ancienne Trachis : ils rassemblèrent tous les mendians et tous les vagabonds qu'on put trouver dans le Péloponnèse, pourvu qu'ils fussent de race dorique : car on donna une exclusion absolue aux Achéens, aux Ioniens, et par conséquent à tous les Athéniens en général. Malgré cela, les entrepreneurs de cet établissement parvinrent à enrôler jusqu'à dix mille émigrans de tout sexe et de tout âge, parmi lesquels on ne comptoit peut-être pas quarante Lacédémoniens. Cette troupe d'aventuriers alla en la quatre-vingt-huitième olympiade, vers l'an 426 avant notre ère, fonder avec beaucoup de bruit et d'éclat la ville d'Héraclée (*).

Cet établissement étoit, selon toute la rigueur des termes une colonie : mais pas une colonie formée d'hommes nés dans la métropole ; de sorte qu'on s'est beaucoup trompé

(*) Marcien d'Héraclée, dans sa *Périégèse* : Thucydide, lib. III, et Diodore de Sicile, lib. XII.

en regardant les Héracléens comme une nation issue immédiatement du sein de Lacédémone, qui étant un état militaire s'occupoit aussi à fonder des colonies militaires, les plus malheureuses de toutes celles dont l'idée vint s'offrir à l'imagination des hommes. Je ne crois point qu'il ait existé sur notre globe une ville dont les calamités puissent être comparées aux désastres qu'éprouva Héraclée : si l'on vouloit dire combien de fois elle fut attaquée, combien de fois elle fut saccagée, il faudroit s'engager dans de longs détails. Les Lacédémoniens, pour la tenir sous le joug, y répandirent eux-mêmes des flots de sang, en égorgeant sans pitié tous les colons qui témoignoient le moindre penchant vers l'indépendance. Et ce fut là la première cause qui affoiblit cet établissement dans sa naissance, et lui annonça les grands malheurs dont il étoit menacé.

On peut assurer qu'en général les anciens suivoient de faux principes, relativement à la fondation des colonies ; et on ne connoît aucun état de ce temps-là qui n'ait commis à cet égard des fautes irréparables. Les Lacédémoniens perdirent absolument les dix mille hommes qu'ils avoient envoyés à Héraclée pour s'assurer du détroit des Ther-

mopyles, et les Athéniens perdirent aussi de leur côté les dix mille hommes qu'ils avoient envoyés à Amphipolis pour s'assurer de l'embouchure du fleuve Strymon. Tyr, en construisant Carthage, croyoit se mettre en possession du commerce de l'Afrique ; mais ce fut précisément Carthage elle-même qui enleva aux Tyriens, non-seulement le commerce de l'Afrique, mais encore celui de l'Espagne. Corinthe eut l'imprudence de se laisser d'abord affoiblir, et ensuite totalement humilier par ses colonies de Syracuse et de Corcyre, qui arrachèrent successivement d'entre les mains de leur métropole les plus belles et les plus riches branches de son négoce en Sicile, en Italie, et le long de toutes les côtes de la mer adriatique. Les Corinthiens, éblouis par une grande prospérité qui devoit bientôt avoir un terme, crurent que rien n'étoit plus facile que de faire rentrer à force ouverte Corcyre dans la dépendance : ils entreprirent à cette occasion une guerre terrible, excessivement coûteuse, et échouèrent ensuite dans toutes leurs attaques, dans toutes leurs tentatives, et dans toutes leurs espérances. Rien n'est plus connu que le destin de Milet : à force de construire des villes nouvelles pour fa-

voriser son commerce du Pont-Euxin, elle ressembloit à une mère portée au tombeau par ses propres enfans. Enfin, Milet n'étoit plus qu'une ombre, et sans la bonté naturelle de ses troupeaux et de ses laines, elle auroit eu peine à subsister sous la forme d'une bourgade, après avoir été la plus féconde des métropoles.

Rien ne perdit aussi davantage la république Romaine que les colonies qu'elle envoya au delà des limites de l'Italie : ce fut là, selon l'expression d'un historien latin, la plus funeste de toutes les entreprises qu'on eut à reprocher aux politiques de ces temps-là. Au lieu de réunir et de concentrer la nation dans un espace déterminé par la nature, on la dispersa à l'infini, et il en résulta une race d'hybrides qui étoient Romains de nom, et ennemis de Rome ; parce que leurs intérêts se trouvoient presque toujours dans une opposition manifeste avec ceux de la capitale.

Ces exemples sont plus que suffisans pour se convaincre qu'il est fort difficile de sonder les profondeurs d'un systême aussi vaste et aussi ténébreux que celui qui concerne les colonies en général. Chez les Grecs, elles étoient de quatre espèces différentes, c'est-à-dire

les militaires comme Héraclé, les commerçantes comme Syracuse, les agricoles telles que celles que les Athéniens placèrent dans la Chersonnèse de Thrace, et enfin les colonies politiques qu'on fondoit sans aucune autre vue que celle de décharger le corps de la république de l'excédent de sa population, ou d'un certain nombre de citoyens suspects. Ce furent là les établissemens les plus heureux de tous, parce qu'ils ne se trouvoient dans aucune liaison opprimante, ni aucune dépendance onéreuse de leur mère patrie, qui dès l'instant de leur fondation, renonçoit à toute espèce d'empire sur les émigrans. Aussi ne voit-on point que jamais Lacédémone ait tenté seulement de s'arroger quelque ombre de domination sur Tarente, qui étoit une colonie politique. Telle fut en général la condition de la plûpart des villes, fondées sur les côtes de la grande Grèce et de l'Asie-mineure ; et il ne faut pas douter que cette cause-là n'ait beaucoup contribué à rendre ces villes très-florissantes : quelques-unes devinrent même métropoles à leur tour, construisirent un grand nombre de bourgades nouvelles, et jetèrent cent rameaux comme des arbres fertiles, plantés en une bonne terre.

Au reste, l'observation qu'on vient de faire par rapport à ce mélange d'hommes ramassés dans toutes les vallées du Péloponnèse pour fonder la ville d'Héraclée, doit s'étendre à la plûpart des colonies grecques : car parmi elles il n'en existoit que très-peu qui fussent composées de familles issues d'une seule et même contrée, parce qu'il se joignoit toujours aux émigrans une foule de vagabonds étrangers ; et la seule règle qu'on eut soin d'observer à cet égard, c'est qu'on ne laissoit pas confondre en une seule colonie des Doriens avec des Ioniens, parce qu'il régnoit parmi ces peuples une invincible antipathie, et qui souvent se changeoit en une véritable intolérance : au moins est-il certain qu'on voyoit dans le territoire d'Athènes un temple dont les prêtres ne permettoient pas même l'entrée à un homme de race dorique ; et il n'y a pas de doute que cette haine nationale n'ait beaucoup influé dans les guerres continuelles des Grecs d'Europe : mais si je voulois ici rechercher les véritables causes de l'aversion que les Ioniens avoient conçue pour les Doriens, je serois entraîné au-delà des bornes de mon sujet, auquel il faut nécessairement revenir.

§. IV.

De la dissolution politique de Lacédémone.

Jamais on ne vit un peuple expirer dans des convulsions aussi terribles que celles où expirèrent enfin les Lacédémoniens.

Au combat naval, livré sur la côte de Gnide, ils perdirent l'empire de la mer qu'ils avoient usurpé pendant dix ans : à la bataille de Leuctres ils perdirent la conquête de la Messénie qui faisoit toute leur force ; et ils n'en avoient absolument plus aucune pour résister aux armes de la Macédoine qui vint fondre sur eux. D'abord Antipater renversa toutes leurs troupes dans les champs de Mantinée, et ensuite Antigone les défit d'une manière encore plus effrayante à Sellasie, en l'an 222 avant notre ère. Alors le roi Cléomène, qui avoit empoisonné son collégue, assassiné les Ephores, et perdu son armée et sa capitale, se voyant sans ressources et sans espérances, abandonna la terre de la Grèce, se sauva en Egypte, et les Egyptiens finirent par écorcher son corps comme celui d'une bête féroce, et l'attachèrent aux fourches patibulaires d'Alexandrie, qui furent le terme de son audace et de ses horribles forfaits.

Lorsque les Lacédémoniens apprirent la nouvelle de sa mort, loin de venger ses manes flétris par la plus honteuse des catastrophes, ils mirent leur propre royauté à l'enchère, et la vendirent au plus offrant. Tels étoient en eux, dit Polybe, l'esprit de vénalité et le raffinement de l'avarice, qu'ils eurent l'art de trafiquer du plus grand des maux caché sous le voile de la plus grande fortune. (Polybe, Hist. *lib. IV*).

Un aventurier, nommé Lycurgue, dont on ne connoît ni l'extraction, ni la famille, acheta cette prétendue monarchie, en payant à chaque magistrat un talent d'argent du poids d'Egine, ou à-peu-près sept mille cinq cent livres de France.

Cet homme se gouverna comme un financier qui tâche de retirer d'une entreprise hasardeuse le double de sa mise : son règne, quoique de peu de durée, ne fut qu'une suite d'évènemens funestes, et d'erreurs politiques. Cependant ceux qui avoient reçu son argent, étoient intéressés à le maintenir contre les prétendans qui venoient lui disputer la possession du trône; et parmi lesquels on distingua sur-tout un enfant, nommé Agésipolis, qui se disoit issu du sang des anciens rois de Sparte, de la tige des Hé-

raclides, qu'on vit finir en la personne de Cléomène pendu en Egypte. Quoi qu'il en fût des droits de ce contendant, la faction de Lycurgue le chassa de toutes les places de la Laconie, au point qu'il dût errer le reste de sa vie sans feu ni lieu comme un mendiant, et jamais on n'a pu découvrir en quelle partie du monde cet Agésipolis termina ses jours.

A la mort de Lycurgue, la confusion et le désordre augmentèrent tellement à Lacédémone, qu'il n'y avoit plus aucune apparence de législation, ni aucune ombre de gouvernement; de sorte que cet état fut subjugué par un usurpateur, très-connu sous le nom de Machanidas, qui s'engagea dans une guerre fort inutile et fort malheureuse, où il perdit la vie et une partie de son armée.

Alors s'éleva sur cette scène d'horreurs le tyran Nabis, le monstre le plus dénaturé et le plus sanguinaire qui eût jamais paru sous une forme humaine. Sa cruauté surpassoit de beaucoup celle de Phalaris d'Agrigente, et de Denys de Syracuse, dont les noms sont à la vérité plus fameux, mais dont les crimes ne furent dans la réalité ni si réfléchis, ni si atroces. Il commença son règne

par envoyer en exil tout ce qui restoit encore à Lacédémone de Spartiates de race dorique, et aposta ensuite des assassins crétois qui allèrent égorger ces exilés les uns après les autres jusqu'au dernier.

Nabis ayant éteint de la sorte tous les débris de cette nation, et exterminé encore un grand nombre de Hélotes, il repeupla Lacédémone en y attirant par des promesses magnifiques, et sur-tout par l'espérance de l'impunité, les voleurs, les sacriléges, les meurtriers, et enfin tous les scélérats de l'Europe et de l'Asie, dont il parvint à former un corps de quinze mille hommes échappés ailleurs au glaive des lois; car il n'y avoit pas parmi eux, dit Polybe (*dans le fragment de son XIIIeme livre*), un seul individu qui n'eût mérité le dernier des supplices par l'infamie de ses actions.

Tels furent les Lacédémoniens modernes qui se formèrent en corps de peuple vers l'an 202 avant notre ère; et qu'il ne faut absolument pas confondre avec les anciens, dont il ne restoit plus alors aucun vestige sur la surface de la terre; et on les a vus successivement expirer dans le feu de ces guerres qu'ils ne cessoient d'allumer.

Dès que Nabis fut environné de tant de

satellites, qui, à beaucoup d'expérience dans le crime joignoient beaucoup d'intrépidité dans les entreprises, il commença par se faire conquérant, envahit une partie de la Messénie, prit Argos, et prit encore plusieurs villes de l'île de Crète, dont il exigea d'énormes tributs. Ensuite il construisit une flotte de vaisseaux corsaires qui croisoient sans relâche le cap Malée, que déjà alors on nommoit le cap d'or, parce que nulle part on ne faisoit plus de prises que là; et comme Nabis avoit en sa possession l'île de Cythère, il étoit presque impossible qu'un navire marchand pût lui échapper dans ces parages.

Jamais on n'avoit vu commettre dans la Grèce de si grands vols avec une si grande impudence; et la ville de Lacédémone ressembloit alors à une caverne où des flibustiers vont déposer leurs captures: l'épouse de Nabis, qui faisoit le même métier que son mari, y apporta tous les ornemens, tous les bijoux, et tout ce qui avoit servi à la parure et à l'habillement des femmes de l'Argolide, qu'elle dépouilla à un tel point, dit Tite-Live, que les personnes de la première distinction furent réduites à une nudité absolue, et cela dans les murs de l'ancienne Argos, qui avoit été l'une des plus superbes

et des plus opulentes cités du Péloponnèse.

Ce fut au milieu de ces déprédations que le tyran de Lacédémone inventa un instrument meurtrier, aussi terrible que le taureau de Phalaris, mais beaucoup plus compliqué: c'étoit, selon la description que Polybe en a donnée, une automate qui représentoit une figure de femme couverte d'une riche draperie, et au moyen de différens ressorts cachés il saisissoit les hommes, les tenoit fortement embrassés, et finissoit par leur enfoncer dans le sein tant de lames d'un fer aigu, qu'ils expiroient dans les plus horribles douleurs, dès qu'ils s'opiniâtroient à ne pas découvrir l'endroit où ils avoient déposé leur argent.

Ceux qui ont révoqué en doute des faits d'une telle atrocité, sont vraisemblablement dans le même cas que le Sicilien Timée, qui prétendoit être très-versé dans la critique historique; et pour donner une preuve de sa sagacité, il s'avisa de nier l'existence du taureau de Phalaris, sous prétexte qu'on n'en voyoit aucune trace en Sicile; mais depuis on le retrouva à Carthage, où il avoit été transporté parmi d'autres dépouilles enlevées à Agrigente; et les Carthaginois l'employoient, selon toutes les apparences, à brûler des enfans vifs en l'honneur de Molok.

Comme Nabis étoit fort heureux à faire le brigandage, la cour de Macédoine commença alors à lui donner publiquement le titre de Roi ; mais la ligue des Achéens ne lui donnoit que le titre de voleur : et comme il gênoit tout le commerce de la Méditerranée, sans même respecter les vaisseaux qui naviguoient sous le pavillon de Rome, les Romains, qui avoient entrepris, dit Cicéron, tout exprès des guerres pour protéger de simples marchands, ne voulurent pas être exposés plus long-temps à de tels outrages, et ils vinrent assiéger le tyran de Lacédémone dans sa capitale, où il s'étoit retranché à la tête d'une garnison forte de quinze mille hommes. Après plusieurs combats et plusieurs assauts, on le contraignit enfin à accepter les articles de la capitulation que le vainqueur lui prescrivit. D'abord on lui ôta tous ses vaisseaux corsaires, avec une défense positive d'en construire d'autres : ensuite on détacha de l'empire de Lacédémone toutes les places maritimes, situées le long des côtes de la Laconie, et qui depuis long-temps soupiroient après l'indépendance.

Les habitans des villes ainsi affranchis de la domination de leur ancienne métropole, prirent

prirent alors le titre d'*Eleuthéro-Lacons* ou de Laconiens libres, dont l'origine remonte à l'an 559 de Rome, et non pas au règne d'Auguste, comme Pausanias, qui ne savoit pas l'histoire romaine, l'a mis en fait (*).

Cet affranchissement des municipes fut la dernière dissolution politique de Lacédémone, qui cessa d'être comptée parmi les grands états de la Grèce, où elle ne formoit plus qu'une cité dont toute la juridiction se bornoit à quelques foibles bourgades.

Il suffit de réfléchir à cette suite d'événemens que nous venons d'exposer avec beaucoup de rapidité, pour concevoir que telle devoit nécessairement être la fin funeste d'une constitution purement militaire, qui s'éleva d'abord par les conquêtes, se plongea ensuite dans le luxe, et expira enfin dans le brigandage, l'anarchie, et un tel oubli de tous les principes de la morale, qu'on ne vit jamais, parmi les peuples les plus barbares de l'ancien continent, la perversité et

(*) Tite-Live, *Décad. IV*, lib. IV. Il se peut que l'empereur Auguste ait confirmé par de nouveaux priviléges l'indépendance que les villes maritimes de la Laconie avoient acquise plus d'un siècle auparavant par le traité solemnel, conclu entre les Romains et Nabis.

la corruption des mœurs s'étendre à un tel degré.

Dès que le tyran Nabis eut été assassiné par les voleurs de l'Etolie, la ligue des Achéens envoya un corps d'armée à Lacédémone, pour purger cette ville infame, au moins d'une partie des scélérats qui s'y étoient attroupés : quelques-uns d'entre eux se réfugièrent alors dans les places maritimes, et c'est de leur mélange avec les Laconiens affranchis, que sont issus les Mainotes modernes, dont on a beaucoup parlé en Europe, sans jamais les connoître.

V.

Considérations sur l'histoire et les mœurs des Mainotes.

Cette nation peu nombreuse, qui a été pendant plusieurs siècles répandue sur la plage occidentale de la Laconie, ne descend point, comme on l'a cru, des anciens Spartiates; mais elle tire au contraire son origine d'un peuple qui étoit ennemi déclaré de Lacédémone, c'est-à-dire les Laconiens soustraits au joug tyrannique de leur métropole, qui les traitoit en esclaves ou plutôt en bêtes.

Le chef lieu, ou la capitale des Mainotes du nord, a été en tout temps la petite ville d'Oetylos, qui étant une place maritime, se trouva au nombre des municipes affranchis.

Comme la langue grecque s'est prodigieusement altérée dans la bouche des Mainotes, ils ont corrompu le nom d'Oetylos en celui de *Vitulo*, où résidoit ci-devant leur évêque avec une troupe de Caloyers de l'ordre de Basile, qui étoient des bandits aussi dangereux que le reste de la nation: souvent ils alloient eux-mêmes commander des expéditions de voleurs, et détrousser les marchands de la Messénie, et les Turcs de Coron. Quand toute une semaine s'étoit écoulée, sans qu'on eût pu faire la moindre capture, les habitans de Vitulo prenoient le deuil, et se plaignoient amèrement de la providence qui sembloit les oublier.

Dans ce coin du Péloponnèse, on ne se contentoit pas d'enlever tout ce qu'on pouvoit trouver par terre, mais on y voloit encore horriblement par mer, suivant les anciennes maximes des satellites de Nabis, qui étoient venus se mêler avec les Eleuthéro-Lacons. Enfin, la côte de Maina étoit si redoutée des navigateurs, qu'ils n'osoient y toucher, même pour faire de l'eau durant

la plus grande détresse des équipages. (*Voy. de la Grèce de Wehler*).

Pour entrer maintenant dans quelques détails géographiques touchant l'état intérieur de cette petite contrée habitée par de si grands brigands, il faut se figurer une plage étendue de cinq à six lieues sur les bords de la Méditerranée depuis le pied du mont Taygète jusqu'aux rochers du Ténare, qu'on nomme aujourd'hui le cap Matapan. Ce terrain est de sa nature fort aride, et on n'y trouve que quelques vallées propres à la culture de l'orge, des mûriers, des chênes-verts, et des oliviers d'une qualité très-inférieure à ceux de l'Attique.

Les habitans de cette côte ont été depuis long-temps divisés en deux races très-distinctes : ceux qui occupoient la partie septentrionale aux environs de la bourgade de Vitulo, avoient la réputation d'être moins cruels et moins atroces que les Mainotes du sud, qu'on est dans l'usage de nommer *les Cacovougnis* ou les scélérats de la montagne. Exposés presque nus aux ardeurs du soleil et aux intempéries du climat d'un sol très-élevé, ils sont, comme on l'a dit, fort basanés ; et la férocité paroît peinte dans tous les traits de leur physionomie sauvage.

C'est leur coutume de porter sans cesse des armes, et de massacrer impitoyablement ceux qui, après avoir fait naufrage dans le golfe laconique, viennent aborder à la nage au cap Ténare : ensuite ces cadavres dépouillés restent sans sépulture sur ce triste rivage, où tous les objets qu'on y découvre, inspirent une profonde horreur. Les habitations n'y consistent qu'en de chétives cabanes, dont la plûpart sont dispersées autour des ruines d'une ancienne ville laconique, où depuis les Ottomans construisirent une forteresse qu'ils nommoient en leur langue *Turcogli Olimionas*, pendant que les Grecs modernes, aussi ignorans dans la géographie que les Ottomans mêmes, l'appeloient *Maina*, dont le nom s'est depuis étendu à toute cette côte, par une étrange confusion de termes (*).

Dans des mémoires relatifs à la famille impériale des Comnènes, dont je n'aurois eu aucune connoissance, si Croix, secrétaire du Roi à Lille en Flandre, n'avoit eu la bonté de me les communiquer, on trouve que vers l'an 1474, il parut chez les Mai-

(*) *Corneli, Mém. géograph. de la Morée*, pag 99. La position de Maina répond à celle de l'ancienne ville de Ténaron.

notes un aventurier qui se disoit fils de David, dernier Empereur de Trébisonde de la race des Comnènes : l'anonyme qui a rédigé l'histoire de cette fatale dynastie, ne doute pas que cet aventurier, nommé Nicéphore, ne fût réellement tout ce qu'il prétendoit être; mais je me suis convaincu qu'il est impossible aujourd'hui de constater un fait enveloppé de tant de nuages, chez une nation telle que les Grecs modernes, qui ont forgé tant de faux actes et tant de fausses légendes, que les Caloyers du mont Athos ne sont pas en état de les lire toutes durant le cours de la plus longue vie (*).

Quoi qu'il en soit, ce Nicéphore dont on vient de faire mention, eut l'art d'entraîner dans ses intérêts l'évêque de Vitulo, et se fit reconnoître par lui pour un Prince issu de la famille impériale des Comnènes : il prit en conséquence le titre de *Proto-géronte*, comme qui diroit premier vieillard ou premier sénateur de la côte de Maina, où ses descendans régnèrent depuis presque despotiquement. Enfin il n'y avoit aucune apparence de liberté dans cette forme de gouvernement, où les Proto-gérontes, d'un côté, et

(*) *Précis historique de la maison impériale des Comnènes*, page 83.

le clergé de l'autre, opprimoient une nation qui prétendoit être indépendante.

Les Sultans de Constantinople n'avoient jamais fait aucune attention sérieuse à cette prétendue indépendance des montagnards de Maina : et dans tous les grands empires de l'Asie on trouve de peuplades presque sauvages qui vivent de rapine, et n'obéissent à personne, comme les Arabes bedouins de la Turquie, les Curdes et les Dolomites de la Perse, les Miaosses de la Chine, les Bils du Mogol, les Mardicores du royaume de Guzurate; et enfin on connoît plus de cinquante races d'hommes semblables, dont quelques-unes, quoique enclavées dans des contrées policées, sont encore anthropophages : on a même prétendu qu'en 1702, les Zigeuners se nourrissoient de chair humaine à l'insçu de la cour de Vienne, au milieu de la Hongrie, où ils sont venus s'établir après avoir émigré d'un canton de l'Indoustan, où ils formoient, selon toutes les apparences, une tribu ou une horde des Mardicores, dont Danville a beaucoup parlé dans ses mémoires géographiques de l'Inde, sans jamais pouvoir découvrir l'origine d'une nation semblable : mais il n'y a, selon moi,

aucun doute que les Mardicores ou les mangeurs d'hommes du royaume de Guzurate ne descendent de ces anciens Indous qu'on nommoit les Padéens, parce qu'ils habitoient sur les rives du fleuve Pader ; et ils étoient, de l'aveu des auteurs grecs et latins, de terribles anthropophages, et peut-être les plus terribles de tous ceux qu'on connoît.

Il est très-probable que les Mainotes de la Laconie ont aussi, dans les accès de leur rage fanatique, dévoré plusieurs Mahométans de la Morée : et en général ils commettoient tant de massacres et tant d'excès sur les confins de la Messénie, et incommodoient si cruellement les habitans de Coron et de Modon, que les gouverneurs de ces places vinrent, en 1676, pour les châtier : mais au lieu de faire quelque résistance contre les Turcs, les Mainotes du nord eurent la lâcheté d'abandonner leur pays, et de se sauver au nombre de quatre mille hommes sur six grands vaisseaux, dont ils perdirent quelques-uns, même avant d'être arrivés à la hauteur de Corfou.

Le reste de cette flotille, après avoir été jeté au gré des vagues sur toute la Méditerranée, vint enfin débarquer ce peuple fugi-

tif à Paomia en Corse, où l'on en forma une espèce de colonie dont il subsiste encore des vestiges très-sensibles de nos jours (*).

Parmi ces émigrans transplantés en Corse, on comptoit un certain Stéphanopoulo, soi-disant Proto-géronte ou prince des Mainotes; ensuite un certain Parthénius, soi-disant évêque de Vitulo en Laconie; et enfin un grand nombre de Caloyers qui eurent bientôt de vifs démêlés avec la cour de Rome, dont ils ne vouloient pas payer les bulles et les brefs au prix qu'y fixoit la daterie, qui ne fait crédit ni aux Grecs, ni aux Latins.

Cette désertion des chefs et de tout le clergé de la côte septentrionale de Maina jeta les *Cacovougnis* ou les habitans du sud dans une grande consternation, et ils gagnèrent en toute hâte les sommets les plus escarpés de ces rochers qu'on nommoit jadis les Thyrides, au-dessus du cap Ténare: là ils délibérèrent sur ce qu'il convenoit de faire dans une position si alarmante: et il

(*) *Anecdote historique de la colonie grecque établie à Paomia en Corse en 1676.* Voyez aussi Boswell, *description de la Corse*, et Campiagi, *histoire de la Corse*, tome II, page 287.

ſut décidé que ces prétendus Princes, qui se disoient issus de la famille impériale des Comnènes, s'étant rendus coupables de haute trahison en abandonnant le pays au lieu de le défendre, la dignité de Proto-géronte seroit supprimée à jamais : ensuite on divisa la contrée en quatre capitaineries héréditaires, et qui à l'extinction des branches masculines, pourroient passer aux femmes. En effet vers l'an 1764, on y vit paroître une veuve nommée Démétria, qui se mettoit souvent à la tête d'une troupe de brigands pour aller voler sur le grand chemin qui conduit de Modon à Misitra; et les chevaliers de Malte qui venoient de temps en temps se divertir en Laconie, ne manquèrent pas de dire que cette Démétria étoit une héroïne qui faisoit plus de prises par terre qu'eux sur la Méditerranée.

Cependant les Mainotes, affoiblis par la fuite des émigrans retirés en Corse, et plongés dans des guerres civiles, occasionnées par la création des capitaineries, concevoient bien qu'une situation si précaire ne pouvoit être de longue durée, et ils s'adressèrent à différens Souverains de l'Europe, pour en obtenir ce qu'ils appeloient des se-

cours contre les Turcs. Nous avons vu une copie de la lettre circulaire qu'ils écrivirent alors; en la confrontant avec différens actes dressés en grec par les Caloyers de Vitulo, il n'a pas été possible d'y découvrir la moindre trace du dialecte dorique, tel que le parloient les anciens Spartiates.

Toutes ces suppliques restèrent sans effet, si l'on en excepte celle qu'ils firent parvenir à la cour de Pétersbourg, qui étant alors en guerre avec les Turcs, crut pouvoir profiter d'une circonstance semblable pour envoyer une flotte dans le golfe de Messénie, et y tenter une diversion que les Mainotes promettoient de soutenir de toutes leurs forces : mais bientôt les Moscovites eurent lieu de se repentir d'avoir contracté des liaisons avec le peuple le plus perfide du monde, et qui se signala par une action vraiment atroce à la prise de Misitra : cette ville se rendit, comme on sait, aux armes de la Russie en 1770, suivant une capitulation jurée de part et d'autre, et qui assuroit la vie des habitans : mais les Mainotes dirent qu'ils ne se mettoient pas en peine d'une formalité semblable ; et au moment où personne ne s'y attendoit, ils allèrent égorger tant de

femmes et d'enfans, que le sang couloit dans toutes les maisons, qu'ils finirent par piller (*). Après ce forfait inoui, ils eurent la lâcheté d'abandonner les Russes qu'ils avoient eux-mêmes appelés à leur secours du fond du nord, au centre de la Grèce. En une seule nuit tous les prétendus guerriers de Maina désertèrent jusqu'au dernier homme; ce qui entraîna la levée du siège de Coron, et fit manquer cette expédition au point, qu'il fallut évacuer la Morée avec une précipitation qui ne différoit guère d'une fuite. Tel fut le dernier exploit par lequel les Cacovougnis ou les scélérats de la montagne terminèrent leur carrière : et depuis, les Turcs les ont mis à-peu-près sur le même pied où sont les autres tributaire d u sangiacat de Misitra.

Voilà à quoi se réduit dans la réalité toute l'histoire d'un peuple de brigands, auxquels on peut appliquer le trait énergique par lequel Maxime de Tyr a dépeint le génie des habitans de l'ancienne Etolie : les Athéniens, dit-il, excellent dans l'éloquence, les Thé-

(*) Voyage pittoresque de la Grèce, *partie I.* Et Précis historique de la maison des Comnènes, *pag*, 13.

bains dans le jeu de la flûte, et les Etoliens dans l'art de voler sur les grands chemins.

§. VI.

Conclusion de cette Section.

Je termine enfin ici une longue suite de discussions relatives aux Lacédémoniens, qui ont été pendant plusieurs siècles l'objet de l'admiration et de l'enthousiasme de tant d'écrivains prévenus : mais on vient de voir toutes ces fables et toutes ces illusions s'évanouir à un tel point, qu'elles ne pourront jamais plus renaître aux yeux de la raison.

Il étoit de l'intérêt de l'humanité de dissiper des préjugés qui élevoient les barbares habitans de l'anciene Sparte au même degré de gloire et d'illustration que les sociétés les plus éclairées de la Grèce, dont les connoissances et les lumières ont sans cesse guidé la postérité, d'abord dans la culture des arts agréables, et ensuite dans la recherche de tous les grands objets relatifs à la philosophie et à la législation, sans lesquelles les hommes peuvent exister, mais sans les-

quelles ils ne sauroient être ni heureux, ni respectables.

Nous avons fait connoître l'état intérieur de la Grèce avec assez de précision, pour que les lecteurs les moins attentifs puissent juger quel eût été le sort de cette contrée, si les Lacédémoniens étoient parvenus à la conquérir et à la subjuguer, en y répandant par tout les ténèbres épaisses dont ils étoient eux-mêmes environnés : alors ce point de la terre n'auroit plus été pour nous la source de la lumière, mais une région barbare à laquelle on s'intéresseroit aussi peu qu'aux révolutions de la Cappadoce et aux destinées de la Phrygie. Non-seulement de tels conquérans auroient étendu sur l'horizon de la Grèce un nuage impénétrable, mais ils y auroient encore réduit les habitans à cette situation de maux et de misère où ils réduisirent les Messéniens, qui furent perdus pour les sciences et les arts aussi long-temps qu'ils restèrent dans la servitude de Sparte, dont la grande maxime étoit de briser avec la dernière violence les plus fermes appuis de la liberté civile ; et dès qu'elle pouvoit envahir un état démocratique, elle commençoit par y effacer jusqu'aux traces

du gouvernement populaire, pour y substituer une oligarchie pernicieuse et excessivement opprimante, telle que celle des trente tyrans qu'elle imposa à Athènes, et telle que celle des dix Harmostes qu'elle imposa à toutes les villes, qui durent pendant quelque temps céder au torrent de ses armes, et aux criminels artifices de sa politique.

Enfin le plus grand bonheur qui ait jamais pu arriver pour l'esprit humain, c'est que les états de la Grèce ne soient pas tous tombés sous la domination de Lacédémone, qui ne manquoit ni d'envie, ni de moyens, ni d'ambition pour exécuter une telle conquête; mais les vices inhérens de sa constitution l'affoiblissoient de jour en jour au point, qu'elle ne put conserver un ascendant décidé sur la terre ferme que pendant un laps de vingt-neuf ans, que Démosthène assure avoir été le terme de sa plus grande prépondérance. Quant à l'empire de la mer, qu'elle acquit à la journée d'Egos-potame par les séductions de Lysandre, elle le perdit dix ans après à la bataille de Gnide : tous les efforts qu'elle fit depuis pour rétablir sa marine, furent absolument inutiles; car au moment où elle s'occupoit sans relâche à réparer ses forces

navales, Epaminondas vint détruire toutes ses forces de terre. Alors on la vit plongée dans les plus grands malheurs, et enfin totalement exterminée par l'horrible tyrannie de Nabis, qui forme le plus effrayant tableau qu'offre l'histoire de la Grèce expirante.

FIN DU SEPTIÈME ET DERNIER VOLUME.





